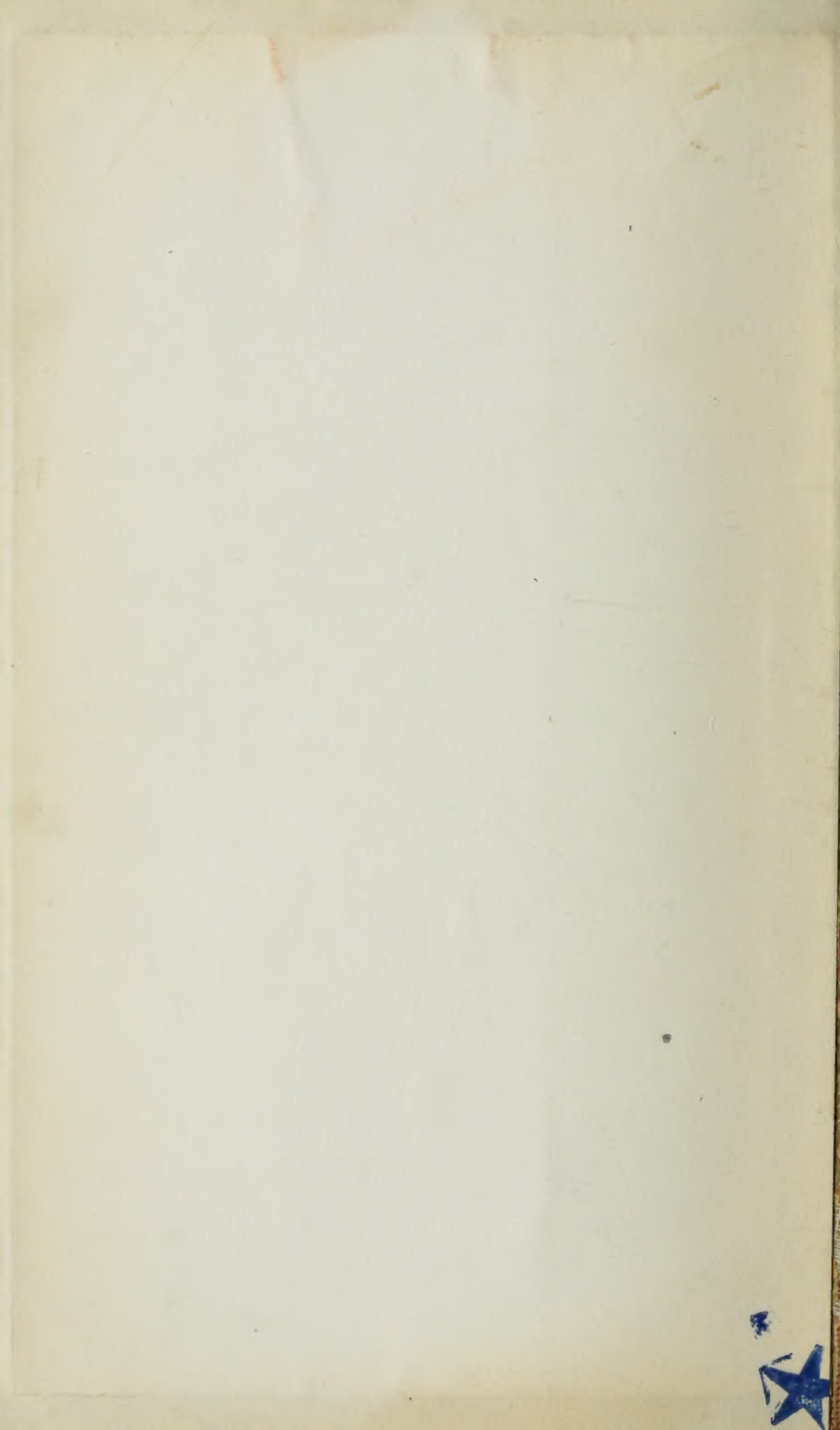
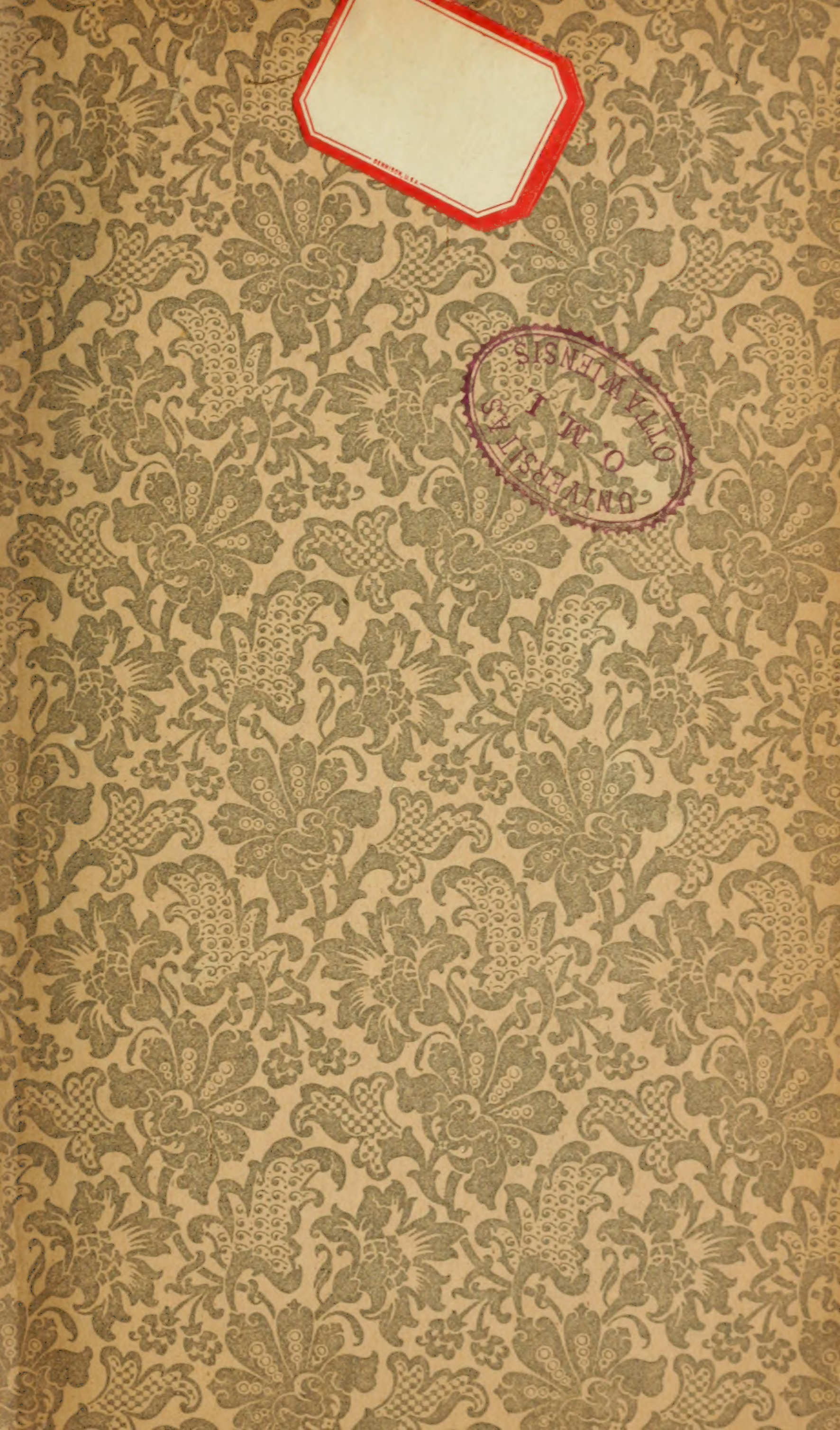
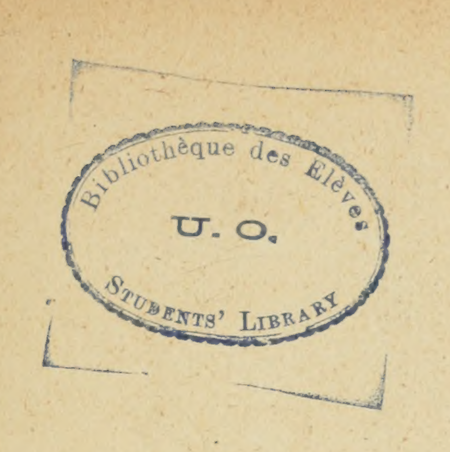

U d'/of OTTAWA
39003001051274




UNIVERSITAS
OTTAVIENSIS
O. M. I.





BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION MAISONNEUVE

N° 505 B

AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

TOME II

ROME ET TERRE SAINTE



L'Abbé Henri CIMON

L'abbé HENRI CIMON

AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

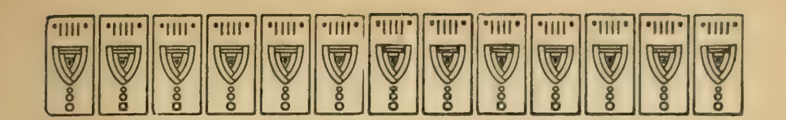
TOME II
ROME ET TERRE SAINTE

DEUXIÈME ÉDITION



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée
79, Rue St-Jacques
1913


Bibliothèque des Elèves
U. O.
STUDENTS' LIBRARY



AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

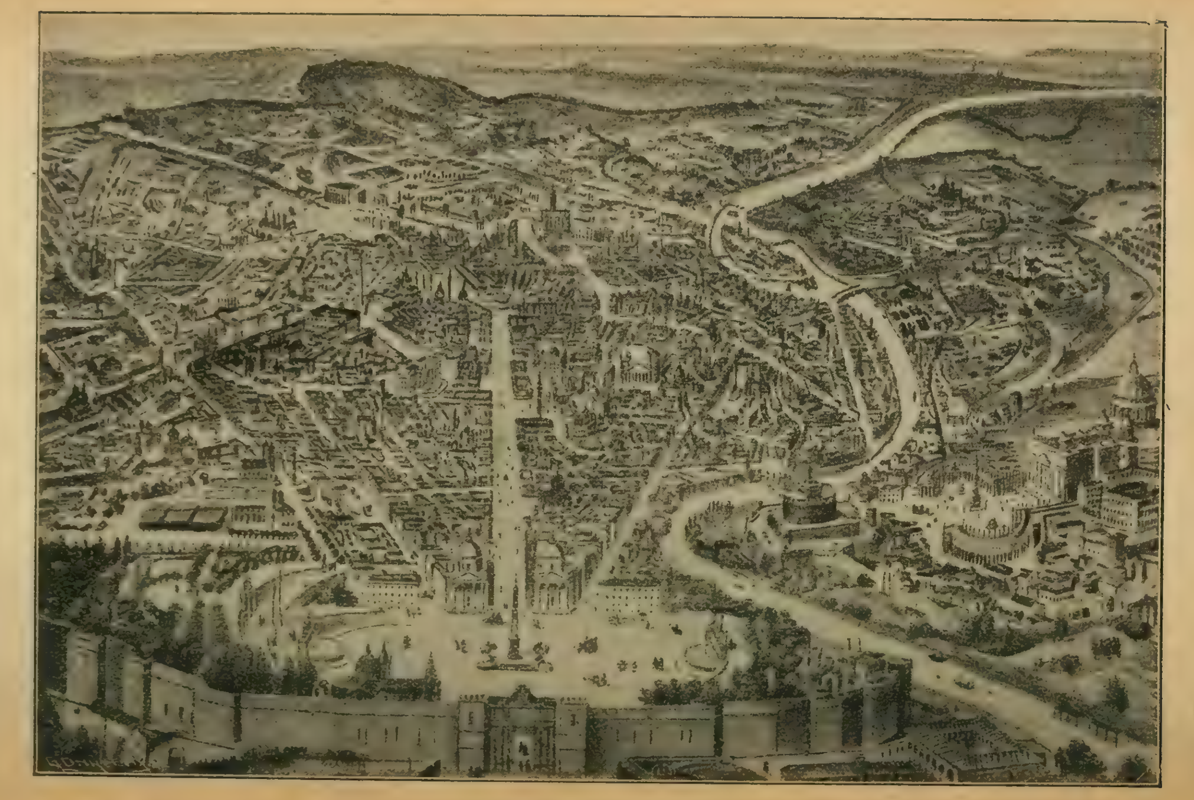
I

ROME

ARRIVÉE A ROME — *Rome, mardi,* 3 *novembre* 1891. — Il faisait nuit lorsque nous sommes arrivés à Rome. Comme il était trop tard pour aller frapper au Collège canadien, je me rendis avec mon compagnon de voyage, M. l'abbé J. J. Kirouac, à la pension Lavigne. La maison est bien connue des Canadiens. L'hôtesse, une française, reçoit ses cousins d'outre-mer avec une cordialité parfaite.

Ce matin, il s'agissait d'abord de se rendre au Collège canadien. Nous envoyons quérir une voiture ; le commissionnaire, après avoir tardé à revenir, nous annonce qu'il n'a pu en trouver une seule. De nouvelles perquisitions restent inutiles ; pas l'ombre d'un cocher sur les places publiques ou sur les rues. Nous étions victimes d'une grève. Qu'avions-nous donc fait à messieurs les cochers de Rome, pour mériter qu'ils s'éclipsassent ainsi le jour même de notre arrivée ? Il fallait pourtant prendre une décision. La conséquence fut qu'on put voir deux ecclésiastiques étrangers partir pédestrement de la rue *del Tritone* dans la direction des Quatre-Fontaines, tandis que les accompagnait, en trottinant au milieu de la rue, un chien traînant une voiture chargée de malles. C'était à faire songer aux cométiques du Labrador.

Au Collège canadien nous attendait M. le Supérieur Palin d'Abonville qui nous reçut à bras ouverts. L'année scolaire



ROME (à vol d'oiseau)

était commencée de la veille. Nous étions le dernier contingent attendu ; la famille canadienne était maintenant au complet.

***

– Au Collège Canadien — 6 *novembre.* — Depuis plusieurs jours déjà je suis les cours de dogme à la Minerve, et ceux de morale chez les RR. PP. Jésuites.

Je ne puis me défendre de temps en temps d'un sentiment d'étonnement de me voir, à l'âge de trente-six ans et après dix années de ministère paroissial, assis sur les bancs de l'école. Mais l'étude est de tous les âges, et, en avançant dans la vie, on comprend toujours mieux le besoin de l'étude. D'ailleurs, je ne regrette pas de m'être éloigné temporairement du théâtre de mes travaux. Au milieu de tous les soucis que nécessite l'administration d'une paroisse nouvelle, l'esprit se dégage difficilement du tracas des affaires, et se laisse prendre malgré lui à des intérêts qui lui enlèvent de sa tranquillité. Sur le seuil d'une retraite lointaine et paisible viennent expirer tous les bruits du monde, et l'âme peut se renouveler plus facilement dans l'esprit de sa vocation.

La vie réglée et studieuse du Collège canadien, c'est une aimable oasis au milieu des sables arides du ministère ou de l'enseignement.

***

– Étudiants — On ne reste pas longtemps à Rome sans se sentir dans le centre de la catholicité, et sans y remarquer le caractère d'universalité que revêt notre sainte religion.

Un mot seulement des étudiants de la Ville Éternelle. Voyez ceux qui entrent au Collège romain ; ils arrivent par toutes les rues, car les collèges des différentes nations sont distribués dans tous les quartiers de la ville. Leurs costumes sont des plus variés et de toutes les couleurs, depuis le blanc de la robe dominicaine jusqu'au rouge écarlate de la soutane allemande. Après s'être arrêtés quelques instants à la chapelle, les voilà qui envahissent la grande salle des cours. Bientôt s'avance avec modestie un professeur que tous saluent avec respect en se levant sur son passage. Un profond silence se fait soudain et tous les regards se tournent vers l'homme de la doctrine. Le spectacle qu'offre cette assemblée est unique. Il y a là des élèves de toutes les langues qui se coudoient

sans se comprendre. Que va-t-il donc se passer ? Dieu va-t-il renouveler le don des langues en faveur de cet homme qui s'apprête à adresser la parole à un auditoire aussi disparate ? Non ; l'Église, une par sa doctrine, ses sacrements et son chef, l'est aussi par sa langue et elle peut réunir autour d'une même chaire des auditeurs venus de tous les pays. Une voix s'élève et tous l'entendent ; car elle s'exprime dans cette belle langue latine qui est celle de l'Église par toute la terre.

Bientôt tous ces jeunes gens réunis un instant sur le chemin de la vie, se sépareront et iront sur toutes les plages distribuer la semence de l'Évangile, arroser de leurs sueurs la portion de la vigne que le maître du champ leur aura assignée, en attendant qu'ils reçoivent le salaire de la journée. Ils espèrent se réunir de nouveau, cette fois pour toujours, dans la possession de Dieu connu dans son essence.

En attendant, Rome avec le Pape est, au monde des âmes, ce qu'est pour le globe terrestre le soleil qui nous éclaire. Que celui-ci disparaisse, et les ténèbres se répandent dans tout l'univers ; de Rome partent les purs rayons de la vérité qui guident tout homme venant en ce monde.

***

Le peuple romain — Le peuple romain a produit sur moi une impression favorable. Dans les églises, on trouve partout des fidèles en prière, donnant toutes les marques d'une piété sincère ; et les hommes y sont en grand nombre.

Quelle différence avec la France ! Il règne, en effet, dans notre malheureuse mère-patrie un air de froide indifférence qui glace le cœur. Que de personnes n'assistent plus aux offices de l'église, ou n'y viennent que pour la forme, s'y tenant debout, et se contentant d'incliner légèrement la tête aux moments les plus solennels du saint Sacrifice ! A Rome, la foi est plus expansive. Le climat y est peut-être pour quelque chose ; dans les pays chauds, les peuples sont plus démonstratifs. N'importe, cette piété qui se manifeste au dehors fait du bien à l'âme, et réjouit le cœur d'un enfant de l'Église.

A la vérité, la franc-maçonnerie a couvert tous les pays de l'Europe comme d'un immense manteau d'indifférence et d'incrédulité. Un catholique a peine à respirer en pareil milieu, il s'y sent mal à l'aise ; il étouffe. On peut bien quelquefois assister à des scènes qui rappellent les plus beaux temps du

christianisme, mais on s'aperçoit bientôt qu'on vit dans une atmosphère viciée par les émanations malsaines de l'impiété. Le mal semble triompher et vouloir envahir le vieux continent.

Mais Dieu a ses moments ; sachons les attendre, et hâtons de nos prières cette heure bénie où le bras du Seigneur, qui n'est pas raccourci, terrassera les ennemis de son saint Nom, et calmera les flots de la tempête révolutionnaire.

*
* *

—Basilique de Saint-Pierre — *Jeudi*, 12 *novembre.* — J'ai vu ou plutôt entrevu la basilique de Saint-Pierre, le chef-d'œuvre de tous les monuments anciens et nouveaux, sacrés et profanes. On nous dit souvent qu'on éprouve, lorsqu'on y entre pour la première fois, un sentiment de désenchantement ; j'en ai fait l'expérience personnelle. On s'attend, en effet, à quelque chose de si extraordinaire ; l'imagination se surprend à se figurer des contrastes frappants, des effets étranges, inconnus. Il n'en est rien ; les proportions y sont si admirablement observées qu'on ne se croit pas en présence d'une œuvre aussi merveilleuse. C'est une toile représentant un monument, mais diminué et sans profondeur ; pour faire ressortir le relief et donner aux objets leurs véritables proportions, prenez un stéréoscope et examinez de près. De même, il faut l'étude, l'application de l'esprit et des visites réitérées pour comprendre la basilique Vaticane, en saisir tout le relief, et lui trouver son cachet de grandeur unique au monde. D'ailleurs, le génie d'un Bramante ou d'un Michel-Ange serait nécessaire pour juger à son mérite l'œuvre qu'ils ont conçue et que les siècles ont accomplie.

L'édifice est immense. On a construit dans Rome, à l'intersection des rues du Quirinal et des Quatre-Fontaines, une église de la grandeur de l'un des quatre piliers qui soutiennent le dôme. Et cependant ces quatre piliers, qui pourraient à peine tenir dans une cathédrale, nous apparaissent comme des colonnes ordinaires.

Quant à la richesse des ornements, c'est quelque chose d'inouï. On rencontre des églises, comme celles de l'Annonciation à Gênes, de Notre-Dame-Des-Victoires à Rome, qu'on s'est plu à embellir avec une magnificence qui éblouit les regards, mais elles sont relativement petites. Dans Saint-Pierre les ornements sont prodigués avec non moins de profusion, de sorte qu'il n'y a coin ou recoin qui n'ait été l'objet d'une

attention toute particulière, et l'on ne sait qu'admirer le plus, de l'immensité de l'édifice, ou de la richesse des ornements, ou du fini artistique des moindres détails.

Les abords de Saint-Pierre sont protégés par une magnifique place qu'entoure une quadruple rangée de colonnes espacées de manière à laisser entre chacune d'elles un large chemin carrossable. Elles sont disposées en forme d'ellipse, de sorte qu'en se plaçant dans la cour, au foyer, on ne voit plus qu'une seule rangée de colonnes.

Si la basilique Vaticane représente l'Église de Jésus-Christ, ne pourrait-on pas comparer les colonnes de la cour d'enceinte aux cérémonies du culte extérieur ? Elles apparaissent nombreuses et de différente nature, si on les examine séparément ; mais elles présentent un ensemble merveilleux si on les considère au point de vue du culte que nous devons rendre à Dieu et à ses saints.

***

Une lettre — Mes paroissiens — Ma chambre — Cette semaine, j'ai reçu une lettre de ma famille ; c'est la première depuis mon départ de Québec, jugez si elle était attendue avec impatience ! Quel monde de souvenirs elle a réveillés en moi ! Il y a dans l'âme humaine de ces fibres qu'on ne peut toucher sans les remuer profondément. En reconnaissant l'écriture d'une sœur, en lisant cette lettre, écrite à la maison, qui m'a poursuivi si longtemps pour m'apporter des nouvelles du pays, je sentis l'émotion me gagner.

Je suis donc bien loin des miens, et bien des mois s'écouleront avant que je puisse les revoir ; d'ici là, il me faudra vivre séparé d'eux par un océan et tout un continent. J'ai laissé là-bas un père dont les années et les travaux ont blanchi les cheveux et diminué les forces ; et, si la mort vient le frapper, je ne pourrai me transporter à son chevet pour recevoir une dernière bénédiction et son dernier soupir. Mais rien n'arrive sans la permission de la Providence ; remettons entre ses mains le soin de notre sort. Toutefois, lorsque l'heure du retour aura sonné, je sens qu'elle marquera l'une des époques les plus heureuses de ma vie.

Il y a une autre famille dont le souvenir me suit partout : c'est celle de mes paroissiens. Sans cesse au milieu d'eux, j'avais appris à les connaître ; leurs joies étaient devenues les miennes ; les liens de l'amitié et de la religion m'unissaient à

eux tous, et j'ai compris en cette circonstance combien ils étaient forts. Lorsque, après une messe chantée pour m'obtenir un heureux voyage, ils vinrent témoigner de leur attachement à leur pasteur, je sentis l'émotion me gagner profondément. Heureux sommes-nous au Canada d'avoir des fidèles foncièrement catholiques, des paroisses où les prêtres sont aimés et respectés, où curé et paroissiens ne font qu'une âme ! Ce bonheur, on l'apprécie davantage lorsqu'on a voyagé dans des contrées où le peuple abusé s'éloigne de ses meilleurs amis et s'en défie. Le malaise règne partout, et le bonheur nulle part.

Cette nuit, dans mes rêves, j'ai revu mon monde d'Alma. J'assistais à une soirée dramatique, comme on avait coutume d'en donner quelquefois. Les mêmes acteurs se présentaient sur la scène, et tous remplissaient leur rôle à merveille. J'étais fier du succès, lorsque la cloche du collège vint dissiper mes illusions, et me laissa seul dans ma chambre, au troisième *piano* (étage) du Collège canadien.

Ma chambre..., elle est petite, modeste, mais je l'aime. Elle ne renferme que quelques meubles, mais on s'attache à ces objets qu'on retrouve toujours aux mêmes endroits, et qui deviennent comme des compagnons. Leur vue est une jouissance, et il s'établit entre eux et nous comme un commerce intime. J'aime à entendre le tic tac de la pendule qui pend au mur ; il me semble alors que je suis moins seul. Sur ma table de travail est un crucifix, c'est l'ornement indispensable de toute demeure chrétienne, la boussole qui peut seule orienter nos actions. La garde-robe renferme l'habit séculier que j'ai dû adopter pour le voyage. J'ai repris avec bonheur la soutane ; elle nous prêche la mortification et la séparation du monde, et nous conserve dans l'esprit de notre état. Le prêtre revêtu du costume ecclésiastique qui veut se mêler au monde, s'aperçoit bien vite qu'il n'y est pas à sa place et qu'on s'éloigne de lui par respect ou par aversion ; le vide qui se fait autour de sa personne lui inspire des réflexions salutaires, et l'oblige à rechercher cette heureuse solitude où Dieu parle à l'âme. C'est avec raison que le bon prêtre aime sa soutane, et ne s'en revêt qu'après l'avoir baisée pieusement.



MGR SATOLLI — LES RR. PP. BUCCERONI ET LEPIDI — 13 *novembre*. — C'est aujourd'hui congé au Collège romain, à

l'occasion de la fête de saint Stanislas Kostka. J'en ai profité pour aller à la Propagande entendre Mgr Satolli, le plus célèbre professeur de Rome et sans doute du monde entier.

Comme tous les hommes de vrai mérite Mgr Satolli a un extérieur modeste, et c'est sans affectation qu'il se rend à la tribune. Il commence lentement l'exposé de sa thèse ; puis, sa parole s'anime, sa figure prend une expression nouvelle, son geste une ampleur inaccoutumée. On sent qu'il entre dans son sujet, ou plutôt que son sujet le pénètre ; et, dans un langage digne de Cicéron, avec une précision qu'il tient de son maître saint Thomas d'Aquin, il développe les questions les plus abstraites du dogme. Ce sont précisément celles-là qui ont le don de l'émouvoir ; il lui plaît de se prendre corps à corps avec la difficulté et de la vaincre. Aigle de la pensée théologique, il s'élève jusqu'à des hauteurs sublimes ; et là, plus près de la vérité, il la saisit dans les serres puissantes de son raisonnement, et l'apporte à ses auditeurs pour la mettre à la portée de leur intelligence.

L'homme paraît inspiré, et son front s'illumine des éclairs du génie. Rien, dans le geste et dans le jeu de la physionomie, qui ne laisse échapper quelque chose de la vérité qu'il voit, et qu'il veut faire connaître. Dans la nature, le soleil éclaire tout ce que ses rayons peuvent atteindre ; c'est la marque d'un esprit supérieur de rendre évidentes les vérités qu'il démontre.

On est heureux d'assister à pareil spectacle. Il est de ceux qui donnent la plus haute idée de l'âme créée à l'image de Dieu, et toujours avide de pénétrer plus avant dans le sanctuaire du beau, du bon et du vrai.

Mes professeurs ordinaires sont les RR. PP. Bucceroni et Lepidi. Le premier enseigne la théologie morale chez les Jésuites. Sa qualité principale est la sûreté de doctrine. Nous avons pour manuel le cours qu'il est à publier, et qu'on nous distribue par fascicules à mesure qu'ils sortent de l'imprimerie.

Le Père Lepidi enseigne le dogme à la Minerve, dans le texte même de saint Thomas. Il prend un article du Maître, l'examine en tous sens afin d'en détacher l'idée principale et de nous la montrer sous toutes ses faces ; c'est en cela que brille cette puissance de dialectique qui en fait l'un des professeurs les plus en vue de Rome. Il aime à interroger ses élèves ; il leur demande s'ils comprennent, et, aussi longtemps que le doute se trahit sur la figure de l'un d'eux, il recommence ses démonstrations.

***

SAINT-ANDRÉ-DU-QUIRINAL — Depuis mon arrivée à Rome, je dis la messe à Sainte-Marie-Majeure, l'église par excellence de la Sainte Vierge, l'une des plus riches, des plus vénérables et des plus remplies de souvenirs du monde entier. Mais la distance du Collège canadien à la basilique est trop grande à parcourir pour le peu de temps que nous avons à notre disposition depuis la méditation jusqu'au déjeuner de communauté. Heureusement, j'ai obtenu la permission de célébrer à Saint-André-du-Quirinal. Cette église n'est séparée du Quirinal que par la largeur de la rue. Le prince Pamfili la fit bâtir au XVIIe siècle sur les dessins du Bernin, pour l'usage des Pères de la Compagnie de Jésus qui avaient là leur noviciat. Quant au monastère, le Gouvernement achève de le démolir contre toute justice. On a pu cependant conserver la pieuse cellule qu'habita saint Stanislas Kostka pendant les dix-huit mois de son noviciat, en transportant près de l'église la partie de l'édifice qui la contenait. A l'endroit où le saint novice rendit le dernier soupir on voit une statue, sculptée par Le Gros, qui le représente sur son lit de mort. C'est un chef-d'œuvre de grâce et d'expression. La figure respire quelque chose de céleste ; elle est un peu penchée, et ses yeux sont amoureusement tournés vers un crucifix placé sur le bras droit ; la main gauche tient une image de la Sainte Vierge, et la droite, un chapelet.

Cette chambre, témoin de tant de vertus, est transformée en chapelle ; mais elle ne possède pas le corps du saint qui l'a sanctifiée. Ce trésor est conservé dans une urne précieuse à l'autel des Reliques, dans l'église de Saint-André-du-Quirinal.

L'aimable Stanislas, comme une tendre fleur, s'est épanoui au printemps de la vie. En nos jours où le ver rongeur de l'indifférence s'attaque au cœur de l'homme au sortir de l'enfance, puisse ce grand saint protéger la jeunesse chrétienne, lui qui en est le patron et le plus parfait modèle !

***

SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS — *Lundi*, 16 *novembre*. — A deux heures de l'après-midi, je partais avec plusieurs confrères à Saint-Paul-hors-les-Murs. A la place *Bocca della Verita* nous prenons le tramway. Nous sortons bientôt de Rome par la porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul en souvenir de l'apôtre qui la traversa pour aller au dernier supplice. Nous saluons en passant la petite chapelle de la Séparation qui mar-

que l'endroit où saint Pierre se sépara du compagnon de ses travaux et de sa captivité, pour se rendre au lieu du crucifiement. Quant à saint Paul, que sa qualité de citoyen romain empêchait d'être mis en croix, on le conduisit jusqu'aux Eaux Salviennes où il eut la tête tranchée. L'église des Trois-Fontaines rappelle ce mémorable souvenir. Le corps de l'apôtre fut enseveli à une demi-lieue en deçà, sur la propriété de la noble Lucine. Sur son tombeau on éleva une confession ou autel; plus tard, Constantin y construisit une église qui fut achevée sous Honorius. Le feu la détruisit en l'an 1823, dans les derniers jours du pontificat de Pie VII. Léon XII, son successeur, fit appel à la chrétienté tout entière pour la reconstruction de la basilique Ostienne, et en quelques années elle sortit de ses ruines plus grande et plus belle. Ce fut le lendemain de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception que Pie IX en fit la consécration solennelle, en présence de tous les Pères du Concile.

Saint-Paul a quatre cents pieds de longueur ; le pavé est un marbre uni comme une glace, une mer aux eaux bleuâtres et transparentes dans lesquelles viennent se mirer les quatre-vingts colonnes qui partagent le temple en cinq nefs ; le plafond est à caissons avec ornements d'or sur fond d'argent.

Mais pourquoi de si vastes proportions et tant de richesses pour un édifice qui s'élève solitaire au milieu de la Campagne romaine, à deux milles de Rome, dans un lieu rendu inhabitable une grande partie de l'année par la présence de la *malaria ?* Ces simples mots, écrits sur l'urne en marbre qui renferme le corps de l'apôtre, nous en donnent le secret : *Sanctus Paulus apostolus et martyr.*

Sur les restes du glorieux apôtre et martyr se trouve l'autel papal. Il est difficile de se faire une idée de sa magnificence sans l'avoir vu. Il est surmonté d'un double baldaquin : le premier, supporté par quatre colonnes de porphyre rouge ; le second, par des colonnes d'albâtre oriental veiné qui rappelle la peau des tigres d'Afrique. Celles-ci reposent sur des bases de malachite, don royal de Nicolas I, empereur de toutes les Russies.

Les différents traits de la vie de saint Paul sont reproduits sur trente-six peintures à fresque, placées au-dessus de l'entablement ; et les frises sont ornées des portraits des deux cent cinquante-neuf papes qui ont occupé le Siège apostolique..

Au premier abord l'aspect de l'intérieur de Saint-Paul frappe d'étonnement : c'est un éblouissement. Cependant, on n'y

trouve pas la variété artistique et la grandeur d'ensemble qui distinguent la basilique Vaticane, et l'esprit peut en embrasser facilement toutes les parties ; tandis qu'à Saint-Pierre la pensée se perd dans l'immensité de l'ensemble, et dans la contemplation des beautés de détail qu'elle ne cesse de découvrir ; l'admiration ne s'épuise pas, et devant elle s'ouvrent toujours des horizons nouveaux.

***

LA PENSÉE DU PAYS — 19 *novembre.* — Le jeudi n'est pas un jour ordinaire dans notre collège : c'est celui du courrier canadien. Ce matin donc, l'un de nous était au piano et nous étions à chanter des chansons du pays, lorsque arriva le porteur galonné. A l'instant toute musique cesse, et nous entourons celui de nous qui s'improvise distributeur du courrier. Chaque fois qu'un nom est prononcé, on voit un sourire rayonner sur sa figure. Pour moi je reçois en tremblant d'émotion plusieurs lettres, et je vais me renfermer dans ma chambre pour jouir tout à mon aise.

La matinée s'est passée à dépouiller ma correspondance et à écrire. L'avouerai-je ? par instants je sentis des larmes humecter mes paupières ; elles sont les douces compagnes des sentiments de l'âme. Vraiment je deviens par trop sensible. Mais quand il s'agit des siens, on reste toujours quelque peu enfant.

La véritable patrie de tout homme est ce petit coin de terre qui l'a vu naître, et où s'est écoulée son enfance. C'est celui qui tient le plus à sa nature, et qui s'imprime le plus profondément dans toutes les facultés de son âme à mesure qu'elles se développent . Pour détruire en nous le sentiment du lieu natal, il faudrait changer notre être. L'habitant des montagnes aimera toujours les terrains accidentés, tandis que celui de la plaine se plaît dans les contrées où la vue peut s'étendre. Dans l'intérieur des terres le riverain ressent un malaise dont il ne se rend pas compte quelquefois, mais qui existe ; et l'homme qui a grandi dans la solitude d'une campagne silencieuse, se fatiguera vite du bruit d'une rivière qui se précipite en cascades.

De même, la modeste église du village ne s'oublie jamais. Petit enfant, comme on est impatient d'y accompagner ses parents ! Le prêtre à l'autel, les cérémonies avec leur caractère de nouveauté et de grandeur, le peuple si nombreux dans la nef: tout, à cet âge, produit une impression durable. On pourra

plus tard habiter des grands centres, être témoin des pompeuses cérémonies de nos cathédrales, mais lorsqu'on reviendra au pays, on sera toujours heureux d'assister aux offices de la paroisse. Les souvenirs se presseront dans l'esprit, et produiront une émotion inconnue partout ailleurs.

Seul le son de voix d'un vénérable curé qui guida nos premiers pas dans la vie, suffira pour nous attendrir. Ce saint prêtre a béni le mariage de nos parents, versé sur notre front l'eau sainte du baptême : c'est lui qui présida à notre première communion, lui peut-être qui assista à la mort un père vénéré ou une mère chérie.

Oui, j'aime la Malbaie avec sa paisible vallée qui s'enfonce dans les Laurentides ; je l'aime avec ses renforts de montagnes, son sol tourmenté, et ses nombreux mamelons qui donnent à son aspect tant d'originalité et d'agrément ; j'aime la rivière qui la traverse en la fécondant, j'aime le grand fleuve et le mouvement périodique de ses eaux ; la marée, c'est la variété, c'est la vie. Lorsque les eaux du fleuve envahissent la baie, c'est alors que les barques légères la sillonnent en tous sens, et que les goélettes partent pour des voyages de long cours ou en reviennent. Les rivages sablonneux de la pointe au Pic, à l'ouest : à l'est, les rochers de la pointe à Gaze, de la Baleine et du Heu ; les panoramas incomparables qui se déroulent du haut du cap Fortin et du cap à l'Aigle forment un ensemble de beautés qu'on rencontre rarement ailleurs.

Mon cœur est attaché à la Malbaie, car c'est là que repose sous le gazon du cimetière ma tendre mère. Quel souvenir ! Je ne puis l'évoquer en vain. La mort de ces personnes qui tiennent au plus intime de notre être laisse un vide que rien ne comble plus. La vie cesse d'être ce qu'elle était ; il en coûte moins après cela de mourir, car une partie de nous-même est déjà rendue de l'autre côté; et l'on comprend mieux le besoin d'une patrie où les liens brisés ici-bas se forment de nouveau pour ne plus se dénouer.

***

Les Catacombes — La coutume presque générale des peuples païens était de brûler les cadavres ; les chrétiens respectaient trop ces corps, dont Dieu fait sa demeure et qui doivent ressusciter, pour les réduire en cendres. C'est ainsi qu'ils furent amenés à creuser de vastes hypogées, pour recevoir les restes mortels de leurs frères. C'étaient d'abord des sépultures de famille ; mais l'Église ne tarda pas à en prendre l'adminis-

tration. Connus pendant bien des siècles sous le nom de cimetières ou lieux de repos, ils prirent plus tard celui de catacombes (cavités en dessous), de la dénomination de l'un d'eux : Saint-Sébastien *ad catacumbas*. On nommait ainsi ce cimetière, parce qu'il était situé autour des chambres souterraines où furent déposés pendant quelque temps, suivant la tradition, les corps des apôtres Pierre et Paul. Il est le seul qui resta toujours ouvert, et insensiblement on s'accoutuma à appeler de son nom tous ceux qu'on découvrit dans la suite.

En s'érigeant en sociétés de funérailles, les premiers chrétiens purent facilement mettre ces lieux consacrés aux enterrements sous la protection des lois. On sait tout le culte des Romains pour les tombeaux. Plus tard, les persécutions devinrent tellement violentes et générales qu'on dut songer à chercher un refuge dans ces nécropoles afin d'y tenir les assemblées et d'y vaquer aux cérémonies du culte ; mais, malgré toutes les précautions dont on s'entourait, il arriva souvent que les chrétiens y furent surpris par des soldats que conduisaient de faux frères, et massacrés dans le lieu même de leur sépulture.

L'Église n'est vraiment sortie des Catacombes, pour apparaître au grand jour, qu'après la victoire du pont Milvius, en 312, alors qu'un empereur romain adora le Christ, et arbora l'étendard de la Croix, le Labarum. C'est peut-être le plus grand acte de foi de l'histoire, et celui qui l'accomplit mérite la reconnaissance et l'admiration éternelles des peuples. Constantin le Grand a fait là œuvre de chrétien sincère et d'homme de génie. Il manque aujourd'hui, à la tête des sociétés chrétiennes, un nouveau Constantin qui ait le courage de ses convictions. Le roi Humbert désirerait bien se rapprocher du Pape, mais ses mains sont liées par une puissance occulte, et sa faiblesse coupable accepte l'esclavage royal qu'on lui impose. Il faut qu'il vive excommunié, dans un palais qui n'est pas le sien, méprisé de tous, pas même salué par la partie la plus respectable de la population dans cette ville de Rome où il n'est que sujet. Ah ! il serait lui-même surpris de l'appui qu'il rencontrerait, pour seconder ses nobles desseins, s'il voulait rendre à l'église la liberté nécessaire à son indépendance et au bon fonctionnement de son gouvernement. Mais non, la pusillanimité enchaîne sa faible volonté, et il glisse sans cesse de la crainte servile à des concessions nouvelles. Tandis que Constantin, le successeur des tyrans et des persécuteurs, fit sortir les chrétiens des entrailles de la terre, le descendant d'une famille qui compte des saints parmi ses ancêtres les laisse dépouiller et per-

sécuter injustement. De même en France ; la lâche et facile politique des concessions et de l'acceptation du fait accompli est en voie de claquemurer les prêtres dans leurs presbytères devenus de nouvelles catacombes, et de déraciner la religion d'un sol fécond jadis en dévouements de toutes sortes.

Après l'édit de Milan qui rendit la liberté à l'Église, on se remit à fréquenter publiquement les Catacombes, et on se plut à les réparer et à les orner. Des escaliers plus larges y furent construits, et des soupiraux nombreux laissèrent pénétrer l'air et la lumière. On cessa d'y faire les sépultures, mais elles n'en continuèrent pas moins d'être l'objet de la dévotion des fidèles et le but de pieux pèlerinages.

Vint ensuite l'époque des invasions. Les barbares, avec l'avidité des chercheurs d'or, fouillèrent ces nécropoles vénérables pour en retirer les ossements des saints martyrs, et faire le trafic des reliques. Ce fut pour mettre fin à de pareilles profanations que les Papes firent transporter ces précieux trésors dans les basiliques intérieures de Rome. Par suite, les Catacombes n'offrirent plus le même attrait ; on négligea de les entretenir, et le voile de l'oubli s'étendit bientôt sur ces monuments de la foi.

Au XVIe siècle, des ouvriers découvrirent l'un de ces cimetières chrétiens des premiers siècles ; ce fut le signal de nouvelles explorations scientifiques, et de cette époque date l'étude de la Rome souterraine. Antoine Bosio de Malte y consacra trente années de sa vie ; il a été surnommé à juste titre le Colomb des Catacombes. De nos jours, le Père Marchi, S. J. a continué son œuvre ; son plus grand mérite est peut-être d'avoir encouragé les débuts du plus grand archéologue des temps modernes, le chevalier Jean-Baptiste de Rossi. A force de patientes études et de laborieux calculs, ce dernier est parvenu à reconstruire la topographie des Catacombes, dont le secret s'était perdu dans la suite des âges. La *Rome souterraine* est une mine d'érudition qui nous montre encore toute vivante, au moyen d'inscriptions, de sculptures et de peintures, la vie intime de l'Église primitive.

Les Catacombes entourent Rome d'un immense labyrinthe souterrain. La longueur totale de ces corridors sans fin formerait une ligne droite de près de deux cents lieues.

Les Catacombes se composent de galeries superposées qui ont jusqu'à cinq étages ; les plus profondes sont à soixante-dix pieds sous terre, et les plus élevées, à vingt-cinq.

Les parois de ces galeries sont garnies, quelquefois sur sept rangs de hauteur, de niches plus ou moins grandes qui ont reçu les corps des chrétiens pendant trois siècles. Les voûtes taillées en arceaux nous font connaître la sépulture des personnes plus riches. On y trouve encore des chambres sépulcrales à l'usage des familles de distinction, et des salles destinées à la célébration des saints Mystères.

Les Catacombes sont une espèce de musée sacré, bien que les décorations en soient d'une extrême simplicité. Sur des plaques en marbre, qui fermaient les niches, on lit le nom du défunt qu'on y a déposé, ou simplement *in pace*, quelquefois le mot *martyr*, et alors on voit suspendue tout auprès, et retenue par du ciment, une petite ampoule qui contient le sang du confesseur de la foi. On remarque souvent une palme ; elle rappelle la couronne qui attend le chrétien dans une vie meilleure.

Des peintures décorent les parois des arceaux, les voûtes et les murs des cryptes, et les galeries elles-mêmes. Tout ici rappelle un souvenir, proclame une vérité, renferme une espérance. On retrouve souvent la parabole du Bon Pasteur ramenant sur ses épaules la brebis égarée, le dogme de la Résurrection sous diverses formes, les emblêmes des sacrements. Mais le plus célèbre de ces symboles est celui du poisson, dont les cinq lettres en grec (ICTHUS) sont les initiales des mots : *Jésus-Christ, Fils* (*de*) *Dieu, Sauveur.*

Lundi, 23 *novembre.* — A deux milles de Rome, le long de la voie Appienne, on lit au-dessus d'une porte pratiquée dans le mur ces simples mots : *Cœmeterium Callixti.* C'est là qu'en compagnie de M. l'abbé Dozois, curé de la Pointe-aux-Trembles (Montréal), je m'étais rendu en ce jour de la fête de sainte Cécile. Nous descendons dans les Catacombes par un escalier en pierre d'une trentaine de marches. Nous sommes vite plongés dans une obscurité qui eut été complète sans les pâles lueurs de quelques lampes attachées à la muraille ; elles nous rappellent les lampes en terre cuite, faites en forme symbolique de nacelle, autrefois suspendues à la voûte par une chaînette.

Au bas des degrés un étroit passage nous conduit à la crypte de Sainte-Cécile. La niche qui conserva pendant plusieurs siècles ses restes vénérables, est tapissée de fleurs et tout illuminée ; à l'endroit précis où la sainte fut trouvée, une statue la représente dans la posture qu'elle avait alors. Tout à côté est dressé l'autel portatif ; au-dessous on distingue sur la pierre du mur les traces d'anciennes peintures quelque peu détério-

rées. Dans l'encadrement domine le portrait de sainte Cécile. Elle est richement vêtue, chargée de bracelets et de colliers, comme en portaient alors les très nobles et très opulentes dames romaines. C'est à cet autel même que j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe.

La circonstance, le lieu, le souvenir des premiers siècles de l'Église, la douce mémoire de sainte Cécile : tout élève l'âme et émeut le cœur. Ce sol a été foulé par nos pères dans la foi ; ce petit espace où nous sommes leur a servi de temple. Eux, dont le monde n'était pas digne, étaient condamnés à errer dans les cavernes de la terre (Hebr., XI, 38). Les païens les appelaient « Race taupinière ennemie du grand jour », et, suivant le langage d'une inscription du Ve siècle, ils habitaient la *Jérusalem des martyrs du Seigneur.* Ces balayures du monde sont devenues les astres de l'Église. Des pensées plus émouvantes peuvent-elles remuer le cœur d'un chrétien ? Aussi, voit-on prêtres et fidèles redoubler de ferveur et chercher à imiter la piété des premiers chrétiens.

A dix heures a lieu la messe solennelle. La foule remplit littéralement la crypte de Sainte-Cécile et la chambre des Papes qui n'en est séparée que par la largeur d'un mur et ce n'est qu'en se frayant difficilement un passage à travers la foule que le célébrant peut se rendre à l'autel. Cependant l'harmonium donne les premières notes de l'introït et le sacrifice commence au milieu d'un religieux silence. L'assistance est tellement massée qu'il est impossible de se mettre à genoux, mais le recueillement n'en est pas moins profond. Chacun absorbé dans ses pieuses méditations, s'unit au prêtre qui offre la même victime qu'offraient les premiers chrétiens. Voilà que l'encensoir se balance entre les mains du pontife, et la fumée de l'encens s'élève en nuages épais. Bientôt la voix du prêtre fait entendre le cri de l'éternité : *Per omnia sæcula sæculorum.* Quinze cents ans après l'ère des martyrs, des pèlerins de toutes les parties du monde sont venus adorer le même Christ que Cécile adora, qu'elle choisit pour époux et pour lequel elle est morte. Élevons nos âmes : *Sursum corda.* Nous ne sommes pas faits pour la terre et pour les choses d'ici-bas ; nous ne faisons que passer, et il importe peu que nous habitions des cavernes sous le Capitole ou les palais qui le surmontent. Plus hautes sont nos destinées, puisque nous aspirons à la véritable patrie des enfants de Dieu. Cécile a méprisé les joies et les vanités du siècle, mais son âme s'est envolée au ciel, et son chaste corps a mérité de recevoir les plus grands honneurs.

Après la messe, M. le chevalier de Rossi donna une conférence. Il se tenait dans la crypte voisine de la nôtre, dans la chambre des Papes, là même où le pontife Sixte II fut martyrisé pendant qu'il offrait le saint sacrifice avec tous les fidèles qui entouraient leur premier pasteur. L'intéressant conférencier ne fut pas long, pas assez au gré de nos désirs. Fatigué lui-même, il prit en pitié son auditoire ; nous manquions, en effet, d'espace ; et l'air, qui n'arrivait que par un étroit soupirail, devenait rare. Instinctivement je songeais à ces chrétiens que les païens ensevelirent tout vivants dans la terre, en bouchant toutes les issues des Catacombes où ils se livraient comme nous à la prière.

C'était l'heure du dîner. Nous le prîmes dans le monastère des révérends Pères Trappistes qui ont la garde des catacombes de Saint-Calixte. Ils exploitent en même temps, comme locataires, un terrain que Pie IX acheta dans le but de favoriser la découverte des Catacombes et les travaux de déblaiement.

On avait organisé pour la circonstance des agapes. Ce mot en grec signifie amitié, et c'est bien le nom qui convenait à ces repas que nos ancêtres dans la foi faisaient précéder de la manducation eucharistique. Ce fut M. de Rossi qui présida les agapes auxquelles nous prîmes part. Cet illustre savant joint aux connaissances de l'érudit les qualités aimables de l'homme du monde et les vertus du chrétien : le tout rehaussé d'une modestie charmante.

Il est difficile, dans nos climats, de se faire une idée de l'animation qui règne dans une réunion d'Italiens, lorsqu'ils font tant que de mettre de côté la gravité romaine pour se livrer à l'expansion de leur franche gaîté. C'était vraiment plaisir de voir l'entrain général et la bonne humeur de chacun. A la fin du repas, le dieu de la poésie s'empara de l'assemblée. A tour de rôle, des poètes improvisés se levaient et lisaient des vers de circonstance, composés suivant l'inspiration du moment ; et chaque fois un concert d'applaudissements venait encourager ces éclosions littéraires et religieuses. On se sentait en famille. Ces agapes m'ont rappelé les fêtes intimes de collège, si pleines d'abandon et de cordialité.

A quatre heures la crypte de Sainte-Cécile était de nouveau envahie par une foule impatiente d'assister à la procession. On entonne les litanies des saints, et tout le monde s'engage dans les défilés des Catacombes. Ils sont si bas et si étroits qu'il faut souvent se baisser ou marcher l'un devant l'autre. Les

voix des chantres, d'abord fortes et sonores, deviennent plus sourdes et plus lointaines à mesure que la procession se déploie, et cessent de se faire entendre ; par intervalles seulement, au détour d'une ruelle, des échos affaiblis parviennent jusqu'à nos oreilles. C'est quelque chose de lugubre et de tou hant que cette procession silencieuse à travers les dédales obscurs de cette cité des morts. On croirait assister à la sépulture d'un fidèle des premiers siècles. La foi généreuse de ces temps héroïques du christianisme se déroule devant nous. Notre imagination se plaît à repeupler ces déserts, ces tombes vides, autrefois la demeure des corps des saints ; les torches que tiennent plusieurs d'entre nous, permettent de distinguer encore des ossements et de la poussière dans les niches qui bordent la voie : reliques précieuses que protège l'excommunication portée contre quiconque oserait emporter en dehors des Catacombes quelque chose de ce qu'elles renferment.

Nous marchons longtemps dans ces corridors qui se croisent en tous sens, et se perdent en mille replis tortueux. Les étrangers s'y seraient vite égarés, et bien téméraire celui qui s'aventurerait sans guide dans un semblable dédale. Enfin, des lumières confuses se laissent apercevoir dans le lointain. Nous revenions à la crypte de Sainte-Cécile où la cérémonie se termina.

Je retournai de nuit au Collège canadien après en être parti avant le jour. Toute la journée s'était passée dans les Catacombes : journée pleine d'émotions et de souvenirs, qui ne s'effacera pas de ma mémoire.

***

L'Église de Saint-Clément — A Rome, les fêtes se succèdent sans interruption. La chose se conçoit facilement, puisque le nombre des églises égale celui des jours de l'année. Hier, la population se portait en foule aux Catacombes ; aujourd'hui, nous la retrouvons encore sous terre, parcourant les nefs de l'église « basse » de Saint-Clément.

Remontons aux temps apostoliques. Clément, noble romain converti par saint Paul, devint le fidèle collaborateur de l'apôtre, et sa maison servait de retraite aux chrétiens ; on y érigea un oratoire que Constantin transforma, trois cents ans plus tard, en une basilique qui fut détruite lors du sac de Rome par Robert Guiscard. Les décombres s'amoncelèrent tout autour au point que le niveau du sol s'éleva, et qu'un siècle après on posa les fondations d'un nouveau temple sur les ruines de

l'ancien. Le souvenir du premier édifice se perdit même dans la suite des âges, et le second passa à la postérité comme étant la basilique Constantinienne. Aussi, grand fut l'étonnement général lorsque les Pères Dominicains irlandais, en réparant le couvent de Saint-Clément dont ils ont la desserte, découvrirent, en dessous, enfouie dans la terre, une troisième église. Grâce à la générosité de Pie IX et à la persévérance du R. P. Mullooly, on réussit à déblayer le terrain, et à vider l'édifice rempli de décombres. L'église primitive, après quinze cents ans d'enfouissement, reparut au grand jour, encore tout embaumée du souvenir des temps héroïques du christianisme. C'est elle qui



ROME. L'Eglise de Saint-Clement

maintenant attire le flot des visiteurs, bien que l'église « supérieure » soit l'une des plus anciennes de Rome, et des plus remarquables par le cachet d'antiquité qui la distingue et les peintures qu'elle possède. Mais comment résister aux attraits d'un oratoire qui a vu s'agenouiller sur ses dalles saint Pierre et saint Paul, Clément et sa famille, et toute cette chrétienté que l'Apôtre enfanta dans les liens de Jésus-Christ !

En ce jour de la fête de saint Clément, ces excavations vénérables sont éclairées par des flambeaux, et les bons Pères desservants sont là pour donner des renseignements. On a peine à croire leur témoignage, lorsqu'ils font remarquer des murs

qu'ils disent remonter à Tarquin le Superbe. De combien d'événements ces lieux n'ont-ils pas été les témoins !

Les reliques les plus précieuses de l'église sont les corps de saint Clément et de saint Ignace d'Antioche, martyr, qui reposent sous le maître-autel.

Saint Clément, envoyé en exil par Trajan, mourut sur les bords de la mer Noire où son corps demeura oublié jusqu'au VIIIe siècle. Ce furent les frères Cyrille et Méthode qui l'apportèrent à Rome, sur l'ordre du Pape. Eux-mêmes, en récompense de leur zèle apostolique au milieu des peuples de la Bulgarie, reçurent l'onction épiscopale.

Cyrille ne voulut plus se séparer de son trésor, et se fixa dans la Ville Eternelle où il mourut; quant à Méthode, il retourna dans son pays pour continuer l'évangélisation des peuples de l'Orient. Le pape Léon XIII a canonisé les deux apôtres des Slaves ; et, leur a fait construire dans l'église « basse » de Saint-Clément, en souvenir de la translation des restes de saint Clément, une chapelle magnifique, toute ruisselante d'or et renfermant des tableaux de prix.

Les peintures les mieux conservées ont trait à l'histoire de saint Alexis dont le père, le sénateur Euphémien, demeurait sur le mont Cœlius, non loin de la demeure du patricien Clément. On voit le saint étendu mort sous l'escalier qui lui servit de refuge pendant qu'il demeura inconnu dans la maison paternelle ; l'évêque tient dans sa main le billet qui atteste sa naissance. Plus loin la pauvre mère couvre de baisers l'enfant qu'elle vient de reconnaître, trop tard, hélas ! pour la terre.



Les mendiants — En sortant de l'église de Saint-Clément, je retrouve tous les pauvres que j'avais déjà remarqués en entrant ; il y en a partout : en arrière de l'église, sous le portique, à tous les coins et à toutes les embrasures ; puis vient cette longue procession d'infirmes qui s'étend au dehors de la porte d'entrée. Tous font entendre les supplications les plus touchantes. On prie, on pleure sur les tons les plus lamentables. C'est un bruit confus et indescriptible de voix qui s'élèvent ou s'abaissent, suivant que les passants sont plus ou moins nombreux. Quelquefois le tout se confond dans une étrange complainte qu'agrémente encore le tintement des sous qu'on agite dans la sébile.

Ce jour-là, je remarquai surtout un malheureux aveugle dans la soixantaine, à genoux sur la terre nue, priant, les bras en

croix et les yeux au ciel ; à ses côtés une femme implorait la charité. Je l'examinai longtemps ; il ne bougea pas ; je me retirai lentement ; j'étais déjà loin et je le voyais encore, toujours les bras tendus vers les passants.

Qui ne sentirait son cœur ému à la vue de tant de misères ? Ces infortunés, en effet, sont nos frères ; ils sont les membres souffrants de Jésus-Christ et ses représentants sur la terre ; et ils ne cessent de prier pour leurs bienfaiteurs inconnus ; je me rappelle qu'après une faible aumône faite à un pauvre, je voulus lui demander un renseignement je ne pus en obtenir pour toute réponse que des *Pater* et des *Ave*.

De tout temps la mendicité a été tolérée à Rome. Jamais les Papes n'ont cru de leur devoir d'enlever du regard des hommes le spectacle des misères humaines comme tend à le faire le progrès moderne dans sa politique antichrétienne qui engendre le paupérisme, cette plaie des nations modernes, tandis que la pauvreté est bénie de Dieu, et attire ses faveurs. Mais en même temps, les pontifes-rois prenaient les moyens de réprimer les abus et de venir au secours des malheureux ; ils fondaient des hospices et des hôpitaux, procuraient de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, et ordonnaient de larges distributions d'aumônes.

Sous le nouveau régime, on ne s'occupe guère de cette classe de citoyens ; aussi le nombre en augmente-t-il rapidement dans la ville usurpée.

C'est surtout en hiver qu'il y a affluence de pauvres à Rome. C'est le temps des étrangers, et on vient jusque des pays voisins pour avoir sa part de cette manne qui passe. Il se forme alors une population flottante de mendiants qui va partout où se porte le flot des pèlerins, comme ces oiseaux de mer qui suivent un navire dans l'espoir d'attraper quelque nourriture. Ils connaissent toutes les fêtes qui se célèbrent chaque jour : ils sont un calendrier vivant. Ils s'installent là où doit avoir lieu une exposition de reliques, ou bien l'ouverture des Quarante-Heures, ou encore les premières vêpres d'un saint patron. Les pèlerins qui se rendent à ces endroits où les mendiants les ont précédés, sont d'abord surpris de reconnaître, le soir, les mêmes pauvres qu'ils ont rencontrés le matin à une autre extrémité de la ville. Puis, ils finissent par se familiariser avec ces figures qu'ils retrouvent partout, et par constater que les mendiants ne sont pas vraiment aussi nombreux qu'ils le paraissaient d'abord. La mendicité est pour un grand nombre un art de vie. Tel excelle à tourner dans leurs orbites de grands

yeux égarés, tel sait devenir boiteux au besoin, et même manchot ou vieillard courbé par les ans. On commence si jeune à pratiquer la profession ! Petits garçons et petites filles vous arrêtent déjà dans les rues et vous poursuivent jusque dans les églises pour vous demander *uno soldo.* Ils savent déjà à cet âge tous les secrets du métier. On voit même des bébés, dans les bras de leurs mères, tendre la main et se composer une physionomie suppliante. Jugez si pareille vocation, reçue en héritage des parents et pratiquée au sortir de l'enfance, obtiendra son parfait développement.

Il y a donc des abus, mais où n'y en a-t-il pas ? D'ailleurs si votre bonne foi peut être surprise, le mérite de votre bonne œuvre n'en peut être diminué : *Celui qui donne aux pauvres, prête à Dieu ;* et Dieu rend au centuple le verre d'eau donné en son nom.



Le Corso — La place du Peuple est située au nord de Rome, non loin de l'endroit où le Tibre entre dans la Ville Éternelle. De là partent trois rues qui sont comme les artères du quartier le plus populeux de la capitale : celle de droite, la *via di Ripetta*, longe le fleuve ; à gauche, la *via del Babuino* se rend à la place d'Espagne et se prolonge jusqu'au Quirinal ; le *Corso* s'avance au milieu, et aboutit à la place de Venise.

Cette partie de la ville comprend l'ancien Champ de Mars, vaste plaine où la jeunesse s'exerçait jadis au maniement des armes et aux rudes travaux de la guerre. La voie Flaminienne le traversait sous le nom de *Via lata ;* elle a été remplacée par le Corso, ainsi appelé à cause des courses de chevaux qui s'y faisaient.

Le Corso, cette grande rue du moyen-âge, paraît bien petit auprès des boulevards modernes, et il est beaucoup trop étroit pour les flots de la multitude qui s'y presse. Sur les deux heures avant l'*Ave Maria*, ses trottoirs sont encombrés par une multitude tellement compacte qu'elle doit se répandre au milieu de la rue pour pouvoir circuler. En même temps les brillants carrosses de l'aristocratie romaine l'envahissent ; car, à cette heure, tous les descendants de la vieille noblesse et les aspirants de la nouvelle font le tour du Pincio, et traversent le Corso dans de brillants équipages. Ce défilé des représentants des plus illustres familles du pays offre un beau spectacle. On admire leurs manières distinguées ; les matrones romaines sur-

tout se font remarquer par un air de grandeur sans affectation qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Sans doute, il se trouve quelques-uns de ces personnages qui s'imaginent être de noble lignée, parce qu'ils peuvent se payer le luxe de cette promenade à la mode sous les regards du premier peuple de l'univers !

J'oubliais un détail qui a son importance à Rome ; c'est celui du chien de compagnie. Il paraît jouer un rôle d'honneur dans le monde fashionable. Vous le voyez partout, même au milieu de la famille dans les voitures de gala. Sur la rue, souvent l'enfant est dans les bras de la nourrice qui précède la mère, et celle-ci a soin du gentil animal qu'elle tient en laisse ; on avance, on recule, on arrête suivant les caprices du gracieux quadrupède. Les hommes, de même, qu'on pourrait croire pressés s'ils n'étaient Romains, s'en font les esclaves.

Si l'on entre dans une église, il faut attacher l'animal à la porte. Ce n'est pas toujours facile ; les Romains, qui se montrent toujours d'une grande familiarité avec le bon Dieu, simplifient l'affaire : ils l'amènent avec eux dans le lieu saint. C'est ainsi que, priant un jour dans une église, je fus fort surpris d'entendre des bruits de chaînes derrière moi ; je me retournai et j'aperçus un individu de la race canine que Monsieur retenait tout en priant, et qui, moins recueilli, tournait au bout de sa chaîne et était la cause de ce son étrange qui m'avait d'abord étonné. Le maître n'en avait cure. Sans doute, on serait bien souvent privé de l'avantage de faire une fervente oraison, s'il fallait s'arrêter à tous ces détails !

***

La Prison Mamertine — *Dimanche*, 28 *novembre*. — Le dimanche, le temps du déjeuner se prolonge jusqu'après huit heures. J'en profite pour aller dire la messe dans quelque sanctuaire plus éloigné ; c'est ainsi que ce matin je me suis rendu à la prison Mamertine.

Imaginez, à douze pieds sous terre, un cachot sans portes ni fenêtres : c'est la prison Mamertine, ainsi nommée d'Ancus Martius qui l'a fait construire. Pénétrez encore plus avant dans le roc, et descendez dans un souterrain étroit et ténébreux qui n'a de communication avec l'extérieur que par une ouverture pratiquée dans la voûte, et vous avez une idée du cachot Tullien qui remonte de même à l'époque de la Royauté. Dans ce trou obscur et infect, on jetait les grands criminels, les coupables de lèse-majesté, les rois vaincus. On y faisait quelque-

fois des exécutions capitales. Quel spectacle plus affreux que celui de bourreaux immolant sans pitié, au milieu des gémissements des victimes et à la lueur de torches fumeuses, les malheureux condamnés à mort ! Jugurtha, laissé sans nourriture, y mourut dans les tourments de la faim et de la soif ; l'héroïque défenseur des Gaules, Vercingétorix, y fut étranglé par ordre de César son vainqueur.

Que ce lieu a vu de sanglantes tragédies !

Un jour, deux prisonniers d'un nouveau genre descendirent sous ces sombres voûtes. Tout leur crime était d'enseigner que les dieux des nations sont de vaines idoles, d'annoncer une religion nouvelle toute de charité et opposée aux idées reçues jusqu'alors. Dans les fers ils continuèrent leurs prédications, convertirent les géôliers et un grand nombre de leurs compagnons de captivité. Ils y demeurèrent plusieurs mois prisonniers de Néron; et ce réduit obscur, objet d'horreur jusqu'alors, est devenu un sanctuaire vénéré, le plus ancien monument de la Rome chrétienne, qui attire les pèlerins de toutes les parties du monde, comme la croix, cet arbre d'ignominie, est un instrument d'honneur depuis la mort du divin Crucifié.

Je repassais ces pensées dans mon esprit, en descendant la rue Nationale et m'engageant dans les ruelles qui avoisinent le Forum romain, lorsque j'arrivai à l'église de saint-Joseph-des-Menuisiers bâtie au-dessus de la prison Mamertine. Dans la crypte je trouvai, agenouillée dans la chapelle de aint-Pierre *in Carcere*, une foule nombreuse et recueillie. Je continue dans une espèce de sacristie où je revêts les ornements sacerdotaux à la lueur des flambeaux ; puis, par deux escaliers, dont l'un de construction récente, je descends jusqu'à la prison Mamertine et au cachot Tullien. L'autel qui sert au saint sacrifice est bien tout ce qu'il y a de plus simple ; le souterrain luimême n'a que vingt pieds sur dix, et de ma tête je crains de frapper la voûte de pierre brute lorsque je veux me redresser. Mais, ici même, furent enchaînés le Chef des apôtres et l'Apôtre des gentils, et, à côté de moi, je vois la colonne de granit à la quelle leurs chaînes furent rivées, et, tout auprès, la source qui jaillit miraculeusement pour le baptême des géôliers convertis !

Lorsque je revins à la lumière du jour, je m'arrêtai quelques instants à réfléchir. J'avais devant moi le Forum romain. Que de fois, pensai-je, le peuple-roi s'est réuni sur cette place fameuse, pour discuter les intérêts du monde ! Là, bien souvent, les flots tumultueux de la foule, comme les eaux de la

mer, se sont soulevés au souffre puissant des passions populaires. Cicéron y débita ses immortelles harangues. La voie Triomphale la traversait sous le nom de voie Sacrée, et c'est par ici que les triomphateurs romains arrivaient avec un déploiement inouï de faste et de richesses. Au pied du Capitole, les rois captifs étaient détachés du cortège et conduits à la prison Mamertine pendant que le superbe vainqueur montait au temple offrir un sacrifice d'action de grâces à Jupiter Capitolin. Il n'en sortait qu'au moment où l'on venait lui annoncer par ces mots restés célèbres : *Actum est*, c'est fait, que ses ennemis avaient été immolés.

Telles étaient les mœurs païennes. La loi du plus fort pesait sur l'humanité. On égorgeait les hommes comme on tue les animaux. Mais ces siècles sont passés : un monde nouveau a succédé à l'ancien ; la croix du Christ a remplacé la statue de Jupiter. Dans cette grande lutte de la force brutale contre le droit, la victoire est restée à la divine faiblesse. Les vaincus ont été les empereurs romains ; les vrais triomphateurs, les victimes des persécutions, les condamnés de Néron. Et les peuples de la terre ont fait entendre un cri de reconnaissance au Christ qui les a délivrés de l'esclavage du démon et des hommes, et les a faits enfants de Dieu et de l'Église.

***

Saint-André *delle Fratte*. — 30 *novembre*. — C'est aujourd'hui la fête de saint André. Trois églises lui sont consacrées dans Rome : Saint-André-du-Quirinal, Saint-André *della Valle*, sur le corso Victor-Emmanuel, et Saint-André *delle Fratte*, non loin de la Propagande, à jamais célèbre par la conversion miraculeuse du juif Ratisbonne. Celui-ci naquit à Strasbourg, d'une famille distinguée. Doué de grands talents, il avait devant lui un brillant avenir. Plein de zèle pour la religion mosaïque, il voulut faire le voyage d'Orient dans l'intérêt de ses coreligionnaires. La Providence le conduisit à Rome ; il y rencontra le baron de Bussière qui entreprit sa conversion. Pour lui faire plaisir, Ratisbonne consentit à porter la médaille miraculeuse de l'Immaculée -Conception, et à réciter le *Memorare*.

C'était le 20 janvier 1842. Les deux amis passaient devant Saint-André *delle Fratte*. Le baron entre quelques instants dans l'église régler quelque affaire avec les religieux qui la desservent. Ratisbonne le suit sans but arrêté, par curiosité. Le baron s'absente moins d'un quart d'heure, laissant dans la

nef l'Israélite, froid et plein de mépris pour tout ce qui l'entoure. A son retour, il n'aperçoit plus celui qu'il vient de quitter ; il le cherche, et le découvre bientôt dans une chapelle latérale dédiée à saint Michel, le visage baigné de larmes, et en extase. Lorsqu'il a repris ses sens, Ratisbonne s'écrie dans un premier moment d'émotion tendre et profonde : « Que Dieu est bon ! Que ceux qui ne le connaissent pas sont à plaindre » ! Cependant il ne veut rien dire de ce qui s'est passé. Ce n'est qu'à un prêtre, et à genoux, qu'il veut révéler sa vision. Tenant sa médaille miraculeuse dans ses mains : « Je l'ai vue ! ! ! dit-il, telle qu'elle est dépeinte sur cette médaille ; je l'ai vue ! ! ! Elle ne m'a pas parlé, mais j'ai tout compris ». Le Juif, si ardent dans son prosélytisme religieux, tourne maintenant tout son zèle du côté de la religion chrétienne. Il devient prêtre, missionnaire, fondateur d'Ordres, et, pendant tout le cours d'une vie laborieuse, ne cesse de travailler à répandre le culte de la Vierge Marie.

Dans la chapelle en face, du côté droit de la nef, est placé un marbre funéraire en l'honneur du grand chrétien que fut Louis Veuillot. Dans une pièce sublime de simplicité et de foi, il avait écrit :

Après ma dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : j'ai cru, je vois.

J'espère en Jésus ; sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Aujourd'hui un tombeau s'élève à la mémoire de Louis Veuillot dans le cimetière de Montparnasse à Paris, où repose sa dépouille mortelle, mais surtout il a son monument dans le centre de la catholicité, avec une inscription qui rappelle son dévoûment et ses combats pour l'Église.

J'admire dans Louis Veuillot l'auteur éminent qui connut tous les secrets de l'art d'écrire, le premier écrivain du siècle peut-être, le polémiste infatigable au service de l'Église, le chrétien aux convictions profondes qui sut toujours mettre sa conduite et ses écrits d'accord avec sa foi et ses principes. La science de cet homme me jette dans l'étonnement ; lui, né de parents incroyants, que la seule force du génie guida dans l'étude des questions théologiques, comment a-t-il pu acquérir une

telle sûreté de doctrine ? Sa correspondance est venue nous révéler l'homme intime ; on est agréablement charmé de trouver tant de tendresse et de délicatesse de sentiment dans ce terrible athlète de la plume. Mais ce qui fait surtout le mérite de Louis Veuillot et sa gloire, c'est son attachement inébranlable à la Chaire de Saint-Pierre. Cette Chaire était le phare lumineux qui éclairait ses pas au milieu des ténèbres des erreurs et des faux principes du siècle. Sa plume pourra être tour à tour royaliste et impérialiste, puis passer de l'empire à la république, sans qu'on puisse l'accuser d'inconstance. Sa politique est au-dessus des oscillations des politiques humaines, car sa boussole est la parole infaillible du Pape.

Oui, un monument dans Rome convenait bien au défenseur des causes de la Papauté.

II

Une audience du Pape — *Jeudi*, 3 *décembre* 1891. — Le jour où l'on voit le Pape pour la première fois est un grand jour; on le désire comme celui de la première communion. Le Pape, en effet, est un autre Jésus-Christ sur la terre ; le voir, l'entendre, lui parler, est l'un des plus grands bonheurs auxquels on puisse aspirer. Mais, tandis que Jésus ressuscité se multiplie entre les mains de ses ministres pour se donner à tous, le Pape, absorbé par ses immenses travaux, doit rester confiné dans Rome, sa capitale. Aussi, le Père commun des fidèles ne peut-il se donner à ses enfants comme il le désirerait, et bien peu de personnes ont le bonheur de l'approcher.

C'est grâce à Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, que j'ai eu le bonheur de voir le Pape. Nous étions cinq prêtres du Collège canadien à l'audience : MM. les abbés Lefebvre, de Sherbrooke, Auclair, de Montréal, Plaisance, de Québec, Lapointe et moi-même, de Chicoutimi ; et trois séminaristes du même collège : MM. Lortie et Kirouac, de Québec, et Saint-Amour, de Saint-Hyacinthe.

A midi nous faisions antichambre dans la salle des Audiences lorsque Monseigneur arriva, accompagné de M. l'abbé Proulx, vice-recteur de l'Université Laval de Montréal. Sa Grandeur est aussitôt introduite auprès du Saint-Père. Enfin notre tour est arrivé, et nous pouvons pénétrer dans l'appartement privé de Sa Sainteté. Quelle n'est pas notre émotion lorsque nous apercevons, au fond d'une pièce étroite, assis dans un fauteuil adossé au mur, la personne vénérable de Léon XIII, un vieillard maigre, décharné, à la peau couleur de cire ! Avec

quel respect nous baisons sa mule, son anneau, sa soutane blanche ! Nous y tenons nos lèvres attachées, afin de mieux satisfaire notre piété filiale.

Nous sommes tous à genoux et confondus aux pieds du Souverain Pontife, comme des enfants autour de leur père.

Monseigneur présente d'abord M. le vice-Recteur. « Québec ! Montréal ! dit le Pape, il y a longtemps qu'on en parle. Lorsque je suis monté sur ce trône, il en était question alors. Même, cela m'a causé quelque ennui. Bientôt, je l'espère, je pourrai, avec le secours du ciel, rétablir la paix. Il faut que là-bas on donne à la jeunesse une instruction solide ».

Lorsque vient le tour des élèves du Collège canadien : « Je suis heureux, dit-il, de vous voir. Un séminaire canadien à Rome, c'est une bonne idée. Vous vous y trouvez bien, n'est-ce pas » ? Entendant prononcer le nom de Chicoutimi : « Kicoutimi ! Le cardinal Taschereau a demandé pour coadjuteur l'évêque de Kicoutimi ».

A la demande que nous lui faisons de nous bénir, nous, nos parents, nos amis : « Ah oui ! je vous bénis, vous, vos familles. vos amis, et les objets de piété que vous avez apportés, suivant toutes vos intentions ».

Nous faisons ensuite appliquer les indulgences *toties quoties* aux crucifix que nous tenons dans nos mains.

« Les familles canadiennes, continue le Saint-Père, sont de bonnes familles. Il y a de la foi dans votre pays, et, lorsque le Saint-Siège a eu besoin de défenseurs, il en a trouvés au Canada. — Encore aujourd'hui, reprend Mgr Racine, les Canadiens seraient prêts à venir au secours du Pape, si c'était nécessaire. — Malheureusement, ajoute Léon XIII de sa voix lente, forte et majestueuse, les temps sont bien changés. Vous restez à Rome, vous ; vous savez quelle pression on fait subir au Saint-Siège. On veut l'opprimer ».

Et la figure du Pape avait pris une expression de grande tristesse, et des larmes étaient dans sa voix. « Mais, ajouta-t-il en levant les yeux et la main vers le ciel, — ils ne comptent pas avec Dieu »...

Le vénérable octogénaire paraissait fatigué. Depuis plusieurs heures il donnait des audiences à des évêques pour traiter avec eux des intérêts de l'Église universelle. Nous baisons une dernière fois ses pieds, ses mains et ses habits, et nous nous retirons en faisant de nouveau trois génuflexions, et marchant à reculons.

Nous sommes heureux, mais notre joie n'est pas sans mélan-

ge. Nous sentons bien que nous venons de visiter un captif dans le palais qui lui sert de prison.

Depuis son élection, Léon XIII n'a pas franchi le seuil de sa demeure, et sa réclusion volontaire est une protestation continuelle contre l'ordre de choses établi. Il ne pourrait d'ailleurs, sans s'exposer à des insultes, se montrer dans cette ville que la Papauté a faite et a toujours comblée de ses bienfaits, tandis que le premier venu a droit d'y circuler en liberté. Le travail évident des franc-maçons haut gradés a pour but de rendre la position du Pape insoutenable dans Rome, et de le forcer à prendre le chemin de l'exil. Les sectaires ne sauraient voir sans dépit le spectacle de l'auguste Victime du Vatican attirant à elle les sympathies et l'admiration du monde entier.

Mais en vain l'enfer et le monde s'unissent pour déchaîner les flots des passions humaines ; la barque de Pierre porte le divin Pilote à son bord et ne peut périr.



SAINTE-MARIE IN VIA LATA — *Dimanche, 6 décembre.* — Depuis trois semaines, je commence la journée du dimanche par un pèlerinage souterrain. Le 22 novembre, je parcourais les étroits et sombres corridors des Catacombes ; dimanche dernier, je descendais dans les profondeurs de la prison Mamertine ; aujourd'hui, j'ai visité la prison de saint Paul, placée sous l'église de Sainte-Marie *in Via lata.*

Le converti de Damas avait été arrêté en haîne de la religion qu'il prêchait. Le gouverneur Félix, par la crainte des Juifs, le laissa languir pendant deux ans en prison ; son successeur Festus reconnut l'innocence de son prisonnier, mais celui-ci, en ayant appelé à César, à titre de citoyen romain, fut envoyé à Rome pour y subir un nouveau procès. Son voyage fut une longue marche triomphale. On venait de toutes parts pour le voir et l'entendre. Parti de la Judée à la fin de l'été de l'an 60, il arriva à Rome au printemps suivant. Il entra dans la ville escorté de nombreux fidèles qui avaient fait plus de quinze lieues pour aller à sa rencontre.

On lui assigna pour prison la demeure de son gardien Martial, et il lui fut permis de sortir, en restant toutefois attaché par le bras droit au bras gauche de son geôlier au moyen d'une chaîne. Il profita de cette demi-liberté pour prêcher Jésus-Christ. Mais les Juifs, au lieu de l'écouter avec docilité, se mirent à disputer entre eux. « Eh bien ! leur dit l'apôtre, sachez que la nouvelle que vous repoussez sera envoyée aux Na-

tions ». Il tourna alors tout son zèle du côté des Romains, et les conversions se multiplièrent sous le souffle de sa parole ardente. Elles s'étendirent dans les premières familles, et jusque sur les marches du trône. Paul lui-même, dans son épître à Philémon, présente à son disciple des saluts de la part de ceux « qui sont de la maison de César ».

N'était-ce pas la Providence qui avait amené de si loin dans la capitale du monde l'Apôtre des gentils, afin qu'il pût répandre au cœur du paganisme la semence féconde de l'Évangile ?

C'est de sa prison que, rempli de sollicitude pour les églises qu'il avait fondées, il envoya ses admirables lettres aux chrétiens d'Éphèse, de Philippes, de Colosse et de la Judée, ainsi qu'à Philémon et à Timothée. C'est encore durant le temps de sa captivité qu'il dicta à saint Luc, son disciple, les Actes des Apôtres.

La prison de saint Paul est aujourd'hui divisée en deux pièces. Dans l'une est l'autel orné d'un bas-relief représentant les apôtres Pierre et Paul, saint Luc et le géôlier Martial. Dans l'autre on voit encore la colonne à laquelle Martial, avant sa conversion, attachait son prisonnier. Elle est surmontée d'un vase sur lequel sont écrits ces mots : *Verbum Dei non est alligatum*, la parole de Dieu n'est pas enchaînée. Tout auprès est la source qui jaillit miraculeusement pour le baptême de Martial et de plusieurs catéchumènes.

C'est dans ce lieu à jamais mémorable, témoin des souffrances et des travaux apostoliques de saint Paul, où se réunirent tant de fois les premiers chrétiens, que j'ai eu le bonheur de célébrer ce matin les saints Mystères.

Nous sommes au niveau de la Rome ancienne, à une douzaine de pieds au dessous de la Rome actuelle. On entend le bruit des chevaux qui battent le pavé du Corso au-dessus de nos têtes, et par d'étroites croisées on a vue sur la rue. On peut presque apercevoir la place *Colonna* où s'élève la célèbre colonne que surmontait autrefois la statue de Marc-Aurèle, et qu'a remplacée celle de saint Paul.

Le prisonnier de Martial, l'homme méprisé, a détrôné, auprès du théâtre même de ses humiliations l'orgueilleux philosophe, le puissant empereur. Empruntons le langage de l'Apôtre, pour nous écrier : *Infirma mundi eligit Deus, ut confundat fortia*, Dieu a choisi ce qui est faible selon le monde, pour confondre ce qui est fort.

***

Une promenade — *Dimanche soir.* — Petit à petit je fais connaissance avec la Ville Éternelle. D'abord je me familiarisai avec les environs du Collège canadien, et avec les quartiers de la Minerve et du Collège romain où je me rends pour les cours de théologie ; puis j'agrandis le champ de mes excursions, non cependant sans m'égarer parfois dans les rues tortueuses de la vieille cité. Il n'est pas rare dans ces courses d'arriver tout à coup au Tibre ; c'est une bonne fortune, car il nous fournit des points de repère pour nous remettre sur la bonne voie.

Cet après-midi j'ai voulu faire une promenade sans but déterminé. Laissant derrière moi Sainte-Marie-Majeure, je gravis la montée du Quirinal. C'est au sommet, à l'intersection des rues des Quatre-Fontaines et du Vingt-Septembre, que sont placées les quatre célèbres fontaines qui donnent leur nom à la rue. A cet endroit, on a le palais du Quirinal à sa droite ; à gauche, on aperçoit au loin la porte Pie, par où les troupes de Victor-Emmanuel entrèrent dans Rome le 20 septembre 1870 ; j'ai été de ce côté la semaine dernière ; j'ai vu l'endroit où la brèche a été pratiquée ; j'ai lu les noms des Garibaldiens morts en combattant contre les zouaves pontificaux, et l'inscription qui le proclame, et j'ai détourné les yeux des couronnes de laurier attachées à la muraille. Un jour pourtant on fera disparaître ces marques, hélas ! trop évidentes, du triomphe passager des loges maçonniques.

Je descends le versant nord-ouest du Quirinal ; j'admire, en passant, la façade du palais Barberini ; je traverse la place de ce nom, et j'entre dans la rue Sixtine qui est le prolongement de celle des Quatre-Fontaines. Arrivé à l'église de la Trinité-des-Monts, au lieu de continuer au Pincio, je descends par le vaste et imposant escalier d'Espagne jusqu'à la place désormais célèbre par la colonne de l'Immaculée-Conception qu'inaugura Pie IX, le 8 décembre 1857.

Je me dirige enfin vers l'église de Saint-Joseph *a Capo le Case.* C'est à peine si je puis y pénétrer, tellement nombreuse est la foule qui se presse pour entrer et sortir. On y célèbre, en effet, le troisième centenaire de la mort de saint Jean de la Croix, réformateur de l'Ordre des Carmes : ces religieux desservent cette église ainsi que celle de Notre-Dame-des-Victoires. Un prédicateur était dans la tribune et la parcourait en tous sens en faisant force gesticulations. L'auditoire paraissait

prêter grande attention au discours ; pour moi je ne pouvais suivre l'orateur qui parlait en italien. Mais que cette déclamation me parut théâtrale ! Comme l'homme apparaissait avec l'ambition de produire de l'effet, et combien peu l'on sentait le prêtre simple et sans prétention qui ne cherche que le bien des âmes et la gloire de Dieu ! Il faut avouer que le caractère italien se prête volontiers à ce genre d'éloquence qui peut nous sembler quelque peu exagéré.

Je m'en retournais au Collège lorsque je vis venir un homme qui attira mon attention ; sa démarche et tout son maintien me rappelèrent un de mes paroissiens, et soudain je me trouvai transporté par la pensée au milieu de mes ouailles. En pays étranger, l'imagination est si facilement mise en éveil pour raviver le souvenir des choses du pays ! L'illusion ne dura qu'un instant, la réalité la remplaça bientôt et me laissa seul, coudoyant des étrangers que je ne connaissais pas et qui ne parlaient pas la langue que j'ai apprise de ma mère.



Le plain-chant — 8 *décembre.* — Je ne suis pas musicien, et je ne puis sentir toutes les beautés d'une œuvre de maître. Ce que j'aime, ce qui m'émeut, c'est le chant grégorien. Est-il rien de plus solennel que la messe royale ou celle du second ton ? Il y a tel introït, telle antienne qui vous ravissent. Le chant des psaumes respire une simplicité pleine de grandeur qui fait passer dans nos âmes les sentiments qui animèrent le saint roi David ; on soupire avec lui au souvenir de son crime ; avec lui on se laisse entraîner aux élans de la reconnaissance à la pensée des bienfaits du Seigneur, et l'on se réjouit du bonheur qu'on éprouve à son serviec.

Le chant grégorien ressemble aux cloches qui ont le privilège de faire vibrer nos âmes à leur unisson. Quelquefois elles rendent un son triste comme la mort, qu'adoucit cependant une note d'espérance : ce sont les glas. L'Église compte-t-elle un enfant de plus, c'est alors un cri d'allégresse que jettent à tous les échos les joyeuses volées du carillon.

Le plain-chant, les cloches, sont, avec les orgues, les trois grandes voix de l'Église qui suffisent à tout et que rien ne peut remplacer.

Aux jours de réjouissances publiques, vous avez entendu retentir sous les voûtes de nos temples le chant sublime du *Te Deum,* alors que l'orgue de ses puissants accords soutient la masse des voix, et que les cloches portent jusqu'au ciel les

vœux de la reconnaissance. Dites-moi, y a-t-il rien de plus propre à élever les esprits et les cœurs ?

Voilà un bien long préambule pour arriver à dire ma joie ce matin, en entendant, pour la première fois depuis mon départ de Québec, une messe en plain-chant dans notre petite chapelle du Collège. Mon émotion a été d'autant plus grande que tout y était canadien : c'était le même chant de l'épître, de l'évangile, et des oraisons, les mêmes cérémonies qu'au pays.

Je compris en cette circonstance combien l'attache des Orientaux pour leurs traditions a des racines profondes dans la nature, et comme l'Église agit sagement à leur égard. Dans ses efforts pour les ramener à l'unité, elle s'applique à les convaincre qu'il n'est nullement question de changer leurs cérémonies pour y substituer celles de Rome. L'Église, dans la conquête pacifique des nations, ne cherche pas à détruire les nationalités ; au contraire, elle s'identifie avec elles, et, autant qu'elle le peut, sans nuire à l'intégrité de la foi, elle tolère la langue, la loi et les usages de chacun des peuples qu'elle range sous sa bannière.

En Occident, c'est différent ; les souverains pontifes ont toujours travaillé à établir l'unité liturgique là où la chose peut s'obtenir facilement. Il est de fait que ces innovations dans le culte, qui tendent sans cesse à s'introduire chez les peuples, nuisent à l'harmonie universelle, et souvent préparent les voies pour l'établissement d'églises nationales.



Urbi et orbi — Après le souper, je sortis faire une promenade. Je fus attiré du côté du Quirinal par les sons d'une fanfare. Une foule peu considérable et sans enthousiasme était attroupée sur la place, pour voir le roi Humbert qui devait se montrer quelques instants au balcon de son palais.

Quelle différence, disions-nous, mon compagnon et moi, avec ce qui devait se passer, lorsque Rome appartenait à son légitime possesseur ! Toute la place était alors encombrée par une foule avide d'acclamer son Pontife et Roi, et lorsqu'il apparaissait à la loge papale, revêtu des insignes de sa double souveraineté, les cris d'enthousiasme éclataient de toutes parts. Le silence se rétablissait au milieu de cette foule frémissant sous le souffle de la religion et du patriotisme, et la main du successeur de saint Pierre se levait sur toutes ces têtes courbées, et donnait d'abord la bénédiction à son peuple bien-aimé de Rome, son peuple-sujet, puis à tous les chrétiens répandus dans

l'univers : *Urbi et orbi.* Avec les derniers accents de la voix pontificale éclatait le carillon des centaines de cloches de la ville, et, du château Saint-Ange les coups répétés du canon portaient au loin la bonne nouvelle de la bénédiction du Saint-Père, en même temps que des vivats s'échappaient de toutes les poitrines, mêlés aux applaudissements de la foule électrisée.

Espérons que cet heureux temps viendra encore réjouir l'Église.

Pour le moment, la situation se tend de plus en plus. Il faut une solution à la crise actuelle. Les insultes du 2 octobre sur la place de la Minerve, la conduite injuste et impolitique du Gouvernement français à l'égard des catholiques et surtout à l'égard des évêques peut l'amener. Déjà la question du pouvoir temporel a été soulevée. Les partisans de l'unité italienne ne sont pas sans appréhension. Et le Vieillard du Vatican, du fond de sa retraite, ne cesse de protester au nom de la justice et de la religion, et de montrer au monde les entraves que l'on met à l'exercice de son ministère.

Unissons toutes nos prières à celles du Vicaire de Jésus-Christ afin de hâter le jour de la délivrance.

***

Sainte-Marie-des-Anges — *Mardi,* 15 *décembre.* — Le lendemain de mon arrivée à Rome, je célébrais la messe dans notre chapelle du collège ; je la dis ensuite à Sainte-Marie-Majeure jusqu'à la fête de saint Stanislas Kostka ; j'adoptai alors Saint-André-du-Quirinal ; depuis la fête de l'Immaculée-Conception je vais à Sainte-Marie-des-Anges.

L'église de Sainte-Marie-des-Anges, l'une des plus remarquables de Rome, a été construite à même les thermes de Dioclétien. Les thermes étaient les bains publics des anciens. Ils existaient dans toutes les villes et bourgs un peu importants, et contenaient, outre les salles de bains froids, chauds ou à vapeur, des salons, des bibliothèques, des promenades, des portiques et tout ce qui peut procurer le délassement du corps et de l'esprit. Les thermes de Dioclétien étaient les plus considérables ; leur enceinte mesurait un mille de circonférence, et trois mille personnes pouvaient s'y baigner à l'aise.

Pour construire cet immense édifice, on n'employa pas moins de quarante mille chrétiens qui travaillèrent comme forçats, et furent ensuite immolés par milliers, lorsqu'on n'eut plus besoin de leurs services.

Comment se fait-il que ce monument, témoin de tant de dé-

bauches, ait été transformé en un lieu de prières, et que sur ce sol, arrosé par les sueurs et le sang des chrétiens, s'élève aujourd'hui un temple au vrai Dieu ?

Antonio del Duca vivait au XVIe siècle. C'était un homme de bien. Se sentant inspiré de bâtir une église en l'honneur des saints anges, il vint à Rome. Un jour il fut transporté dans une vision aux thermes de Dioclétien, et il entendit une voix qui lui disait : ici doit être votre église. Il se mit tout de suite à l'œuvre, et, quoique dénué de ressources et sans influence, il réussit, après bien des déboires et des persécutions, à assurer la réalisation de l'œuvre de sa vie.

Le 15 août 1550 eut lieu la bénédiction solennelle des thermes, et Michel-Ange fut chargé de la construction du nouveau temple. Se promenant au milieu des ruines, l'artiste avait remarqué une vaste salle dont les murailles étaient encore solides, et la voûte soutenue par huit colonnes de granit d'un seul bloc. Le plan de Michel-Ange fut vite conçu ; il résolut d'en faire la nef principale du monument qu'il méditait.

Sainte-Marie-des-Anges a la forme d'une croix grecque. On y pénètre par une porte basse et étroite ; le vestibule est une ancienne salle des thermes appelée *laconicum* (étuve). Les murs de l'église ornés de tableaux des grands maîtres, la plupart venant de la basilique du Vatican où ils ont été remplacés par des copies en mosaïque. On remarque aussi un grand nombre de statues, entre autres celle de saint Bruno. « Il parlerait, disait un jour le pape Clément XIV, si la règle de son Ordre ne le lui défendait », tellement le ciseau du statuaire a su répandre le souffle de vie sur le marbre.



Prononciation du Latin — Le latin est une langue morte ; elle n'est donc plus soumise aux variations, et c'est pour cela que l'Église l'a choisie pour en faire sa propre langue. Seule la prononciation est sujette à changer ; ainsi le Français, qui prononce l'*u* fermé, dira *tuus ;* l'Anglais donne à cette lettre le son de notre voyelle *ou* et lira par conséquent *tou-ousse.*

De même que Paris doit donner le ton pour la prononciation du français, Londres, pour celle de l'anglais ; de même aussi, à Rome appartient l'honneur de fixer celle du latin. Le latin était autrefois la langue du peuple-roi, et l'italien d'aujourd'hui est encore l'idiome qui s'en rapproche le plus ; c'est d'ailleurs la langue de l'Église universelle qui a son chef à Rome. si l'on devait un jour adopter une prononciation uniforme, c'

dans la ville des Papes qu'on devrait aller la chercher. Cette question pourrait bien devenir actuelle, maintenant que, par suite de la facilité des communications, les séminaristes et les prêtres viennent de partout, et en si grand nombre, perfectionner leurs études philosophiques et théologiques au centre de la catholicité. Ces étudiants tout d'abord doivent se faire l'oreille à une prononciation toute nouvelle pour eux, quitte à l'abandonner de retour au pays. Viendra un temps où les élèves — devenus professeurs, — garderont la prononciation qu'ils ont apprise à Rome, et la feront passer dans les mœurs.

Donnons ici quelques explications qui aident à faire connaître la manière de prononcer le latin comme en Italie.

Prononcez :

u comme *ou* — *sèou* (seu) ;
c comme *tch* — tchètchidèrount (ceciderunt), si le *c* est suivi de *e*, de *i*, ou de la diphtongue *œ ;*
ch comme *k* — *kèroubim* (cherubim) ;
gn .... — est toujours doux et mouillé — *a-gno* (comme *agneau* en français) ;
h comme *k* — *miki* (mihi), si *h* est suivi de *i* dans le corps d'un mot ;
j comme *i* — *iamdoudoum* (jamdudum) :

m et *n* n'ont jamais le son nasal ; il faut les prononcer avec force, en les faisant raisonner : *inn prinntchipio* (in principio).

Vous aurez soin de ne jamais faire entendre de son nasal, car il n'existe pas en latin, pas plus que l'unique émission de voix des diphtongues.

Maintenant, s'il vous plaît, nous allons réciter ensemble le Pater :

Patèr noster, qoui es inn tchèlis, sanctifitchètour nomenn tououm, adveniat regnoum tououm, fiat volountas toua, sicout inn tchèlo et inn terra.

Il suffit, n'est-ce pas ?

Qui sait si dans un temps plutôt rapproché, la prononciation romaine du latin ne sera pas devenue la prononciation de toute l'Église. Et alors on s'étonnera de l'ancienne prononciation, alors qu'on parlait français en latin. Et l'on citera le *Pater* pour montrer la prononciation mesquine de ce temps passé.

J'avoue en toute sincérité que je ne compris guère les premières leçons des professeurs ; les sifflements des *ous* et les ronflements des *oum* me remplissaient les oreilles. Je m'y habi-

tuai cependant, et je résolus d'adopter la prononciation du pays dans la récitation du bréviaire et la célébration de la messe. Dans les commencements l'effet fut des plus étranges. Les mots, en effet, tendent à se confondre avec l'idée qu'ils expriment ; l'on sait tout l'attrait du nom de Jésus pour les âmes pieuses ; changez-en la prononciation, et vous lui enlevez une partie de sa saveur. Aussi, je ne tardai pas à mettre de côté les *ous* et les *oum* pour revenir à nos... *us* et coutumes. J'admets cependant que notre prononciation du latin est locale et défectueuse ; des Français, pour être conséquents, en sont venus à dire : *Per Dominon nostron...* Et pourquoi pas ? Pour l'habitant des bords du Tibre, *Dominomme* ne vaut pas mieux que *Dominon.* Cependant, il faut avoir égard au génie de notre langue, et, si vous prononcez toujours *u* comme *ou*, il vous arrivera dans un moment de distraction de dire, par exemple : *Tou fou oune...* au lieu de : *Tu fus une...*

Ma résolution cependant était plus patriotique que praticable. Je me sentis bientôt envahir de toutes parts par la prononciation ambiante. Elle pénétrait chez moi par tous les sens, ces sens presque sans défense contre les impressions du dehors. Que ne peut l'habitude ? Au coin des rues de Rome, vous voyez sur la braise chaude des marrons. Approchez-les de vos lèvres ; vous les trouverez fades et amers. Continuez à les goûter ; croyez-m'en, votre palais s'y accoutumera, et les *galli* deviendront pour vous un mets favori. Entre tous, l'oreille est esclave de l'habitude ; elle se fait à tous les sons, et les noms les plus étranges lui deviennent familiers ; c'est ainsi qu'à force d'entendre la prononciation italienne, je me familiarisai avec elle.

Heureusement, les premières impressions sont les plus fortes, et il me sera facile en temps et lieu de reprendre la prononciation « canadienne » du latin.

III

CONSISTOIRE — Encore un beau jour que celui du 17 décembre, un jour de grandes et douces émotions, de ces émotions qu'on n'éprouve qu'à Rome. C'est qu'aujourd'hui j'ai eu le bonheur insigne de revoir Notre Saint-Père le Pape.

A dix heures j'étais rendu dans la cour de Saint-Damase, et je prenais l'escalier qui conduit à la salle Ducale que le Pape doit traverser pour se rendre au Consistoire. Elle était remplie, et je dus prendre place parmi les personnes qui attendaient déjà à la porte.

Bientôt de l'intérieur parvinrent jusqu'à nous des applaudissements avec les cris de : *Evviva il Papa !... Evviva il Papa-Re !...* Vive le Pape !... Vive le Pape-Roi !... C'était Léon XIII qui faisait son entrée solennelle à l'autre extrémité de la salle. Les acclamations s'élevaient sur son passage, et, comme une marée montante, s'avançaient de notre côté ; elles devinrent plus distinctes lorsque le Pape passa devant nous ; nos cœurs battirent plus fort ; puis les voix s'éloignèrent et cessèrent tout à fait. Le Souverain Pontife avait pénétré dans la salle Royale où devait avoir lieu la collation de la barrette à deux cardinaux, dont l'un est archevêque de Vienne.

En ce moment la porte de la salle Ducale s'ouvrit, et la foule qui la remplissait s'écoula pour céder la place aux arrivés de la dernière heure.

On ne peut assister à un Consistoire que sur présentation d'une carte d'admission ; elle est jaune pour la salle Ducale, et bleue pour la salle Royale.

Aussi, tous les invités doivent être vêtus suivant l'étiquette du Vatican. Les hommes ont le frac avec la cravate blanche ; les dames portent une robe noire, et sur la tête un voile de même couleur qui couvre le front et descend sur les épaules ; les ecclésiastiques sont tenus au manteau romain.

De temps en temps nous voyons se détacher des rangs des gardes aux brillantes armures ou de hauts personnages. J'ai remarqué surtout un ministre plénipotentiaire avec son épouse et ses deux petites filles habillées comme au jour de la première communion.

Cependant la cérémonie du Consistoire est terminée, et la procession, composée des chanoines de Saint-Pierre, des chargés d'affaires des nations catholiques, de la cour pontificale, des évêques et des cardinaux, défile depuis quelque temps, lorsque tout à coup les applaudissements éclatent : le Pape vient de faire son apparition du côté où tous les regards sont tournés.

Qui pourrait rester froid devant pareil spectacle ? Qui pourrait retenir les élans de son cœur et les accents de sa voix ? Il y a dans la personne de Léon XIII un cachet de grandeur qui le distingue ; sa peau comme transparente, le sourire plein d'intelligence qui illumine ses traits amaigris, ce regard perçant qui va jusqu'au fond du cœur, sa vieillesse elle-même : tout se réunit pour l'entourer d'un caractère surnaturel qui semble faire du Pape un esprit céleste. Il s'avance porté sur la *Sedia gestatoria*, tandis que des serviteurs l'accompagnent tenant élevés au-dessus de sa tête des *flabelli*, énormes plumes d'autruche qui

se déploient en éventail. Il va lentement, et sa main tremblante bénit la foule prosternée. Nous le voyons qui s'éloigne avec son cortège royal. Au fond de la salle, la *Sedia* s'abaisse, le Pape en descend et se dérobe à la foule qui lui fait une dernière ovation.

Oui, celui qui compte des sujets dans toutes les parties du monde est vraiment roi, et le pontife devant qui se courbent tous les fronts est vraiment le chef de l'Église universelle. La puissance du Pape est encore la première dans le monde, et ses triomphes sont les plus beaux. La crainte ni l'intérêt y ont part ; tout est spontané et vient du cœur. Le captif du Vatican attire dans sa royale prison les peuples de la terre et les princes des nations, tandis que le roi Humbert tremble dans son palais usurpé, ne jouit pas de la liberté, et ne possède ni l'affection ni la confiance de ses sujets ; jamais il ne sera l'objet de démonstrations comme celles dont le Vatican est si souvent le théâtre.

La première fois que je vis Léon XIII, c'était, pour ainsi dire, dans l'intimité. Il était dans son cabinet de travail ; nous étions à ses genoux, baisant ses pieds, ses mains et ses habits ; nous lui parlions, et lui nous répondait avec la bonté d'un père pour ses enfants. Aujourd'hui le vieillard, si modeste dans sa vie privée, est devenu le monarque que tous acclament. En ces deux circonstances, les impressions qu'on éprouve sont de celles qui ne s'effacent pas. La vérité est au-dessus de l'idéal. On ne nous avait pas dit tout ce qui en était, et nous-mêmes nous ne pourrons le décrire aux autres.



ÉGLISE DE SAINT-ALPHONSE-DE-LIGUORI — *Dimanche*, 20 *décembre*. — Ce matin j'ai dit la messe dans l'église de Saint-Alphonse de Liguori, appelée aussi l'église du Très-Saint-Rédempteur ou de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, à cause de la célèbre image de ce nom que l'on conserve au maître autel. Elle a été construite en 1855, et elle est tout entière en style gothique ; c'est la seule de ce genre à Rome. Attenants à cette église, les Révérends Pères Rédemptoristes y possèdent leur couvent et leur noviciat.



UNE PREMIÈRE MESSE — De l'église de Saint-Alphonse, je me rendis à Sainte-Marie-Majeure. Un confrère du Collège canadien devait dire sa première messe dans la crypte même de

la Confession, là où l'on conserve les cinq planches qui servirent de berceau à l'enfant Jésus. Est-il à Rome endroit mieux choisi pour faire naître une première fois sur l'autel celui qui naquit miraculeusement de la Vierge Marie et fut déposé dans la crèche !

M. Labrosse est un ecclésiastique rempli de vertus et de science. On conçoit son recueillement, sa piété angélique en semblable lieu et à pareil moment. Sa voix tremble, des larmes viennent mouiller ses paupières attendries. En le voyant, on se rappelle le refrain du cantique :

> Est-ce un Dieu qui vient sur la terre ?
> Est-ce un mortel qui monte aux cieux ?

Cependant il manque quelque chose à cette touchante et imposante cérémonie. Je suis le seul à y assister avec un confrère. Où donc est le père qui a donné ce prêtre à l'Église ? Où est la pieuse mère qui a développé le germe de la vocation dans cette âme privilégiée ? Où sont les frères, les sœurs et tous les amis ? On sent un vide autour de l'autel.

Vous avez assisté à la première messe d'un prêtre dans sa paroisse natale. Vous vous souvenez de l'assistance nombreuse et sympathique accourue pour la circonstance. Au premier rang sont les parents du nouvel élu ; ils ont la première place, quelle que soit celle qu'ils occupent dans le monde : ils sont les privilégiés du jour. Leur vue seule suffit pour produire dans l'âme du célébrant des émotions qu'il ne peut contenir. Et n'est-ce pas dans cette église qu'il a été apporté au jour de son baptême, et qu'il est venu depuis s'agenouiller tant de fois ? A la communion, l'attendrissement redouble lorsqu'il aperçoit à la Table sainte son père, sa mère et tous les membres de sa famille ; son cœur déborde, et à peine peut-il, de ses lèvres encore teintes du sang de son Dieu, prononcer les paroles de la liturgie.

A la sacristie, nouvelle scène. Tous les parents et intimes s'y sont donné rendez-vous. Contemplez au milieu d'eux ce père dont les travaux, encore plus que les années, ont blanchi la tête, et, auprès de lui, l'heureuse mère, les mains jointes et comme ravie dans son bonheur. Le nouveau prêtre lève les yeux et les mains au ciel, trace le signe du salut et appelle les bénédictions de Dieu sur ce petit peuple qui lui est si cher.

Puis, tous baisent la main qui vient d'offrir l'Hostie sainte, et les cœurs se rencontrent dans un même élan d'amour et de reconnaissance ; et, tout le jour, les joies du Seigneur se conti-

nuent dans le cercle intime de la famille. Ne sont-ce pas là des heures ravies au bonheur des élus ? Les parents y trouvent la compensation des sacrifices qu'ils se sont imposés pour leur enfant, et celui-ci est heureux des instants de douce félicité qu'il procure aux auteurs de ses jours.

Dites-moi, l'avantage, de dire sa première messe dans l'un des sanctuaires de Rome l'emporte-t-il sur le bonheur qu'on goûte en ce jour dans l'église de son village ? Dans le premier cas, il y a plus pour la foi ; dans le second, le cœur jouit davantage.

* * *

L'HIVER — 23 *décembre.* — Avec la fin de décembre nous arrive l'hiver. Son approche sous le ciel d'Italie, n'a rien de bien redoutable pour un enfant du Canada. Cependant je ne suis pas sans appréhension ; les voyageurs nous disent si souvent qu'ils n'ont jamais tant souffert du froid qu'à Rome ou à Paris. Dans nos pays les aquilons soufflent avec violence, mais de puissants appareils de chauffage en neutralisent les rigueurs, tandis que, par ici, nous n'avons que nos vêtements et la chaleur de notre haleine pour nous protéger contre la rigueur des saisons ; ceux-là sont privilégiés qui peuvent se donner le luxe de quelques morceaux de bois brûlant lentement dans l'âtre du foyer. Il est vrai de dire que le soleil n'abandonne jamais ses droits sur la température, et ne permet pas à la terre de revêtir ce froid manteau de neige qui glace l'air ; il garde le point du maître. En été on le fuit, car il est trop ardent, et, selon le proverbe romain : « Il n'y a que les chiens et les étrangers qui vont au soleil ». En hiver on le recherche, car selon un autre proverbe du pays : *Dove non va il sole, va il medica*, là où ne va pas le soleil, va le médecin. Sur la rue, on tient le côté où donnent ses rayons ; s'il s'agit de choisir un logement, on s'occupe de l'exposition du soleil. De fait, dans ces atmosphères surchauffées, il y a en permanence de nombreux germes de maladies ; l'énervant Sirocco surtout les apporte des bords de l'Afrique sur ses ailes de feu. Le remède contre la débilité générale qui envahit tous les membres, est dans la chaleur bienfaisante du soleil.

* * *

LA VOIE APPIENNE — Depuis une couple de jours, j'ai l'avantage de jouir de la société de mon cousin, le juge Ernest Cimon. Le 27 octobre il épousait à Québec Mademoiselle

Stella Langevin, fille de Sir Hector Langevin, et partait immédiatement pour un voyage de noces. Les nouveaux mariés visitent présentement Rome et ses monuments, et je me fais un plaisir de les accompagner dans quelques-unes de leurs courses. Hier nous avons fait une excursion dans la campagne.

La voie Appienne, la reine des routes romaines a été construite par le censeur Appius Claudius, ce rigide romain qui, sur la fin de sa vie, se fit porter au sénat par ses fils, afin de combattre les propositions de paix de Pyrrhus. Les Pères conscrits commençaient à faiblir, lorsque la mâle énergie du vieillard réveilla leur patriotisme, et leur fit adopter une résolution digne de Rome. De retour dans son pays le ministre du roi d'Épire dit à son maître que le sénat lui avait paru une assemblée de demi-dieux, et Rome, un temple digne de les recevoir.

Pourrait-on rendre le même témoignage des assemblées parlementaires de nos jours où l'on tend à s'affranchir de tout décorum ? Les hommes de caractère s'y font rares, et l'austère vertu des anciens Romains se trouverait parfois à l'étroit dans ces enceintes, témoins des sourdes menées de l'ambition et des lâches concessions de la diplomatie.

Appius construisit la voie qui porte son nom jusqu'à Capoue; plus tard on la prolongea jusqu'à Brindes, en Calabre, et on en fit une route militaire de premier ordre, reliant la Méditerranée à l'Adriatique. C'est une œuvre gigantesque que les siècles ont respectée. Pour en comprendre toute l'importance, on doit songer aux travaux immenses qu'ont nécessités le déblaiement, le nivellement et le pavage, en gros blocs de pierre, de cette route de cent vingt-cinq lieues.

La voie Appienne date du quatrième siècle avant Jésus-Christ ; elle compte donc plus de deux mille ans d'existence. Que de fois n'a-t-elle pas vu passer les légions romaines, partant pleines de confiance pour des guerres lointaines, ou revenant triomphantes, chargées de dépouilles et ramenant captifs les ennemis vaincus !

Aujourd'hui une double rangée de monuments sépulcraux, sur un parcours de plus de cinq lieues, en fait le principal intérêt. C'était autrefois le cimetière de l'aristocratie romaine. On y remarque surtout la pyramide de Caius Cestius et la tour de Cecilia Metella, femme du triumvir Crassus ; les murs de ce mausolée mesurent trente-cinq pieds d'épaisseur.

C'est aussi dans cette campagne que se déroule à plus de trente pieds sous terre, avec ses rues tortueuses, la cité des mar-

tyrs. Les catacombes de Saint-Calixte et celles de Saint-Sébastien sont surtout célèbres. Nous avons donc ici les deux Rome anciennes : la Rome païenne avec ses monuments vides et froids comme la pierre du tombeau, la Rome chrétienne avec ses reliques des saints et le parfum des vertus qui s'en exhale. Les morts illustres de l'antiquité sont encore dans la mémoire des hommes, mais leur souvenir ne parle pas au cœur ; et qui songe à leur rendre un culte ? Les premiers chrétiens ont vécu ignorés, souvent l'objet du mépris des hommes, mais ils étaient connus de Dieu. Leurs dépouilles mortelles ont été déposées dans les profondeurs des Catacombes, mais elles n'y sont pas restées ; on est venu les y chercher pour les placer sur les autels du monde catholique.

***

ORATOIRE DU *Domine, quo vadis ?*—A dix minutes de marche de la porte Saint-Sébastien, on rencontre la petite église du *Domine, quo vadis ?*

A cet endroit Jésus apparut à saint Pierre qui fuyait la persécution de Néron. Le Sauveur portait sa croix sur les épaules et se dirigeait vers la ville. L'apôtre le reconnaît aussitôt et s'écrie : *Domine, quo vadis ?* Seigneur, où allez-vous ? — Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau », répond Jésus, et il disparaît. Pierre a tout compris : il est le disciple aux résolutions promptes et généreuses ; une parole a suffi jadis pour l'arracher à ses filets ; un regard fit jaillir de ses yeux les larmes du repentir ; et cette fois encore un reproche voilé de son Maître le ramène à Rome pour y subir le martyre.

Le Sauveur laissa l'empreinte de ses pieds sur une dalle du chemin. On conserve cette pierre dans la basilique de Saint-Sébastien.



BASILIQUE DE SAINT-SÉBASTIEN — Saint Sébastien est l'un des saints les plus populaires de Rome.

Il était d'origine gauloise ; encore jeune il embrassa la carrière des armes, afin de soutenir ses frères dans la foi au milieu des persécutions. Que de chrétiens, ébranlés par les larmes et les prières de parents encore infidèles, ou par les menaces des persécuteurs et les tortures des bourreaux, il arrêta sur la pente de l'apostasie ! Que de conversions n'opéra-t-il pas ! Il présenta un jour plus de soixante néophytes au baptême.

Dioclétien avait remarqué sa bravoure et la distinction de ses

manières. Il le nomma capitaine de ses armées pour le rapprocher de sa personne. Cependant les persécutions redoublaient de violence. Ce fut au tour de Sébastien d'être arrêté. Traduit devant l'empereur il fut condamné, livré à des archers qui le percèrent de flèches, et le laissèrent gisant à l'endroit où s'élève aujourd'hui sur le mont Palatin l'église de Saint-Sébastien *alla Polveriena.* Mais une pieuse dame, nommée Irénée, venue pour l'ensevelir, s'aperçut, après l'avoir transporté dans sa maison, qu'il respirait encore. Elle lui prodigua les soins les plus assidus et ramena à la vie le soldat du Christ tout triste de n'avoir pu recueillir la palme du martyre. Dans l'ardeur de son zèle, il va se placer sur le passage de l'empereur qui se rendait au temple, et il lui reproche en face ses crimes et ses persécutions. Dioclétien apercevant celui qu'il croyait parmi les morts, s'irrite contre le téméraire qui ose le braver, et ordonne à ses satellites de l'assommer à coups de bâton : ce qui fut fait le 20 janvier 288. Pour dérober son cadavre à la vénération des fidèles, on le jeta dans le grand Cloaque. Mais une femme chrétienne, nommée Lucine, le fit enlever secrètement pour lui rendre les derniers devoirs. On conserve ses restes précieux dans la basilique de Saint-Sébastien, avec une flèche qui servit à le transpercer lors de son premier martyre, et la colonne à laquelle il était attaché pendant sa flagellation.

C'est aussi dans le cimetière de Saint-Sébastien que repose la généreuse Lucine, cette Romaine de noble famille qui soulageait les pauvres de ses deniers, et, au risque de sa vie, ensevelissait de ses mains les confesseurs de la foi.

Ces catacombes sont encore célèbres pour avoir possédé quelque temps les corps de saint Pierre et de saint Paul. Les Orientaux, prétextant que les deux apôtres leur appartenaient à titre de compatriotes, avaient décidé de les enlever, et, pour les empêcher de mettre à exécution leur pieux projet de larcin, on dut cacher temporairement ce trésor dans le cimetière de Saint-Sébastien.

Le cimetière de Saint-Sébastien était probablement le seul fréquenté au moyen-âge. Parmi les pèlerins qui lui ont témoigné la plus grande vénération, on remarque surtout saint Philippe de Néri ; l'inscription suivante en conserve le pieux souvenir : « Ce lieu ténébreux, illustré par le sang des martyrs qui en coule encore, est devenu plus célèbre par le séjour de saint Philippe de Néri pendant dix années. Lorsqu'il s'y trouvait, il était si enivré de l'abondance des douceurs célestes que, transporté par la violence de cet amour et incapable de sup-

porter la joie dont il était inondé, il demandait avec des cris que l'ardeur de semblables délices cessât, parce qu'il était impossible à un cœur humain de les supporter ».

Si nous avions la foi vive des saints, nous connaîtrions peut-être quelque chose de leurs transports enflammés !

Au retour, nous prenons la route des Sept-Églises qui va de la voie Appienne à la voie d'Ostie, distance d'une lieue, et la rejoint un peu au-dessus de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.



— La voie d'Ostie — La voie d'Ostie longe la rive gauche du Tibre. Elle aboutissait autrefois à un port célèbre qui a perdu son importance à cause des alluvions du fleuve ramassées à son embouchure. Aujourd'hui, à la place d'une ville d'une centaine de mille âmes, on ne voit plus qu'un misérable village d'une centaine d'habitants. C'est là, en face de l'immensité de la mer qui se confond au loin avec le bleu du firmament, que s'est éteint le modèle des mères chrétiennes, sainte Monique, entre les bras de son Augustin converti.



— Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines. — A Saint-Paul-hors-les-Murs, la voie d'Ostie, venant de Rome, se bifurque. La nouvelle voie Ardéatine s'éloigne du Tibre ; c'est sur son parcours, à quatre milles de Rome, qu'elle est traversée par les Eaux-Salviennes qui donnent leur nom à l'endroit où fut décapité saint Paul. D'après la tradition, la fête de l'apôtre, en tombant, fit trois bonds, et chaque fois fit jaillir une source miraculeuse. On a construit une église qui renferme dans ses murs les trois fontaines, et sur chacune s'élève un petit monument en forme d'autel. Pas un pèlerin ne passe sans venir boire à la source miraculeuse. Tout auprès est la colonne en marbre qui servit de billot pendant la décollation.

C'est donc ici que se sont arrêtés les pieds de l'apôtre infatigable qui ne cessa de courir à la recherche des âmes ; lorsqu'il présenta son cou à la hache du licteur, quel saint frémissement dut parcourir ses membres ! Son dernier soupir fut sans doute une dernière aspiration d'amour vers son Dieu et Sauveur.



— Sainte-Marie *Scala Cœli*. — Deux siècles plus tard, dix

mille deux cent trois soldats étaient conduits avec leur chef, le tribun Zénon, aux Eaux-Salviennes où ils arrivaient exténués de coups et de fatigues. Tout leur crime était d'être chrétiens ; pour l'expier, ils avaient travaillé comme esclaves aux thermes de Dioclétien, et, maintenant que les travaux étaient terminés, on les immolait sans pitié comme un vil troupeau.

Cette terre que nous foulons a été arrosée de leur sang, et leurs corps reposent sous nos pieds.

Sur le cimetière des martyrs a été bâtie une église sous l'invocation de Sainte-Marie-Échelle-du-Ciel, en souvenir d'une vision de saint Bernard qui aperçut, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, une échelle allant de la terre au ciel, et un grand nombre d'âmes des fidèles trépassés qui en montaient et descendaient les degrés.



SAINTS-VINCENT-ET-ANASTASE — C'est la troisième et aussi la plus grande des églises aux *Tre Fontane*. Le Pape Honorius I la fit construire pour recevoir le chef de saint Anastase, moine d'Orient, martyr ; on y transporta plus tard la plus grande partie du corps du glorieux Vincent, diacre d'Espagne. Elle servit longtemps d'église conventuelle aux religieux de Cîteaux. Saint Bernard, l'illustre fondateur de l'abbaye de Saint-Anastase, vint souvent s'agenouiller sur les dalles de son sanctuaire. On montre encore l'endroit où se tenait l'homme à la parole ardente, lorsqu'il exalta avec tant d'enthousiasme le bonheur des saints dans le ciel.

Depuis des siècles, le monastère était inhabité à cause de la *malaria* qui sévit dans cette partie de la Campagne romaine ; de rares pèlerins venaient seuls troubler la solitude de ces lieux. Comment se fait-il que la vie et l'activité règnent aujourd'hui dans ce domaine du silence et de la mort, et qu'une plaine fertile ait succédé à la stérilité du désert ?

C'était en 1868. Un pauvre Trappiste, au teint hâlé par le soleil d'Afrique, se présentait devant Pie IX. C'était l'humble Père François-Régis, le même que le Gouvernement français avait décoré de la croix de la Légion d'honneur. Il venait rendre compte de ses travaux au chef de l'Église, et lui parlait avec animation de sa fondation de Staouëli en Algérie, lorsque le Pape s'écria avec émotion : « Et pourquoi ne feriez-vous pas un Staouëli dans la Campagne romaine ? — Saint Père, répondit le religieux, commandez et vous serez obéi ».

La fondation de l'abbaye des Trois-Fontaines était décidée.

Une colonie de religieux ne tarda pas à venir s'installer dans le vieux couvent en ruine. La première année, tous, à l'exception du Père Abbé, succombèrent aux atteintes de la terrible *malaria ;* mais peu à peu les conditions d'insalubrité de l'endroit cédèrent devant les travaux d'assainissement qu'on poursuivait avec ardeur. Le drainage fut pratiqué sur une grande échelle ; on planta des forêts d'eucalyptus, arbre des Indes qui a la propriété de purifier l'air. Aujourd'hui on vit aux Eaux-Salviennes, grâce à Dieu et au dévouement opiniâtre des révérends Pères Trappistes.

Lorsque nous y allâmes, les religieux travaillaient en silence à émonder les arbres d'un joli bocage situé sur la pente d'un coteau. Nous n'eûmes que le temps de jeter un coup d'œil sur les alentours ; tout nous parut admirable d'ordre et de propreté.

Voilà l'œuvre des moines. Eux seuls étaient capables d'opérer une pareille transformation. Ils ont été les grands défricheurs du royaume de France, et ils continuent encore leur œuvre patriotique partout où les gouvernements leur laissent seulement la liberté de se dévouer.

Au Canada, les RR. PP. Trappistes ont fondé la Trappe d'Oka, près du lac des Deux-Montagnes, et ces lieux, hier encore arides et inhabitables, ont déjà changé d'aspect. Encourageons leurs efforts persévérants, si nous avons à cœur les intérêts de Dieu et de notre pays.

***

CHAPELLES DE LA *Séparation* ET DU *Sauveur*. — Il se faisait tard ; nous dûmes revenir à la ville. Nous parcourons au retour la même route que suivit saint Paul allant au supplice, mais en sens inverse. Nous avons dépassé Saint-Paul-hors-les-Murs, et nous voici en face d'une petite église : c'est la chapelle de la *Séparation*. De Rome jusqu'à cet endroit les deux saints vieillards Pierre et Paul avaient marché péniblement, il est vrai, les mains chargées de chaînes comme des criminels, épuisés d'ailleurs par les mauvais traitements d'une longue captivité dans la prison Mamertine, mais au moins ils pouvaient s'encourager mutuellement. Et combien leur conversation pendant le trajet dut être sainte et touchante ! Le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, les progrès de la religion dans le monde, l'espérance que leur mort serait une semence de chrétiens : tels furent sans doute les sujets dont ils s'entretinrent. Mais ici devait avoir lieu la séparation ; saint Pierre sera ramené du côté du Vatican pour y subir le supplice de la croix ;

saint Paul continuera jusqu'aux Eaux-Salviennes. Ils se donnèrent un dernier baiser fraternel avec une parole suprême d'encouragement, et se quittèrent heureux à la pensée qu'un double martyre les réunirait bientôt auprès de leur Maître dans le ciel.

Non loin de là, à quelques minutes des murs de la ville, est la chapelle du Sauveur. Les deux apôtres partaient de Rome, lorsqu'ils aperçurent la noble matrone Plautille qui pleurait en les regardant passer ; saint Paul se tourne vers elle et lui emprunte son voile pour s'en couvrir la tête pendant la décollation, promettant de le lui remettre. La tradition ajoute que la promesse fut fidèlement remplie.

Le jour commençait à baisser lorsque nous rentrâmes dans Rome par l'ancienne porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul. Tous les jours grand nombre de pèlerins la franchissent pour parcourir cette voie que tant de pieux souvenirs recommandent à l'âme chrétienne. Plusieurs sans doute y ont trouvé leur chemin de Damas ; les écailles de l'indifférence et de la tiédeur sont tombées de leurs yeux, et ils se sont écrié d'un cœur converti, comme autrefois Saul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse »?



Le Dôme de Saint-Pierre — De tous les édifices religieux que nous a légués l'antiquité romaine, le Panthéon est le plus artistique et le plus imposant. Cette immense coupole de cent quarante pieds de diamètre, reposant sur des murs de vingt pieds d'épaisseur, commande encore, après dix-neuf siècles, le respect et l'admiration.

Le Bramante, et après lui Michel-Ange, firent le projet hardi d'élever dans les airs un panthéon chrétien, en tout semblable au monument païen. Il devait être le couronnement et le centre d'un temple en forme de croix grecque. Un portique surbaissé, dans le genre de celui du Panthéon, concourrait à l'effet général en faisant ressortir davantage la gigantesque rotonde.

Malheureusement ce plan d'une majestueuse simplicité ne fut pas réalisé ; on s'en éloigna au moment de construire le portique, cent ans après la pose de la première pierre de l'édifice. Une rallonge de cent cinquante pieds, faite à la nef principale, rejeta la coupole trop loin du portail, et une façade, haute de cent soixante pieds, en masqua le tambour. Voilà pourqoui Saint-Pierre ne fait pas tout d'abord jeter un cri d'admiration à l'étranger qui l'aperçoit pour la première fois.

Telle qu'elle est cependant, la basilique Vaticane n'en reste pas moins le monument par excellence. C'est le temple le plus vaste du monde ; il couvre une superficie de quatre arpents et demi carrés, et occupe un espace deux fois plus considérable que la cathédrale de Milan ou Saint-Paul de Londres. La nef a six cents pieds de longueur dans œuvre, et près de sept cents avec le portique. Elle se prête merveilleusement au déploiement des pompes religieuses, et aux grandes démonstrations de la foi catholique, puisque son enceinte permet à plus de soixante mille personnes d'y trouver place.

On jouit d'une vue unique de la coupole près de la Confession.



Le Dôme de Saint-Pierre

En la voyant s'arrondir à trois cents pieds au-dessus de nos têtes, pareille à un firmament, on éprouve comme une sensation de l'immensité, et l'on comprend la parole d'un philosophe impie du siècle dernier : « Je crois sous le dôme de Saint-Pierre ».

Mais pour se faire une idée plus exacte des proportions hors ligne du monument, il faut en faire l'ascension.

Un escalier en colimaçon de cent quarante-deux degrés conduit sur le toit. Chaque marche forme un plan légèrement incliné, et la rampe est tellement douce et large qu'on pourrait la gravir en carosse. Sur le haut, on découvre les dômes des

chapelles latérales, et quantité de petites constructions habitées par des gardiens et des ouvriers. Sur le toit on dirait un village suspendu, et dans les combles vivent plusieurs centaines de personnes chargées du soin de la basilique. On conçoit, après cela, que les frais d'entretien de la basilique s'élèvent à la somme énorme de trente-six mille piastres par année.

La façade est surmontée d'une attique que couronnent les statues colossales du Sauveur et des douze apôtres. Elles sont taillées dans des blocs de marbre de vingt pieds de hauteur.

La vue est déjà belle à cette hauteur ; le regard plonge sur Rome et ses monuments. Mais ce qui captive le regard, c'est le dôme que nous apercevons près de nous et qui émerge encore de trois cents pieds-au-dessus du toit. A cent cinquante pieds du pavé du temple il s'appuie sur des pilliers carrés, en maçonnerie pleine, de cinquante pieds de côté. Le Bramante commença ces piliers ; Michel-Ange banda les arcs qui devaient supporter le dôme.

Nous commençons l'ascension en parcourant les corridors pratiqués dans le soubassement de la construction aérienne. A la naissance de la coupole, les escaliers conduisent à une première galerie intérieure d'où l'œil contemple avec stupéfaction l'espace qui s'ouvre comme un abîme devant lui. Le baldaquin de la Confession, qui a cent pieds de hauteur, nous apparaît à peine dans le lointain ; les quatre-vingt-neuf lampes d'or qui brûlent sans cesse sur le tombeau des glorieux apôtres Pierre et Paul semblent être des points lumineux, et nous voyons des formes humaines errer çà et là dans la vaste nef, tandis qu'au-dessus de nos têtes la voûte étend son brillant pavillon de mosaïque comme une tente immense.

Sur la frise de l'établement on lit le texte de l'Évangile qui proclame les divines prérogatives du chef de l'Église sur la terre : *Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo ecclesiam meam.* Les lettres en mosaïque ont cinq pieds et demi de hauteur ; la surface en est rugueuse et il y a des joints d'une ligne entre les pierrettes. D'en bas, le tout paraît d'un travail achevé. Saint Pierre, dans ses moindres détails, est un modèle de proportion.

La coupole est enveloppée dans une espèce de calotte, et c'est entre ces deux murailles qu'on monte jusqu'à la lanterne. L'ascension est longue et pénible : toujours se présente devant nous les degrés sans fin de cet escalier en spirale.

Une galerie intérieure fait le tour de la voûte de la lanterne.

Nous sortons sur la balustrade extérieure, d'où nous jouissons d'un panorama incomparable. La Campagne romaine

s'étend devant nous à perte de vue, depuis les monts Albains et les montagnes de la Sabine jusqu'à la Méditerranée.

Il ne reste plus qu'à pénétrer dans ce globe de cuivre qui surmonte le faîte de tout l'édifice. Il a sept pieds de diamètre et peut contenir seize personnes. C'est une chambre noire, sans fenêtre ni porte. On y parvient au moyen d'une échelle étroite et verticale.

Je continue mon ascension, et bientôt après le suis installé avec une douzaine de compagnons dans cette boule qui d'en bas nous avait paru avoir un pied et demi de diamètre. Cependant on ne se rend pas compte de la hauteur où l'on se trouve, tellement tout est solide sous nos pieds et autour de nous.

Dans ce globe, image du monde, une croix enfonce ses racines puissantes pour supporter entre le ciel et la terre un morceau de l'arbre sacré du Calvaire. Le signe de notre Rédemption domine de quatre cent cinquante pieds cette colline du Vatican qui vit mourir sur une croix le successeur du divin Crucifié. C'est le digne couronnement du temple qui renferme sous ses dalles vénérables les corps du Chef des apôtres et de l'Apôtre des gentils, ces deux colonnes de l'Église naissante.

IV

Noël, la crèche de Bethléem — 25 *décembre*. — Noël ! Messe de minuit ! Enfant Jésus ! Que de souvenirs rappellent ces trois mots, et comment les prononcer sans attendrissement ? Ils nous reportent aux années de notre plus tendre enfance, à cette époque où les impressions se gravaient si profondément. Vous souvient-il lorsqu'on vous annonça pour la première fois que vous assisteriez à la messe de minuit ? Quelle ne fut pas votre joie ! Vous n'osiez croire à votre bonheur. Dans votre défiance instinctive, vous alliez jusqu'à douter de la parole maternelle, et, dans la crainte qu'on ne partît pour l'église sans vous emmener, vous n'osiez clore l'œil.

Dans le lieu saint l'enfant de cinq ans est tout oreilles et tout yeux. Tout ce qu'il voit ou entend l'émerveille. L'autel lui apparaît tout en feu ; la musique lui semble venir du ciel. Devant la crèche surtout, il reste en extase. Pour lui, c'est l'enfant Jésus en personne qu'il contemple. Comme il est beau, ravissant avec ses cheveux blonds, ses joues roses, ses lèvres souriantes, et ses bras tendus vers vous ! Mais il doit souffrir du froid, son vêtement est si léger, et la saison est bien rigoureuse !

A Rome, il n'y a pas de messe de minuit solennelle, excepté

toutefois dans quelques églises, et encore faut-il présenter une carte pour y être admis.

Sur les quatre heures du matin, commence le carillon des cloches annonçant la joyeuse fête. Il me réveilla. Je voulus faire la sourde oreille, mais en vain. Ne pouvant m'assoupir, je résolus de sortir ; heureusement, car à Sainte-Marie-Majeure, où la Providence conduisit mes pas, j'obtins la permission de dire les trois messes de Noël à l'autel de la Crêche. C'est en effet dans cette basilique que l'on conserve le berceau du Sauveur. Ce sont cinq planches, noircies par les siècles, de trois pieds de longueur sur huit pouces de largeur. Au IVe siècle, l'impératrice Hélène avait fait revêtir de lames d'argent la Crèche de Bethléem ; au VIIIe, l'invasion des hordes musulmanes força les chrétiens de la transporter à Rome, et elle devint la propriété de Sainte-Marie-Majeure. Pie IX fit construire, pour la recevoir, une superbe confession avec baldaquin ; on y descend par deux escaliers au bas desquels est la statue de Pie IX en prière. Au-dessus de l'autel, dans une niche pratiquée dans le mur, l'on conserve, réunies en faisceau dans une châsse vitrée, les cinq planches qui reçurent le corps de l'Enfant-Dieu à son entrée dans le monde. Elles sont exposées à la vénération des fidèles depuis les premières vêpres de Noël jusqu'aux deuxièmes du lendemain. On les remet alors à leur place, après avoir dressé un procès-verbal de leur identité ; puis on appose les scellés qui ne seront rompus que l'année suivante à pareille date.

Je fus heureux de célébrer dans cette crypte privilégiée. Les chanoines récitaient alors les heures canoniales ; la psalmodie lente et grave, mêlée au bruit confus des pas de la foule sur le parquet et au murmure des prières, produisait dans mon âme une émotion, un charme que je ne puis définir. Lorsque je terminai la dernière messe, on entonnait le *Te Deum* au chœur. C'était le moment de la translation de la Crèche de la sacristie à l'autel du Saint-Sacrement. La relique, portée sur un brancard, dominait la foule ; et la vaste nef de la basilique était tellement remplie que la procession se frayait difficilement un passage à travers cette masse compacte.

La grand'messe fut chantée par un cardinal.

L'avouerai-je ? Les cérémonies et le chant ne m'émurent guère. On n'y respire pas cet arome de douce piété et de filial abandon qui embaume notre messe de minuit au Canada ; c'est plus imposant, mais moins touchant. Rien ne remplace ces airs de Noël qui résonnent à nos oreilles comme un écho du

cantique des anges au-dessus des collines de Bethléem. Aux chœurs exécutant leurs savantes compositions, je préfère ces voix fraîches et pures d'enfants qui chantent « la nouvelle agréable d'un Dieu Sauveur né dans une étable, la naïve confiance des bergers laissant leurs troupeaux errer à l'aventure pour venir voir cet enfant si doux dans les bras de Marie, de Marie qui chante pour endormir Jésus ».

Puis, en cette nuit de Noël, les communions sont si nombreuses dans notre pays de foi. Les habitants des villes et des campagnes se donnent rendez-vous à la Table sainte pour recevoir le Dieu de la Crêche. A Sainte-Marie-Majeure, il y eut cependant bon nombre de communions, et un clerc, accompagnant le prêtre, distribua une image de Noël à tous ceux qui reçurent la sainte Eucharistie.

***

Le *Santissimo Bambino* de l'*Ara Cœli*. — Dans l'après-midi, après une courte visite à l'église de la vierge Anastasie qui mourut martyre le jour de Noël, et seule a l'honneur d'une mémoire à la messe de cette fête, je me rendis à Sainte-Marie-*in Ara Cœli* pour y vénérer le Bambino.

La tradition rapporte qu'Auguste, désirant connaître son successeur, consulta les dieux. Comme il montait les degrés du temple de Jupiter Capitolin, une femme d'une grande beauté lui apparut et lui dit en montrant un gracieux enfant qu'elle tenait dans ses bras : « C'est lui qui bientôt régnera ». Les dieux invoqués répondirent de même qu'un « enfant hébreux, descendu du ciel et conçu sans tache, régnerait sur le monde ». En souvenir de ces prodiges, Auguste fit ériger à l'endroit même de l'apparition un magnifique autel avec cette épigraphe : *Hæc est ara Primogeniti Dei*, ceci est l'autel du Fils aîné de Dieu. Lorsque les idoles furent renversées, on éleva sur le Capitole une église qui prit le nom de Sainte-Marie *in Ara Cœli* (autel du ciel).

Elle est surtout célèbre à cause des restes de sainte Hélène qu'elle possède et de la statue de l'enfant Jésus. Voici l'histoire de cette statuette, telle que la tradition la rapporte.

Au XVIe siècle vivait à Jérusalem un pauvre religieux convers de l'ordre de saint François, habile à sculpter des images pieuses. Un jour, le Ciel lui fit découvrir un morceau d'olivier du jardin de Gethsémani qui avait été imprégné du sang du Sauveur. Il y tailla une figure de l'enfant Jésus, que les anges terminèrent pendant son sommeil. Comme il avait promis

d'en faire don à l'une des églises de Rome, il se mit en route pour accomplir son vœu. Tout à coup le navire qu'il montait est assailli par une violente tempête, et jeté sur les côtes de Livourne où il se brise. Le lendemain, parmi les débris et les épaves du vaisseau, apparaît la cassette renfermant la précieuse effigie. On veut la sauver, mais elle fuit ; le religieux franciscain se présente, elle va vers lui comme portée par les vagues. Ce nouveau prodige redouble la confiance de tous envers la statue miraculeuse ; elle fut reçue à Rome au milieu des cris d'allégresse, et installée au couvent de l'*Ara Cœli*. Au siècle suivant s'établit l'édifiante coutume de la porter aux mourants ; un riche carrosse lui était affecté à cet effet ; un Père Franciscain s'y installait avec le Bambino sur les genoux ; il laissait pendre par la portière un coin de son étole, pour faire connaître la présence de la statue miraculeuse ; et sur son passage le peuple se découvrait et se signait pieusement.

En 1798, lorsque les Français proclamèrent la république sur les bords du Tibre, ils pillèrent l'église de l'*Ara Cœli* et dépouillèrent le Bambino de ses richesses ; ils allaient même le jeter dans les flammes, lorsqu'un riche Italien l'acheta pour le dérober à la profanation des nouveaux maîtres de Rome.

De Noël à l'Épiphanie il est exposé dans une chapelle splendidement illuminée, et tout le peuple vient le vénérer.

La statuette a deux pieds de hauteur ; son vêtement de soie blanche est couvert de diamants et de pierres précieuses. Elle représente un enfant de cinq à six mois aux yeux vifs, aux traits saillants, reposant sur un peu de paille.

Les personnages de la Crèche sont de grandeur naturelle. C'est d'abord Marie et Joseph contemplant dans une muette extase l'enfant nouveau-né. Auprès d'eux est un berger, les mains jointes, la tête un peu penchée en avant, dans la posture d'un homme qui veut regarder de plus près et n'ose par respect ; il est à demi caché derrière un rocher. Son compagnon apporte des fruits à l'heureuse mère. Une corbeille remplie de raisins, de pommes et d'oranges est déposée auprès du berceau.

En arrière paraissent des patriarches et des prophètes qui viennent adorer le Fils de la Vierge ; au-dessus d'eux et suspendu dans les airs, un ange tient une banderolle sur laquelle sont écrits ces mots : *Gloria in excelsis Deo*. Puis le ciel s'entr'ouvre et laisse apercevoir les anges qui pincent des harpes et des guitares, et chantent la « bonne nouvelle ». De toutes parts accourent des esprits célestes.

Tout au fond de la scène, se tiennent Dieu le Père et Dieu le

Saint-Esprit entourés d'une brillante auréole dont les derniers reflets arrivent jusqu'à la grotte.

Une coutume des plus intéressantes s'est conservée à l'*Ara Cœli.* Tous les jours, depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, des enfants viennent réciter des petits discours devant la Crèche de l'enfant Jésus. Ils les ont appris de leurs mères, des dévouées religieuses ou de leurs institutrices. Ces orateurs d'un nouveau genre sont installés sur une large estrade placée en face de l'exposition.

C'est un spectacle aussi gentil que nouveau.

***

SAINT-ÉTIENNE-LE-ROND — 26 *décembre.* — L'église de Saint-Étienne-le-Rond est trop petite pour la foule qui s'y presse. C'est qu'aujourd'hui est la fête de son patron, l'une des rares circonstances où ses portes s'ouvrent au public ; et tous veulent profiter de l'occasion pour contempler les peintures murales qui lui donnent tout son prix.

Saint-Étienne-le-Rond, ancien temple païen, fut dédié au premier des diacres dès le Ve siècle. C'est une rotonde de cent trente-trois pieds de diamètre, surmontée d'une coupole. Elle a deux enceintes, et c'est sur les murs du pourtour intérieur que se déroulent, dans une longue série de peintures à fresque d'un impressionnant réalisme, l'histoire des martyrs des premiers siècles de l'Église.

Le spectacle que nous avons sous les yeux surprend même à Rome. Chevalets, haches, tenailles, ongles de fer, roues, torches ardentes, tous les instruments de supplice sont représentés dans toute leur horreur. On ne voit que chairs meurtries, membres disloqués, os brisés. Le feu pétille et dévore ses victimes ; les bêtes féroces s'élancent furieuses sur leur proie et s'acharnent à les déchirer. Ici, saint Pierre est crucifié la tête en bas, et saint Jean plongé dans la bouilloire ardente : là, saint Clément, pape, est jeté à la mer ; plus loin on retourne saint Laurent sur son gril.

Un pareil spectacle rappelle la parole de Pascal : « On croit volontiers des témoins qui se laissent égorger ».

On comprend l'empressement des enfants dont l'imagination est frappée par tous ces tableaux vivants. C'est donc encore leur fête aujourd'hui comme hier. Hier, tout leur parlait du petit Jésus ; aujourd'hui, ce sont les disciples du divin Enfant qui viennent lui témoigner leur foi et leur amour en rougissant de leur sang l'arène du Colisée. Aussi l'histoire des persé-

cutions est-elle populaire à Rome. Les enfants la voient d'une manière frappante à Saint-Étienne-le-Rond, et ils continuent à la lire sur les monuments qui les entourent.

Lorsque j'entrai dans l'église de Saint-Étienne, je me trouvai tout de suite engagé dans le mouvement de la foule qui faisait le tour du temple en examinant les peintures. En passant devant un autel retiré, je vis plusieurs personnes mettre un genou en terre : nous passions devant le saint Sacrement. Je ne pus moi-même m'arrêter que quelques instants pour faire un acte d'adoration, et je continuai à suivre le courant. Bientôt nous arrivons à la chapelle principale . Le chœur était rempli par les élèves du Collège germanique venus, suivant la coutume, pour chanter les vêpres solennelles du jour.

Ils exécutent le chant grégorien avec une grande perfection. Afin d'obtenir un ensemble plus parfait, le maître de chapelle bat la mesure, même pendant le chant des psaumes. Une pareille psalmodie est vraiment une élévation de l'âme vers Dieu.

A la sortie de l'église, je retrouvai la foule des mendiants toujours fidèle à se porter aux endroits où a lieu la station du jour. Vient ensuite le marché improvisé pour les enfants ; on y voit des joujoux de toutes sortes et surtout des clochettes grosses et petites ; elles y sont nombreuses, et chacun de les agiter à qui mieux mieux, afin d'attirer l'attention des passants. Imaginez d'ici le tintamarre.

***

Les deux Rome — *Dimanche*, 27 *décembre*. — C'est un grand bonheur assurément que d'assister à la messe du Pape, et de communier de sa main. Je le vis ce matin à l'émotion que je remarquai chez le juge et Madame C. qui venaient d'avoir cette faveur. De plus Léon XIII, se retirant après son action de grâces, les a bénis et leur a adressé quelques paroles.

« Je ne sais, dit Madame C., si le Pape se rend compte de toute la joie qu'il nous cause, lorsqu'il nous permet d'approcher de sa personne ».

Le juge n'est pas moins ému, mais cherche davantage à se rendre compte de ses sentiments.

« Au premier abord, dit-il, Rome n'a pas produit sur moi tout l'effet que j'en attendais. J'ai vu deux villes que je ne pouvais bien distinguer : la cité ancienne avec ses rues étroites et ses monuments d'un autre âge, et la nouvelle capitale avec ses boulevards modernes et ses quartiers neufs : la ville du Pape et celle du roi. Le contraste produisait un effet étrange sur

mon esprit. Puis je commençai à me rendre mieux compte de tout ce que je voyais. Aujourd'hui, la vérité m'apparaît dans toute sa clarté, il me semble. Le roi des âmes est chez lui dans Rome, le maître des corps n'y est pas à sa place. Victor-Emmanuel, l'intrus usurpateur des biens pontificaux, profane de sa dépouille excommuniée le Panthéon, tandis que, sous les dalles de la basilique où reposent ses reliques vénérées, le premier des Papes attire les hommages de tout l'univers. La brêche de la porte Pie rappelle la plus injuste des usurpations perpétrée avec la lâche complicité des nations, tandis que l'arène des amphithéâtres proclame la noble fermeté de ces chrétiens qui préférèrent la mort à la trahison de leur devoir.



ROME. Panthéon.

« Et ainsi la ville des Grégoire, des Innocent, des Pie et des Léon se dégage de toutes les scories qu'on a jetées sur son manteau, et apparaît belle et rayonnante aux yeux de la foi. Tout s'explique, tout nous parle du christianisme, de son berceau ensanglanté, de son développement merveilleux dans les siècles. L'air que nous foulons, les œuvres d'art que nous visitons, tout est imprégné du plus pur esprit du christianisme.

» Celui qui n'a pas vu le Pape n'a pas vu Rome. Le Pape est la grande figure qui plane au-dessus des choses humaines.

» Lorsque les ombres du matin enveloppent encore la nature, tout paraît confondu dans la plaine ; mais, à mesure qu'elles se dissipent, la forme des objets se dessine plus nettement ; et lorsque le soleil perce le voile, il donne à tout une splendeur et un éclat nouveaux. « Le Pape est l'astre de l'Église ; celui que » n'éclairent pas ses rayons reste enveloppé dans les ténèbres, » ne comprend rien au plan de la Providence dans la conduite » du monde. Autour de lui gravitent, comme autour d'un » point central, les peuples et les empires, et ce centre d'attrac- » tion donne la véritable orientation à tous les événements ».

» Les personnes de tous les pays, occupant une position importante dans la société, devraient faire le pèlerinage de la Ville Éternelle. Ils y puiseraient des idées plus nettes sur tous les grands problèmes qui agitent les hommes, et se mettraient en état de faire plus de bien dans le sphère d'action où s'exerce leur influence ».



Le souvenir de ma mère — 30 *décembre*. — Cette époque de l'année me rappelle un bien triste souvenir. C'est le 27 décembre 1889 que ma mère quittait la terre pour un monde meilleur. Deux ans se sont écoulés depuis, et la plaie faite au cœur est encore aussi profonde qu'au premier jour. La pensée de ma mère me suit partout. Je vis en sa compagnie ; et, comme de son vivant, j'aime à lui conter mes joies et mes peines. Oui, elle me voit encore ; elle m'entend ; elle connaît les détails de ma vie. Elle prenait tant d'intérêt à tout ce qui me concernait ; il est impossible qu'il en puisse être autrement aujourd'hui. La tombe ne doit pas épuiser ce fonds de dévouement et d'inépuisable tendresse du cœur de la mère, de ce cœur qui se prodigue sans cesse, et se conserve tout entier pour se prodiguer encore. Les manques de correspondance, les mauvais traitements, les ingratitudes n'y peuvent rien ; la mère se rend maîtresse des cœurs les plus rebelles à force de se donner elle-même. Elle aime, c'est sa vie ; si vous voulez qu'elle cesse de se dépenser pour l'objet de son amour, enlevez-lui le cœur, car il ne peut battre sans développer le dévouement et le sacrifice. Tant qu'un souffle de vie soulève sa poitrine, il est pour sa famille ; là se concentre son généreux égoïsme.

Aussi comment exprimer l'état où vous laisse la mort d'une mère ? Comment décrire le vide qu'elle creuse en nous, autour de nous, partout : tant notre mère occupait de place dans notre existence. La vie n'est plus la même ; car une partie de

nous-même l'a suivie dans la tombe, et nous ne tenons plus à la vie que par l'autre partie. Plus de joie entière, plus de bonheur sans mélange : plus de douceur sans amertume. Il y a des épanchements intimes de l'âme que nous ne goûterons plus. Il en coûte moins, après cela, de mourir, puisque c'est l'unique moyen qui nous reste de nous réunir à notre mère.

Après la mort de nos parents, on comprend que Dieu ne nous a pas créés seulement pour vivre quelques années sur la terre au milieu de bien des épreuves, et mourir ensuite tout entiers ; non, ce n'est pas en vain que Dieu a placé au plus intime de notre être des aspirations que rien ne peut satisfaire ici-bas ; son œuvre serait inachevée, s'il n'avait destiné l'homme à une autre vie où les liens du cœur se renoueront dans l'essence divine. Autrement, la famille avec ses pures affections est un hors-d'œuvre. Pourquoi Dieu aurait-il attaché aux entrailles de l'humanité des sentiments si vivaces, pour les en arracher violemment après quelques années ? La nature proclame hautement l'existence d'une autre vie. C'est l'espoir des orphelins.

Séparé du foyer paternel par un océan et tout un continent, je me sens aussi près de ma mère que de mes parents du Canada. Pourtant, que j'éprouverais de bonheur à lui écrire et à recevoir ses lettres hebdomadaires !

***

Le premier jour de l'an — Je suis à l'hôtel de la Minerve où je fais mes notes en attendant le retour du juge et de Madame C. sortis pour une dernière visite à Saint-Pierre. Arrivés hier de Naples ils doivent partir aujourd'hui même pour le Canada *via* Florence, Venise, Milan, Paris et le Hâvre. Nous allons prendre le dîner ensemble, et je remercie la Providence qui nous a ménagé cette rencontre. S'il est un jour, en effet, où les parents aiment à se trouver réunis, c'est bien celui qui commence une année. Chez la plupart des peuples chrétiens la coutume distribue les joies du nouvel an sur toute l'octave de Noël ; au Canada, le premier jour de l'an nouveau les concentre toutes. Aussi quelle expression de joie sur les figures pendant ces vingt-quatre heures ! Car pour un grand nombre c'est un jour sans nuit que celui-là. Tout le monde est heureux. Les soucis de l'existence sont pour la veille et le lendemain. Quels flots de souhaits débordent de tous les cœurs ! Les paroles bienveillantes sont dans l'air ; elles volent de bouche en bouche : c'est un feu roulant. Elles se terminent par le vœu populaire et si chrétien qui résume nos désirs : « Et le

paradis à la fin de vos jours ». Il y a des gens qui cherchent à se forger un paradis sur la terre : ce n'est pas celui-là qu'on doit souhaiter à ses amis, mais bien celui de la vie future.

Que les événements ont marché depuis le premier de l'an dernier ! J'étais alors au milieu de mes ouailles. Une paroisse vraiment chrétienne est une grande famille dont le curé est le père ; on le voit bien à la joie confiante avec laquelle chacun vient lui souhaiter la bonne année. En chaire, le pasteur se livre aux épanchements de son cœur paternel. « La Providence, dit-il, a réuni nos destinées ; ensemble nous devons travailler à gagner le ciel. Peut-être l'avenir nous séparera-t-il . Quels que soient les sentiers par où nous conduise la main de Dieu, donnons-nous rendez-vous au Paradis, et que personne n'y manque ». En ce moment tous les fronts s'inclinent, pour recevoir une bénédiction remplie des vœux de l'an nouveau.

Au Collège canadien nous sommes une vingtaine de confrères. Hier encore nous étions étrangers les uns aux autres ; aujourd'hui une amitié sincère nous unit déjà étroitement ; mais ce n'est pas l'abandon, l'intimité qui règnent parmi les membres d'une même famille ou entre de vieilles connaissances.



Notre-Dame-du-Lis ou *Mater Admirabilis*. — C'était en mai 1844. Les Dames françaises du Sacré-Cœur du couvent de la Trinité-des-Monts étaient réunies pour la récréation. Tout en s'occupant à des travaux utiles, elles s'entretenaient de la dévotion des Romains pour les madones des rues. En ce moment la Supérieure est appelée au parloir, et laisse libre la place de la présidente. A cette vue, une religieuse s'écrie : « Si la Sainte Vierge venait prendre la place de notre Supérieure ! — Voulez-vous que je la fasse venir ? reprend alors tout naïvement une novice récemment arrivée de France pour étudier le dessin. — Oui, oui, s'écrièrent toutes les autres ». La jeune artiste avait obéi à un premier mouvement ; elle voulut protester, mais en vain ; elle dut se mettre à l'œuvre. La fresque tracée par son pinceau sur le mur du passage où la communauté était alors réunie, est un chef-d'œuvre de grâce et de naturel. La Sainte Vierge y est représentée telle qu'elle était dans le temple, sous la figure d'une jeune fille de quinze ans. Près d'elle, placée sur une colonnette, est une quenouille chargée de lin. Marie est occupée à filer ; mais ses doigts retiennent à peine le fil pendant que son esprit paraît absorbé dans une douce contemplation, et que son cœur prie. A gauche un lis

penche vers la céleste fileuse sa fleur virginale ; à terre est une corbeille de travail ; au-dessus des fuseaux on voit un livre entr'ouvert. Tout cela constitue un tableau d'une simplicité parfaite, mais d'un charme divin.

Depuis, les religieuses de la Trinité-des-Monts ont au milieu d'elles pour présider à leurs récréations ordinaires Notre-Dame-du-Lis.

Pie IX, visitant un jour la communauté, remarqua la Madone ; il loua l'idée de représenter la Sainte Vierge à l'âge où les jeunes filles vont dans les couvents se former à la vertu et au travail : « C'est une pieuse pensée, dit-il, d'avoir représenté la Vierge à un âge où elle semblait oubliée ». Le Pape permit d'honorer la Madone sous le titre de *Mater Admirabilis*, et enrichit de nombreuses indulgences le sanctuaire, ou plutôt le corridor, car c'est vraiment un corridor qu'on transforme en chapelle pour les offices en le fermant avec des arches. La Madone devint célèbre ; elle attira les pèlerins qui aimaient à venir prier entre les lis, symbole de la pureté, et la quenouille, symbole du travail. Moi-même, je voulus aller passer les premières heures du nouvel an dans une communauté française ; il me semblait être plus près de la terre du Canada.

La fondation du couvent de la Trinité-des-Monts remonte au XVe siècle. Il fut bâti par Charles VIII sur les instances de saint François de Paule, et la garde en fut confiée à des religieux de l'Ordre des Minimes que le saint ermite venait de fonder. Il fut abandonné plus tard. Sous Louis XVIII, on en fit un pensionnat de jeunes filles sous la direction des Dames du Sacré-Cœur ; mais à la condition qu'il restât toujours desservi par des religieuses françaises.

De tous les couvents de Rome, c'est celui qui donne l'éducation la plus distinguée.

***

La première cure — 2 *janvier*. — J'éprouve quelquefois des sentiments de tristesse et d'ennui. On ne peut, en effet, rompre impunément avec son genre de vie habituelle, et un curé ne peut brusquement renoncer à tous les travaux du ministère actif sans qu'il se produise une réaction et qu'il y ait brisement de cœur. Accoutumé de vivre au milieu de paroissiens qui lui témoignent confiance entière, il finit par s'identifier avec eux, et à vivre quelque peu de leur vie. Les confidences qu'il reçoit, les conseils qu'il donne, les instructions qu'il distribue du haut de la chaire, les malades, les affligés qu'il

visite et console : tout l'attache à cette population au milieu de laquelle il est appelé à vivre. Vient un temps où c'est un besoin de travailler pour elle ; s'il cesse son labeur, son cœur saignera de ne pouvoir plus se dépenser.

Ici, plus de ministère ; nous sommes devenus de simples étudiants ; et nous devons refouler au dedans de nous-mêmes ces élans généreux que le commerce des âmes a fait naître. Et ainsi se forme un vide dans le cœur du prêtre qui a connu le ministère paroissial. Il semble quelquefois qu'on est en dehors de sa voie, et que la vie est devenue inutile.

Saint-Joseph d'Alma est ma première cure ; on dit souvent que c'est celle à laquelle on s'attache davantage. La chose se conçoit facilement. Le prêtre en prend possession avec une certaine crainte, mais avec toute l'ardeur du jeune âge, et la ferveur du grand séminaire. Disposé à n'épargner ni ses pas ni ses peines, il se met à l'œuvre avec confiance ; la vie déborde de son cœur, il la dépense en faveur de ce peuple confié à sa sollicitude. La misère ou le travail n'a rien qui puisse l'effrayer. Si la paroisse est nouvelle, bien des améliorations s'imposent à son zèle, telles que construction de presbytère, de salle publique, ou d'église. Il s'y donne de tout cœur ; car il veut non seulement l'avancement spirituel de ses ouailles, mais encore le progrès matériel de la paroisse. Quelque chose d'humain pourra se mêler à cette activité des premières années ; ce zèle débordant pourra quelquefois dépasser les strictes limites de la prudence ; mais, mon Dieu ! quel est celui dont les motifs sont toujours purs de tout alliage ? Il vaut mieux pécher par excès de zèle que par apathie, et qui ne s'est jamais trompé ? La vie se passe à se proposer de faire mieux, à profiter des leçons du passé. L'expérience s'acquiert dans le commerce des hommes, et ordinairement à ses dépens ; c'est une marchandise qu'on ne se procure pas à crédit. Et il reste toujours une expérience qu'on ne possède pas et qu'on ne soupçonne pas ; la conscience que l'on a de son inexpérience peut seul en tenir lieu.

Lorsqu'on jette un regard sur la vie passée, force nous est de dire : si j'avais connu ce que je sais maintenant, j'aurais agi autrement que je l'ai fait en bien des circonstances. Et probablement que plus tard nous tiendrons le même langage sur notre conduite présente.

C'est cette bonne foi du jeune homme qui se dévoue ; c'est cette formation de l'homme mûr ; c'est cette acquisition lente et pénible de l'expérience des personnes et des choses ; c'est cet apprentissage laborieux de la conduite des âmes ; c'est cette al-

ternative de joies et de chagrins dans l'exercice du ministère paroissial ; c'est ce déploiement du premier zèle ecclésiastique ; c'est surtout cette communication intime des âmes entre le pasteur et les ouailles ; c'est tout cela et bien d'autres choses qui donnent tant de charmes et attachent pour la vie à la première cure.

Dois-je l'avouer ? Ce qu'il m a coûté le plus de laisser en quittant le Canada, ce ne sont pas mes parents, mais mes paroissiens. D'où vient cette apparente contradiction ? C'est que le prêtre, en recevant l'onction sacerdotale, renonce à sa famille pour embrasser celle du Christ, et se donner à l'Église de Dieu. La paroisse que l'évêque lui confie devient son épouse d'adoption, et Dieu met dans son cœur les sentiments qui doivent l'animer à l'égard de ses paroissiens, ses enfants spirituels.

Et c'est pour cela que le curé tient tant à ce petit coin de terre, théâtre de son premier zèle sacerdotal, et s'attache à chacune des personnes qui l'habitent, par le plus intime de son être.

Dans ma retraite du Collège canadien ma pensée me reporte souvent vers Alma et je me retrouve au milieu de mes paroissiens. Après le bonheur de revoir mes parents, il n'en est pas qui me sera plus sensible que celui de me retrouver au milieu d'eux, de leur presser la main et de leur parler.

***

SAINTE-SABINE — *Dimanche*, 3 *janvier*. — Sainte-Sabine, noble dame romaine, fut convertie par sa servante Sérapie : preuve des prévenances de la Providence qui a bien des moyens de faire arriver le salut aux personnes de bonne volonté, et se sert quelquefois des instruments les plus intimes pour accomplir les vues de sa miséricorde, preuve encore du pieux prosélytisme qui animait les premiers chrétiens anxieux d'opérer de nouvelles conversions. Ici, c'est une servante ignorée qui se fait apôtre et convertit sa maîtresse par ses paroles, ses exemples et ses prières.

Sabine ne tarda pas à être arrêtée comme chrétienne : « N'est-ce pas vous, lui dit le juge, qui êtes Sabine, illustre par votre naissance et votre mariage ? — Oui, c'est moi, mais je rends grâces à Jésus-Christ qui, par le moyen de sa servante Sérapie, m'a délivrée de l'esclavage du démon ». La nouvelle convertie confessa généreusement sa foi. Elle eut la tête tranchée dans la maison paternelle, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une église en son honneur.

L'église de Sainte-Sabine avec le couvent adjacent sont restés célèbres dans les annales dominicaines. C'est là, en effet, qu'est le berceau de l'Ordre. Le pape Honorius III en fit don au glorieux fondateur qui laissa Saint-Sixte pour aller s'établir sur le mont Aventin. On montre encore l'étroite cellule où Dominique revêtit l'habit des Frères-Prêcheurs, là où il passait de si longues heures en prière avec saint François d'Assise ; on voit aussi la pierre sur laquelle il s'agenouillait des nuits entières. Tout auprès est la cellule qu'habita Pie V avant d'être élu Pape.

Dans le jardin du couvent existe un oranger six fois séculaire que planta le bienheureux fondateur. C'est en parlant de cet arbre que saint François de Sales écrivait à Madame de Chantal : « J'ai vu un arbre planté par le bienheureux saint Dominique à Rome ; chacun le va voir et le chérit pour l'amour du planteur ; c'est pourquoi ayant vu en vous l'arbre du désir de la sainteté que Notre-Seigneur a planté en votre âme, je le chéris tendrement, et prends plaisir à le considérer. Je vous exhorte d'en faire de même, et de dire avec moi : Dieu vous croisse, ô bel arbre planté ! divine semence céleste, Dieu vous veuille faire produire votre fruit à maturité » !

Au commencement de notre siècle l'oranger historique, que son écorce ne protégeait plus, allait dépérissant, lorsqu'il donna naissance à un rejeton plein de vie. C'était le temps où Lacordaire commençait son noviciat à Sainte-Sabine même ? N'était-ce pas une gracieuse et frappante image de la restauration de l'Ordre en France par le novice de Sainte-Sabine. Nous avons cueilli, pour le conserver en souvenir, un fruit de l'arbre deux fois célèbre.

Lorsqu'on visite l'église, on reste étonné de trouver dans une chapelle retirée un tableau qui nous frappe par l'expression et le relief des figures ; on s'arrête pour le contempler. Nous avons devant nos yeux le chef-d'œuvre de Sassoferrato ; il représente saint Dominique recevant le saint Rosaire des mains de la Sainte Vierge en présence de sainte Catherine.

En vertu des lois injustes de l'Italie une, les Dominicains ont été chassés de leur monastère. On a bien voulu seulement laisser quelques religieux et tolérer qu'ils prennent soin des chambres plus célèbres que les pèlerins peuvent visiter.

***

CRÈCHE DE NOËL CHEZ LES CHERS FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES — 4 *janvier*. — Sur l'invitation des Chers Frè-

res nous avons été voir leur Crèche de Noël dans leur couvent situé non loin du Colisée Depuis deux ans l'un des Frères y travaille assidûment, et il ne fait que de la terminer. La mise en mouvement du mécanisme exige beaucoup de soin ; aussi nous avait-on priés de nous y rendre tous ensemble.

L'Exposition occupe une chambre d'une vingtaine de pieds carrés.

Dans le lointain, tout au fond d'une riante campagne, des montagnes bornent la vue. A leur pied un lac étend ses eaux tranquilles et reflète dans ses ondes l'azur des cieux. Plusieurs bateaux voiliers y sont à l'ancre ; quelquefois l'un d'eux se détache du rivage, traverse le lac, et disparaît derrière un rocher. C'est une mer intérieure que des vaisseaux parcourent en tous sens.

De l'autre côté, la scène change d'aspect. On voit une place publique où règne une grande activité. Ici, une personne s'avance à pas pressés ; là une voiture de charge est traînée péniblement par un lourd cheval ; plus loin, au milieu des rochers, un homme traverse seul des pays déserts.

A la décharge du lac plusieurs manufactures en activité font reconnaître une petite ville commerciale. On aperçoit un moulin à farine dont les grosses roues tournent lentement en déchargeant leurs lourdes palettes.

Tout auprès une ferme champêtre réjouit l'œil et varie le spectacle. Le maître de céans s'est même payé le luxe d'un jet d'eau qui lance un mince filet d'onde argenté. A ce moment des canards prennent leurs ébats dans l'étang voisin.

Mais le principal tableau est sur l'avant-scène. Il représente un enfant reposant au fond d'une cavité creusée dans le rocher. Auprès de lui son père et sa mère se tiennent dans l'attitude de l'admiration. Un peu plus loin est une bergère ; elle porte des fruits qu'elle vient déposer aux pieds du nouveau-né ; un berger est là qui n'ose approcher, mais regarde avec stupéfaction et cherche à découvrir ce que signifie tout ce qu'il voit. Le front de l'enfant est teint d'une brillante auréole de lumière d'où s'échappent sans cesse des rayons dorés qui tour à tour montent et s'abaissent, et semblent se perdre pour reparaître encore avec plus d'éclat.

Ainsi nous apparaissent l'enfant Jésus et tous les personnages de cette première scène du drame de notre Rédemption.

***

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE VICTOR-EMMANUEL — 7 *jan-*

vier. — On voit en plusieurs endroits des pavillons en berne ; c'est qu'aujourd'hui est l'anniversaire de la mort de Victor-Emmanuel. Ce roi du Piémont avait une carrure hardie, une allure martiale, de fortes moustaches avec une impériale formidable, mais sous ces dehors farouches la volonté manquait. Il ne sut pas faire ce qu'il voulait ; il ne fut entre les mains de la révolution qu'un mannequin politique que les francs-maçons firent jouer au bout de la trame de leurs menées ténébreuses. Il aurait voulu être chrétien sincère, et il a persécuté l'Église ; respecter Rome, et ses troupes ont tiré le canon sur la ville des Papes et l'ont enlevée à son maître ; il aurait accompli volontiers ses devoirs religieux, et les dernières années de sa vie se sont passées sous le coup de l'excommunication ; au lieu de gouverner il a fait la volonté des ennemis de l'Église qui préférèrent garder sa personne en laisse pour mettre la royauté au service de leurs desseins pervers. Sur le point de mourir il demanda un prêtre, dit-on ; malheureusement le ministre du Seigneur ne trouva plus qu'un cadavre. Espérons qu'un regard plein de repentir levé vers le Dieu qui pardonne même aux traîtres et aux lâches, lui aura ouvert les portes du ciel. Aujourd'hui son corps repose dans le Panthéon qu'il pollue, en attendant qu'on le transporte dans le monument qu'on lui élève à grands frais sur le Capitole, si toutefois le triomphe des méchants dure assez longtemps pour leur laisser le temps de l'achever.

Tous les ans on chante un service sur le corps du roi du Piémont, usurpateur du Pouvoir temporel du Pape ; l'Église, à cause du malheur des temps, tolère ce qu'elle ne peut empêcher. Le roi, la reine, les ministres forment l'élite de l'assistance. C'est un service diplomatique. Le clergé y recevrait des places d'honneur, mais il n'a garde d'y assister.

On peut ici toucher du doigt la différence qui existe entre les Italiens et les Français. A Rome, on n'est pas impie dans l'âme ; on se trouve, pour ainsi dire, rejeté en dehors de l'Église par la position fausse créée dans le cœur de la catholicité. Comme dans le paradis terrestre le serpent, celui du libéralisme, a dit aux gouvernants : « Prenez Rome, faites-en la capitale de l'Italie une ; tous vos maux cesseront, et l'Église finira par accepter le fait accompli ». Et voilà que le Pape prisonnier ne cesse de protester en face de l'Europe entière contre l'injuste usurpation. Et les sectaires trop avancés n'ont pas le courage de revenir sur leurs pas ; ils se laissent glisser sur une pente fatale ; ils se trouvent forcément séparés de l'Église ; ils vivent

excommuniés et ils meurent de même. Tel fut le cas pour le notoire Victor-Emmanuel. Le libéralisme a ceci de particulier qu'il présente de faux miroitements de bonne foi et de conciliation ; on ne s'aperçoit que trop tard des ravages qu'il sème sur ses pas. Des méchants ourdissent les complots dans l'ombre, ne laissent voir que ce qui peut tromper l'œil, et se font suivre d'hommes faibles et crédules.

En France les chefs du gouvernement sont pour la plupart impies; on y est formellement opposé à l'Église, et l'on travaille sciemment à sa ruine ; on vit dans l'irréligion complète et l'on veut mourir ainsi. Loin de demander la prière d'un homme de Dieu à sa dernière heure, on déclare à l'avance nul et de nul effet tout désir de voir le prêtre à ce moment ; on le déclare arraché par les souffrances ou enlevé à la faiblesse de leur volonté ; par testament on exige que son corps soit mis en terre profane à la manière des animaux, ou réduit en cendre, comme pour faire profession de foi dans le néant. Le Français pousse ses faux principes jusqu'à leurs dernières conséquences ; il n'est pas bon ou mauvais à moitié ; il ne s'arrête pas sur le bord pe l'abîme ; du côté qu'il penche, il y tombe.

*
* *

Le Collège canadien — 9 *janvier*. — L'origine des Collèges nationaux dans la Ville Éternelle remonte au XVI[e] siècle. Un souffle de révolte anti-religieuse passait alors sur l'Europe et jetait le trouble dans les intelligences. Pour rétablir le calme et faire la lumière, les Papes encouragèrent l'établissement de collèges nationaux dans le centre de la catholicité, où l'on pût sûrement puiser la doctrine intégrale, se former à la discipline ecclésiastique, et prendre le véritable esprit ecclésiastique.

Ignace de Loyola, l'homme-lige du Christ, fonda dès lors le Collège romain qui compte encore aujourd'hui plus de douze cents élèves dont sept cents dans les Humanités, trois cents en Philosophie et deux cent cinquante en Théologie.

Au commencement du XVII[e] siècle le pape Grégoire XVI fonda le Collège de la Propagande destiné à former des missionnaires pour toutes les parties du monde. Plus de six cents élèves, de mœurs et de langues différentes comme les pays d'où ils viennent, y reçoivent l'instruction gratuite dans toutes les branches de l'enseignement, grâce à la libéralité des Papes et à des legs pieux. On les reconnaît facilement parmi les autres

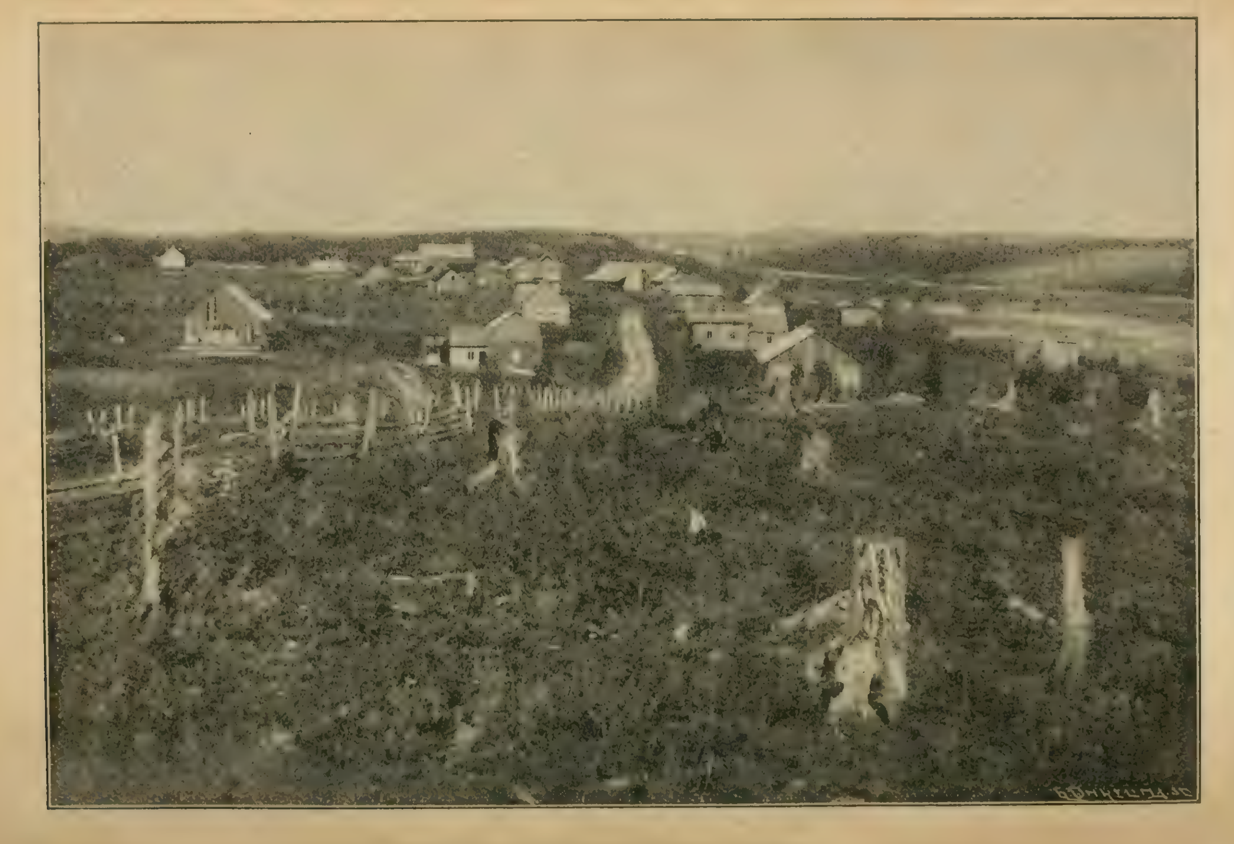
étudiants aux boutons rouges de leurs soutanes et à la ceinture de même couleur. Avec les sciences ecclésiastiques ils puisent auprès du tombeau des saints apôtres Pierre et Paul l'amour de Jésus-Christ et la soif de l'apostolat.

Dans la suite, presque toutes les grandes nations ont établi des collèges à Rome. Il y a des collèges allemand, français, belge, polonais, irlandais, écossais, anglais, arménien et d'autres encore. C'est aux Messieurs de Saint-Sulpice que nous devons d'avoir le nôtre depuis 1888. Et, en le fondant, ils ont fait les choses royalement. Ils ont choisi pour le placer, l'un des quartiers les plus salubres de Rome, non loin du Quirinal. C'est l'un des plus beaux palais de la ville ; il est en pierre, à quatre étages, avec un corps de logis flanqué de deux ailes ; le portique est imposant ; une cour intérieure, par où l'on descend au moyen d'un large escalier en marbre, le précède ; les étages sont hauts, bien aérés et bien éclairés ; sur le toit règne une *loggia* ou plate-forme ouverte d'où la vue s'étend au loin.

Le mouvement des études romaines s'est accentué d'une manière extraordinaire de nos jours, surtout depuis que Léon XIII a rendu obligatoire la Somme de saint Thomas ; ce sera peut-être là la grande œuvre du règne si étonnant de Léon XIII, et le service le plus éminent qu'il aura rendu à l'Église de Dieu. Saint Thomas, l'homme de la raison au service de la foi, tuera le rationalisme et le matérialisme, l'erreur de la raison au service des sens. La théologie a cessé de se tenir sur la défensive ; elle va en plein camp des adversaires combattre l'ennemi avec ses propres armes et lui porter des coups mortels.

Les collèges nationaux établis à Rome sont de simples pensionnats où les élèves d'un pays trouvent couvert et logis sous le même toit. Deux fois par jour ces maisons se vident, et les étudiants se partagent entre les quatre grandes universités de Rome : le Collège romain, l'Apollinaire, la Propagande et la Minerve. Dans toutes ces institutions la science se distribue gratuitement. Assiste qui veut aux cours ; même des laïques se mêlent aux ecclésiastiques au pied des chaires romaines ; pas de distinction entre le pauvre et le riche, entre le fils de famille ou l'enfant du pauvre, entre l'indigène ou l'étranger : voilà du véritable socialisme chrétien.

Le Collège canadien est dirigé depuis sa fondation par trois dignes prêtres de Saint-Sulpice : MM. les abbés Palin d'Abonville, supérieur, G. Leclerc, assistant-supérieur, et A. Vacher, procureur. Tous ceux qui ont passé par le Collège ont pu apprécier leur dévouement et leur affabilité, admirer les excel-



Village de Saint-Joseph d'Alma (Canada)

lents rapports qu'ils entretiennent avec les étudiants, et l'esprit de fraternité qu'ils savent faire régner parmi les élèves.

Lors de l'inauguration du nouveau collège, le 11 novembre 1888, année jubilaire de Léon XIII à qui on offrit la nouvelle institution en cadeau de noces, il n'y avait que douze élèves dont plusieurs avaient passé quelque temps au Séminaire français. Maintenant, nous sommes vingt-quatre pensionnaires dont cinq sont encore séminaristes. Voici la liste des prêtres :

Du diocèse de Montréal : MM. les abbés André Corcoran, Ls-Nap. Préville, Arthur Jasmin, John Brophy et Elie Auclair ; du diocèse d'Ottawa : M. l'abbé Eugène Labrosse ; du diocèse de Saint-Hyacinthe : MM. les abbés Ludger Guertin et R. Lamoureux ; du diocèse de Sherbrooke : M. l'abbé P.-J. A. Lefebvre ; du diocèse de Nicolet : M. l'abbé J.-S.-H. Brunault ; du diocèse des Trois-Rivières : M. l'abbé Léon Arcand ; du diocèse de Québec : MM. les abbés Er. Nadeau, W. Plaisance, Arist. Magnan, Tél. Lachance, Célestin Lemieux, et Alph.-Ed. Bourassa ; du diocèse de Chicoutimi : MM. les abbés Eug. Lapointe et Henri Cimon.

Les séminaristes sont MM. Alfred Lortie et Jules Kirouac, de Québec, J.-H.-S. Rosconi et J.-A. Saint-Amour, de Saint-Hyacinthe, et James Tracy, de Toronto.

Notre estimé doyen est le Père Corcoran de la Congrégation des Clercs Saint-Viateur de Joliette. Plusieurs d'entre nous ont suspendu, pour venir ici, leurs fonctions de directeurs ou de professeurs de séminaire, et même de curés de paroisse.

Quel règlement imposer à tous les élèves ? pas trop étroit pour les prêtres, ni trop large pour des séminaristes en voie de formation cléricale. Les MM. de Saint-Sulpice ont résolu le problème. Qu'on en juge par le règlement de la maison que je vais avoir l'indiscrétion d'exposer aux regards profanes :

5 *heures. Lever.* — Une grosse cloche l'annonce. Chacun de nous, à son tour, va sonner l'alarme dans tous les étages pendant une semaine ;

5 1/2 *h. Méditation.* — Elle se fait à la chapelle. Comme dans les églises de Rome, il n'y a pas de bancs, mais nous avons tous un prie-Dieu et une chaise. C'est aussi le temps des confessions. MM. les Directeurs se tiennent à leurs places pour les entendre ; aucun de nous n'a juridiction. A Rome d'ailleurs on est très sévère sur ce point ; il faut des raisons graves ; il y a des formalités à remplir ; et on soumet à des examens ri-

goureux les prêtres qui désirent obtenir cette permission.

6 *h. Messe.* — Une heure et demie est consacrée à la célébration des messes. Sept prêtres la disent à la fois dans la chapelle du Collège ; des confrères la servent, et leur succèdent à l'autel, tandis que les premiers leur rendent le même service. Les autres prêtres se dispersent dans les églises les plus rapprochées. Pour moi, je célèbre à Saint-Denis depuis Noël. Cette église est à quelques pas du Collège, mais on peut bien demeurer un an à Rome sans la remarquer, tellement elle se distingue peu des bâtisses environnantes. A Rome, une église est souvent perdue au milieu d'un pâté de maisons. Vous la reconnaissez ordinairement par la porte, qui consiste en une espèce de portière épaisse. Vous entrez en hésitant, et vous restez quelquefois surpris à la vue des richesses dont elle est ornée, des objets d'art et des reliques insignes qu'elle renferme. C'est ainsi qu'à Saint-Denis, M. Labrosse, mon compagnon et moi, nous disons la messe devant une image miraculeuse de la Vierge qui a appartenu à saint Grégoire le Grand ; quantité d'ex-voto sont appendus au mur et témoignent de la confiance qu'inspire la Madone miraculeuse. En outre, à cette chapelle est attenant un couvent d'élèves pensionnaires qui assistent tous les jours, derrière les grilles du chœur, à la messe que vient leur dire un Père Trinitaire espagnol.

Déjeuner. — Les choses se passent bien uniment. Sur une table sont disposés café, sucre et lait. Les premiers arrivés se servent, et chacun vient à son tour s'approvisionner. On peut causer pendant le repas, et libre à chacun de partir quand il lui plaît.

7 1/2 *h. Cours.* — De huit à dix heures, c'est le temps des cours. Les rues se remplissent pendant quelques instants d'élèves ecclésiastiques qui se hâtent vers les Universités, et envahissent les salles des cours. Au Collège romain, ils prennent le temps d'entrer, faire une courte prière devant le Saint-Sacrement en passant devant la chapelle.

12 1/4 *h. Examen particulier.* — Nous nous réunissons à la chapelle. Chacun parcourt en particulier un chapître du Nouveau Testament ; puis M. le Supérieur lit un examen particulier de Tronson.

12 1/2 *h. Dîner.* — Le dîner et aussi le souper se prennent en silence. Les étudiants font la lecture. Afin que personne ne soit retardé pour les cours, il n'y a pas qu'un seul lecteur attitré pour tout le repas. Nous lisons de notre place pendant quelques minutes et nous passons à notre voisin le livre qui change

ainsi sept ou huit fois de main pendant un repas. Quelques mois après le commencement de l'année la lecture se fait en italien. Les Directeurs de la maison et les prêtres de passage sont sur une table à part. Quant à nous, nous sommes rangés le long de quatre grandes tables par ordre d'ancienneté dans la maison, de sorte qu'un séminariste, reçu prêtre dans le cours de l'année, devient le doyen de ses aînés dans le sacerdoce arrivés après lui au Collège.

Le service de la table se fait à la manière française, un peu différemment de ce qui se pratique chez nous qui avons la mode anglaise. Le plat de résistance est apporté devant chacun des convives qui se sert suivant son goût et son appétit ; ainsi en est-il pour le menu du repas. On change maintes fois les assiettes, mais on laisse les mêmes couteaux et fourchettes. Le pain seul est de tous les mets, et aussi le vin. Car c'est un oiseau rare qu'un homme qui n'use pas du jus de la vigne ; les gens du pays ne paraissent pas soupçonner qu'il existe. Ils croient difficilement que l'eau ou le thé soient de mise le midi ou le soir, en un mot qu'on puisse vivre dans un pays où il n'y a pas de vin. Au dessert, il n'est guère question de poudingue ou de pâte quelconque, de confitures ou autres friandises semblables ; généralement des fruits en nature en font tous les frais.

1 *h. Récréation.* — Elle se prend dans la salle commune ; mais il est permis de la passer dans sa chambre, et le fumeur peut y tirer une touche en songeant au pays. Il faut considérer qu'il y a nombre d'élèves chez qui l'habitude de la pipe est invétérée.

1 1/2 *h. Cours et promenade.* — A cette heure hâtive commence déjà les cours à la Propagande dans les jours les moins longs de l'année. Heureusement qu'il n'en est pas longtemps ainsi. A mesure que le soleil monte à l'horizon, les cours retardent ; à l'Épiphanie ils auront retardé d'un quart d'heure. Le point capital, c'est qu'on respecte le temps sacré de la sieste et que les cours soient terminés une heure et demie avant le coucher du soleil, afin de permettre aux professeurs et aux élèves la promenade réglementaire que tout bon Romain doit faire avant l'heure de l'Ave Maria qui varie avec les saisons.

7 *h. Lecture pieuse.* — Elle se fait en communauté et dure une demi heure.

7 1/2 *h. Souper.* — Des Canadiens trouvent que c'est l'heure de souper ou jamais.

8 *h. Récréation.* — Elle se prend dans la salle commune.

Quelques-uns jouent au billard ; d'autres prennent la partie de domino ; la plupart préfèrent marcher en causant. Quelquefois nous faisons du chant ; un piano est à notre disposition.

8 1/2 *h. Prière du soir* à la chapelle.

9 *h.* Le temps du grand silence est commencé.

***

SAINT-ANDRÉ *della Valle ;* L'ENFANT JÉSUS DES ROIS — MESSE DU RITE ARMÉNIEN — L'église de Saint-André *della Valle* est l'une des plus belles et des plus célèbres de Rome. Elle est à croix latine, et n'a qu'une seule nef avec des chapelles profondes qui communiquent entre elles. La coupole est de Lanfranc ; elle lui coûta quatre années de travail ; c'est la première qui représenta une gloire avec grande splendeur. Dans la chapelle de la Madone on vénère une image de la Vierge sous le vocable de la Pureté. On attribue à la dévotion des Romains envers cette statue la cessation de la peste en 1648. Elle a été couronnée par le Chapitre de Saint-Pierre en 1678. La chapelle de Saint-Sébastien est construite à l'endroit même du cloaque où fut jeté le corps du courageux martyr ; on le croyait mort, mais une femme dévouée, venue pour l'ensevelir, s'aperçut avec bonheur qu'il respirait encore.

Saint-André *della Valle* attire la population de Rome pendant l'octave de l'Épiphanie; on y vient contempler l'Exposition de l'enfant Jésus et assister aux cérémonies de la messe qui se célèbre tous les jours dans des rites différents.

L'enfant Jésus n'est pas représenté à Rome comme au Canada. Chez nous il n'a, pour le couvrir, qu'une légère chemise qui ne semble pas protéger ses membres délicats contre les rigueurs de la saison ; on le prend volontiers en pitié ; ici, comme le célèbre Bambino de l'*Ara Cœli*, il est emmailloté, et on ne voit que sa figure rose sortir de ses langes dorés. Il est ordinairement placé sur un autel, et debout. Le jour de la fête des saints Innocents on le couvre d'un voile en signe de deuil. Le premier jour de l'an l'enfant Jésus nous apparaît assis et nous tendant ses petits bras.

Chez nous l'enfant Jésus continue d'être exposé jusqu'à la Chandeleur, sans doute par privilège, à cause de l'éloignement d'un si grand nombre de fidèles qui ne pourraient satisfaire leur dévotion auprès de la Crèche. A Rome, tout est terminé le jour de l'Épiphanie ; dans quelques églises cependant on remplace l'enfant Jésus des bergers par celui des Mages. C'est à Saint-André *della Valle* surtout qu'on va voir l'exposition des

Rois-Mages. Au-dessus du maître-autel s'élève un baldaquin dont les draperies se déploient au fond de l'abside, laissant libre le théâtre de la représentation de la scène des Rois, à la hauteur même de la table d'autel dont elle paraît être la continuation. Au milieu d'une salle est la Sainte Vierge, le front couronné d'un nimbe d'or ; sur ses genoux repose l'enfant Jésus ; saint Joseph est debout à sa droite, tenant dans la main un lis. Les rois Mages sont vêtus de riches draperies, et un esclave porte la longue traîne de leurs robes. Le plus âgé est presque chauve ; il présente à l'enfant Jésus les dons qu'il apporte de son pays lointain ; les deux autres, dont l'un est complètement noir, attendent leur tour pour offrir leurs présents. L'étoile de l'Orient brille au fond du théâtre, et éclaire toute la scène qu'elle enveloppe d'un demi-jour mystérieux.

Quand j'arrivai à l'église de Saint-André, la messe, suivant le rite arménien, commençait.

Le célébrant est un vieillard dont la barbe blanche recouvre la poitrine. Il est revêtu d'une ample chape, et sa tête est ornée de la tiare. Une trentaine de chantres sont placés sur deux rangs et en demi-cercle autour de l'autel ; ils portent des soutanes dont le bas est bordé d'une frange dorée.

Les servants sont nombreux ; les deux principaux, qui paraissent remplir les fonctions de nos diacre et sous-diacre, se distinguent par une large bandelette formant sur la poitrine un pli destiné à recevoir la main droite lorsqu'elle n'est pas occupée, et tombant en écharpe jusqu'au bas de la soutane. Deux servants, habillés de bleu, portent les cierges ; deux autres remplissent la fonction de nos cérémoniaire et thuriféraire ; ils restent debout de chaque côté de l'autel ; ils ont à la main un disque en forme de soleil, et, de temps en temps, secouent légèrement cette espèce d'éventail qui fait entendre un léger bruit.

Dès le début de la messe commence le chant ; il se continue tout le temps, et ne se termine pas avec la messe, puisqu'on retourne à la sacristie en chantant. Ordinairement tous chantent à l'unisson ; mais souvent une voix se fait entendre, partant tantôt d'un endroit, tantôt de l'autre. Les principaux chantres sont les quatre servants qui se tiennent sur les marches de l'autel, laissant presque toujours l'officiant seul au milieu. Celui-ci mêle sa voix à celle des assistants ; il y a correspondance entre tous, d'autant plus que les chants se font dans la langue du pays. C'est une suite de dialogues, une conversation chantée ; il paraît régner une noble émulation pour louer Dieu et le remercier de ses bienfaits. Le ton est quelque

peu monotone ; il respire cependant une certaine dignité.
A l'évangile, on va en procession chercher sur la crédence le missel enveloppé dans une étoffe précieuse. Le diacre le porte à la hauteur des yeux ; devant lui marchent les deux servants agitant leurs sonnettes, tandis que le sous-diacre présente l'encens. La même cérémonie se renouvelle lorsqu'on apporte le calice couvert de son voile.

Plusieurs fois ont lieu des encensements. Le sous-diacre, debout sur le premier degré du côté de l'épître, tient toujours l'encensoir fumant, et ne le laisse que rarement pour accomplir quelque cérémonie.

Le célébrant, tout le temps que le Saint-Sacrement n'est pas exposé, ne se sépare pas d'un crucifix qu'il tient dans la main, et souvent, tout en continuant de chanter, un peu sur le ton de la conversation, il se tourne vers le peuple et donne une grande bénédiction avec le crucifix. Au sanctus, il étend les bras en croix, et prie longtemps dans cette posture. A la consécration, il ôte la tiare, et on relève un large collet qui lui cache tout le cou ; on voit qu'il veut se distraire plus complètement des choses de la terre pour se plonger dans la profondeur des augustes mystères qui commencent. Les paroles de la consécration se chantent. L'élévation n'a pas lieu immédiatement, mais seulement avant la communion. Le célébrant, de la main droite, tenant le calice élevé au-dessus de l'autel, et l'hostie, de la gauche, offre à Dieu, en chantant, la sainte victime, et, se tournant vers le peuple prosterné, il donne une longue bénédiction.

L'officiant ne laisse pas le milieu de l'autel, et c'est là qu'il lit le dernier évangile, la tiare sur la tête, tourné vers le peuple, et entouré de ses ministres.

La procession se forme, et tous se dirigent vers la sacristie en chantant.

En ce moment il se fait un mouvement dans l'église ; c'est l'heure du sermon, et chacun s'approche, en emportant son siège, d'une tribune où se trouvent une table et une chaise.

Le prédicateur porte un manteau qui tombe sur les épaules ; il marche en le déployant, ou s'arrête et le ramène autour de lui. Après l'exorde, il prit le temps de s'asseoir tranquillement pour se reposer.

Mais voilà qu'une partie des assistants se dirige vers une véritable chaire ; c'est là qu'apparaît bientôt Mgr Puyol, ancien Supérieur du Séminaire français, qui a eu l'honneur de quelque persécution de la part du Gouvernement de la France.

Il nous a entretenus de l'esprit de dévoûment et de l'amour

des âmes, en face d'un grand crucifix fixé à la chaire dont il est le plus bel ornement.

Pendant que les Français écoutaient un prédicateur de leur nation, les Italiens assistaient à une messe dite pour eux. A Rome on reconnaît partout l'Église universelle, et les plus beaux spectacles y sont de tous les jours.

Dans l'aprés-midi, j'allai réciter mon bréviaire du côté du Pincio dans l'église de Saint-Isidore que desservent les Observantins irlandais. J'étais seul dans la nef à dire mon office lorsque je vis arriver un Père encore jeune qui ne remarqua pas ma présence ; il parcourut les quatorze stations du chemin de la croix en baisant à chaque station le pavé du temple ; il se rendit ensuite à l'autel de la Vierge, où il récita tout son chapelet, les bras étendus en croix. Que de dévouement dans les cloîtres qui n'ont pour témoins que Dieu et ses saints !



Dévotion des Romains — *Dimanche*, 9 *janvier*, 1892. — On ne demeure pas longtemps à Rome sans s'apercevoir qu'on s'y trouve au centre de la catholicité, et que les Romains ont vraiment le sens catholique. Tout d'abord, il est vrai, la tenue des fidèles dans les églises pourrait nous mal édifier. Le va-et-vient continuel, le chuchotement des voix qu'on y remarque, nous choquent, accoutumés que nous sommes au religieux silence qui règne même dans nos sacristies. Mais ce désordre est plus apparent que réel. Rome est remplie d'étrangers de toutes les nations et de toutes religions. Ils envahissent surtout les temples qui sont pour la plupart des monuments d'architecture, renferment des œuvres d'art et des originaux de grands maîtres ; les amis s'y rencontrent, et se font part de leurs connaissances et impressions, et ainsi la maison du Seigneur va jusqu'à ressembler quelquefois à une place publique.

Examinez moins superficiellement.

Voici une douzaine de religieux, d'ecclésiastiques ou de jeunes gens qui entrent dans le lieu saint ; voyez-les : sans s'occuper de tout ce monde, sans même détourner la tête, ils vont droit devant eux jusqu'à l'autel où l'on sait que se conserve la sainte Eucharistie ; la foule passe et repasse auprès d'eux sans qu'ils paraissent s'en apercevoir ; puis, la visite terminée, tous se retirent avec le même recueillement. D'autres s'agenouillent dans la nef sur le parquet au milieu de cette foule mouvante, et prient ainsi, tournés vers la chapelle du Saint-Sacrement ;

et puis, ces touristes même qui fouillent tous les coins du vaste édifice, leur guide à la main, ont pour la plupart commencé leur tournée par une fervente prière.

Voulez-vous juger de la dévotion des Romains ? Venez avec moi à Saint-Claude. Là, pas de chef-d'œuvre de sculpture ou de peinture ; un seul objet attire les regards du peuple chrétien, c'est l'autel que domine l'ostensoir entouré de fleurs naturelles et de mille lumières. Nous sommes dans le sanctuaire des Prêtres-Adorateurs ; il est trop petit pour le nombre des fidèles qui s'y pressent. Dans la foule on remarque la plus haute noblesse de Rome ; la distinction des traits et des manières, la richesse des équipages de gala, qui stationnent à la porte, en font foi. Dans l'humble église où trône le Dieu caché de l'Eucharistie, les grands de la terre se confondent avec les délaissés de la fortune.

Rien de plus édifiant que le spectacle de ferveur et de tendre piété que nous donnent les fidèles de la Ville des Papes.

L'église où se fait l'exposition perpétuelle du Saint-Sacrement est plus particulièrement remplie de la présence de notre Dieu.

Le sentiment de cette présence vous pénètre. On prie, on médite mieux que partout ailleurs. C'est un lieu de repos pour l'âme, un paradis terrestre au milieu de la corruption des Babylones modernes : c'est le ciel sur la terre.

Contraste frappant. Au dehors, c'est le bruit et l'agitation ; l'orgueil s'étale dans toute sa suffisance ; la préoccupation des affaires tient les esprits et les cœurs. Nous sommes, en effet, à deux pas de la fameuse place Colonna que traverse la rue fashionnable du Corso, et qu'entourent des établissements de banques et des magasins importants. C'est le monde avec son activité fébrile.

Ici, dans cette modeste église, vous trouvez le calme, le recueillement de la prière, et vous respirez un air vivifiant dans une atmosphère purifiée. Et les rayons du brillant ostensoir sont la figure des jets de lumière dont la divine hostie inonde l'âme chrétienne.

Jour et nuit les Pères du Saint-Sacrement y viennent à tour de rôle monter la garde devant l'arche du Nouveau Testament. Souvent aussi, ils se réunissent tous ensemble autour des divins tabernacles pour immoler l'Agneau sans tache, et faire entendre la voix de la supplication et de la reconnaissance. Heureux le prêtre qui voue son existence au culte eucharistique ! Heureux celui qui termine une vie dépensée dans le ministère actif en présence du Dieu de nos autels !

La fondation, dans notre siècle, de la Congrégation des Pères du Saint-Sacrement et de la Société des Prêtres-Adorateurs a été providentielle. Elle est venue à son heure réagir contre l'indifférence froidement calculée des hommes de nos jours.

Continuons notre route du côté de la place d'Espagne ; entrez avec moi à Saint-André *delle Fratte.* On y commence justement l'office du soir. Un prêtre préside ; deux servants à ses côtés récitent le chapelet d'un ton élevé et un peu chantant, et l'on répond de partout avec entrain. Car les Italiens ont une piété expansive ; ils prient avec âme et conviction ; leur dévotion n'a rien de guindé, elle est de bon aloi. Dans le lieu saint, ils sont chez eux, dans la maison de leur père ; et on le voit bien. Ils s'entretiennent familièrement avec Dieu. Comme me l'écrivait mon évêque : « Le catholicisme est partout ; mais, à Rome, il a comme sa présence réelle ; en cette ville qui est comme la patrie de nos ancêtres dans la foi, les saints y sont plus qu'ailleurs de la famille de chaque fidèle ».

La récitation du chapelet est suivie du chant des litanies ; toute l'assistance répond et en alternant avec les servants.

Le *Tantum ergo* termine l'office.

***

Mort du cardinal Siméoni — 15 *janvier.* — La mort du cardinal Siméoni, Préfet de la Propagande, a causé une surprise générale. Ce matin, je voulus le voir sur son lit de parade. Avec de la persévérance et un peu de hardiesse, je parvins jusqu'à la chambre où il est exposé. Un notaire était à lire un document latin qui résume les principaux traits de la vie de l'illustre défunt. On déposa ensuite le cardinal dans son cercueil, et le parchemin mis, dans un étui scellé, fut placé à ses pieds. Je voyais alors pour la première fois cet homme dont j'avais entendu si souvent parler. Bientôt une simple planche le dérobera pour toujours à nos regards et le fixera à jamais dans sa demeure dernière. Il est donc vrai que la mort n'épargne personne ! Elle frappe le prince de l'Église sous la pourpre romaine, comme le malheureux que recouvrent de misérables haillons. Les œuvres seules nous suivent au delà de la tombe.

Dans l'après-midi eut lieu la translation des restes du cardinal à la chapelle de la Propagande, où devait avoir lieu la sépulture. La cérémonie se fit sans grande pompe. Le cercueil

était déposé à terre ; un drap mortuaire le recouvrait, et alentour brûlaient quatre cierges. On le porta en procession au chant du *De profundis* et du *Benedictus*. L'officiant, deux servant et une dizaine de clercs composaient tout le cortège. Arrivé à la chapelle, on descendit la bière dans le tombeau : tout était fini.



MESSE A SAINT-VIT — *Dimanche,* 17 *janvier.* — Pour la première fois depuis mon départ de Québec, j'ai pris un repas dans un presbytère. J'avais été invité à dire la messe à Saint-Vit. Cette église paroissiale de l'un des quartiers importants de Rome est bien petite et bien pauvre. Je célébrai à l'autel de Saint-Vit. La table est tellement étroite qu'on peut à peine y placer le porte-missel ; le marchepied n'a qu'un seul degré. L'apparence générale de l'église me faisait l'effet d'une chapelle de mission. Seulement le sacristain use plus que nos bedeaux des privilèges que l'Église peut conférer à de simples laïques. Ainsi c'est lui qui prépara le calice et alla le porter sur l'autel, où il vint le chercher après les dernières ablutions.

Ubi missa ibi mensa, dit le proverbe. Après mon action de grâces, M. le curé m'offrit de prendre le café. C'est bien le mot. Ici, comme en France, on ne songe guère à couvrir la table de mets pour le repas du matin. Une tasse de café ou de chocolat avec un morceau de pain ou de gâteau en font tous les frais.



COURONNEMENT DE L'IMAGE DE L'APPARITION A SAINT-ANDRÉ *delle Fratte.* — De Saint-Vit je me rendis à Saint-André *delle Fratte*, pour assister au couronnement de l'image qui représente l'apparition de la Sainte Vierge à Ratisbonne.

L'église a revêtu pour la circonstance sa plus belle parure. De larges et riches tentures la traversent en tous sens ; le chœur et toute la nef sont illuminés par quantité de lustres qui parsèment l'espace de leurs brillantes constellations.

Les chanoines du Chapître de Saint-Pierre occupent les stalles, et l'un d'eux préside à l'autel. Après la messe solennelle eut lieu la cérémonie du couronnement. Ce fut un spectacle édifiant de voir le vénérable chanoine monter d'un pas mal assuré et en s'appuyant sur les bras des deux prêtres assistants, d'abord sur l'autel, puis sur un escabeau, afin d'aller attacher de ses propres mains la couronne d'or sur la tête de la Vierge miraculeuse.

***

Saint-Pierre — Demain est la dédicace de la cathédrale de Saint-Pierre. Je voulus assister aux premières vêpres de la fête dans la basilique elle-même. En traversant la cour qui la précède, je saluai en passant la relique de la vraie Croix qui surmonte l'obélisque, et ma pensée se reporta au jour mémorable où fut érigé le monolithe. Depuis quinze siècles, le monument égyptien subissait les injures du temps à l'endroit où s'élève la sacristie actuelle ; il se voyait envahir par les ruines amoncelées qui le couvraient déjà jusqu'au quart de sa hauteur, lorsque le pape Sixte-Quint résolut de le sortir de terre et de l'élever au milieu de la place Saint-Pierre. Le 10 septembre de l'année 1586, avait été choisi pour cette opération. Ce matin-là l'architecte chargé de la direction des travaux et ses huit cents hommes reçurent la sainte communion, et, avant de se mettre à l'œuvre, implorèrent à genoux la protection du ciel.

L'entreprise, en effet, était des plus dangereuses. L'obélisque avait été transporté à l'endroit qu'il devait occuper ; il s'agissait de dresser cette pierre quadrangulaire, haute de quatre-vingt-cinq pieds, pesant près d'un million de livres, n'ayant que sept pieds de côté à la base, et se terminant en pointe.

Toute la population romaine se presse en dehors des barrières qu'on a mises pour réserver la place nécessaire au jeu des machines. Un silence absolu règne dans la foule afin de permettre à l'architecte Fontana de transmettre ses ordres. Peine de mort a été portée contre celui qui rompra le silence. Les yeux et les esprits sont rivés à la pyramide sur laquelle se penchent quarante grues munies de cordes que tirent cent quarante chevaux ; elle se soulève enfin de terre et commence sa pénible ascension. Tout a été calculé avec une précision mathématique, et la masse énorme se balançant dans les airs va prendre la position verticale, lorsqu'on la voit hésiter et rester suspendue. Les cordes, en effet, devenues sèches, menacent de se rompre. L'anxiété est à son comble, et l'on craint une catastrophe ; mais un cri s'est échappé de la foule : *Acqua alle fune*, de l'eau aux cordes ! Et les cordes mouillées à l'instant se raccourcissent et tirent l'obélisque qui se pose sans effort sur le piédestal qu'on lui a préparé. De toutes parts éclatent, comme un tonnerre, d'applaudissements, et l'heureux Fontana est porté en triomphe.

Quant au jeune homme dont l'idée géniale a assuré la réussite de l'entreprise, on ne songea pas à le punir de son heureuse

hardiesse. Présenté devant Sixte-Quint, il demanda comme unique récompense le privilège pour sa famille de lui fournir, ainsi qu'à ses successeurs, les palmes du jour des Rameaux. Encore aujourd'hui Léon XIII les achète des descendants du marin génois Bresca.

Je traverse bientôt le portique de Saint-Pierre, portique aux proportions si gigantesques qu'on vit des pèlerins s'y prosterner pieusement, se croyant déjà dans la basilique ; je soulève les lourds paillassons qui tiennent lieu de portes pendant le jour, et je puis apercevoir à plus de cinq cents pieds, tout au fond de l'abside du chœur, la chaire de Saint-Pierre.

Dans la première chapelle, à gauche, on administrait le sacrement de baptême. Tout auprès un grand nombre de petits garçons chantaient à genoux, trois d'entre eux alternant avec les autres. Ils me parurent faire une profession de foi. La présence des étrangers qui les entouraient ne les intimidait nullement, mais ils continuaient leur dialogue chanté, le sourire sur les lèvres.

Cependant plusieurs des enfants se mettent à regarder dans la même direction, et tous se tournent bientôt de ce côté ; quelques-uns se lèvent à demi, et, penchés en avant, se traînent sur leurs genoux ; soudain, ils partent en courant, se frayant un passage à travers la foule étonnée, et vont se placer le long de bancs disposés en quadrilatère où des catéchistes se dispersent parmi eux.

Tout à coup une cloche se fait entendre, et voilà tous les enfants debout sur les bancs. Ils récitent maintenant des prières. De temps en temps l'un d'eux sort des rangs, et va à la table du président qui lui donne quelques sous.

Un autre groupe est tout différent. Il se compose de vieillards impotents et infirmes, et, en apparence, très pauvres. Ils écoutent avec la plus grande attention l'instruction religieuse. Après quelque temps arrive un chanoine tenant une bourse ; il en tire des pièces de monnaie et en fait une distribution générale à ces vieillards.

Dans la chapelle du Chœur où sont réunis les chanoines du Chapitre, on chante les vêpres solennelles. C'est là que se portent les spectateurs ; ils stationnent aux abords et s'y tiennent massés ; les plus hardis seuls peuvent s'ouvrir un passage jusqu'au chœur. Je passe sans m'arrêter et continue de faire le tour de la basilique, le seul monument qui ne lasse jamais l'admiration.

Je n'avais pas encore remarqué un rideau formant une large enceinte derrière laquelle était tout un petit peuple. Des femmes entouraient un prédicateur qui leur parlait de la dévotion à la Madone ; plus loin un grand nombre de petites filles, disposées aussi par groupes, écoutaient des explications sur le catéchisme que leur donnaient des institutrices. Je ne fus pas témoin d'une distribution d'argent. Est-ce à dire que les femmes sont moins sensibles que les hommes aux attraits de ce vil métal ? Peut-être aussi la manne était-elle tombée avant mon arrivée.

***

Le 20 janvier 1892 — C'est aujourd'hui le cinquantième anniversaire de l'apparition de la Sainte Vierge à Ratisbonne. Il y a une semaine, j'avais obtenu du Père Recteur de Saint-André *delle Fratte*, l'assurance que je pourrais dire la messe ce jour-là à l'autel de l'Apparition. J'avais été assez naïf pour croire à pareille promesse. Au jour fixé j'arrivai à l'heure dite, mais la place était prise et retenue par plusieurs. Le Père sacristain m'assura cependant que je pourrais célébrer *subito*. Il répugne aux Italiens de refuser carrément ; ils ne veulent pas décourager les gens. Aussi, en langage de sacristain, le mot *subito* (tout de suite) n'a pas le sens qu'on lui donne en français. Il signifie tout simplement : « Attendez votre tour ». C'est bien légitime ; mais s'il ne doit arriver qu'à l'heure du midi, pour eux c'est encore *subito*.

Je me trouvai trop heureux de pouvoir célébrer au grand autel où l'image de l'Apparition est exposée.

Je distribuai la sainte Eucharistie à une trentaine de personnes. Au milieu d'elles se présentèrent des religieuses confondues dans la foule. Les hommes étaient en aussi grand nombre que les femmes.

Le sacristain me suivait au balustre et donnait à chacun des communiants des images-souvenir du 20 janvier 1892.



Sainte-Agnès — 21 *janvier*. — Rome a ses saints privilégiés, et pour ainsi dire urbains ; et parce que Rome est le centre de la catholicité, ils sont devenus le patrimoine de toute l'Église. Parmi tous brille d'une auréole toute particulière une enfant de treize ans, vierge et martyre, l'aimable sainte Agnès. Noble de naissance, plus noble encore par le baptême qui la marqua du sceau du Christ, elle méprisa les honneurs et les ri-

chesses pour s'attacher aux biens surnaturels. Les premiers partis de Rome recherchèrent son alliance, mais elle ne se laissa pas éblouir par le séduisant mirage que le monde fit passer devant elle. Le préfet de Rome demanda sa main pour son fils ; elle répondit qu'elle avait choisi un époux plus illustre que tous ceux qu'on pourrait lui offrir. Le préfet irrité la cita devant son tribunal comme chrétienne. Promesses flatteuses, offres de richesses, perspectives des supplices : rien ne put ébranler son courage. On a vu des hommes trembler en face des tourments, quelquefois apostasier, parce qu'ils comptaient trop sur eux-mêmes, je ne sais pas de faibles vierges qui aient faibli devant la barbarie des bourreaux, et n'aient trouvé dans la conscience de leur faiblesse une force invincible.

L'église de Sainte-Agnès, place Navone, s'élève sur le lieu même du martyre ; aussi s'en échappe-t-il un parfum d'innocence et de pureté qui embaume l'âme et la fortifie. Un escalier nous conduit à la crypte. Dans la chambre souterraine où la noble romaine fut exposée aux outrages, on voit la statue qui la représente couverte de sa chevelure miraculeuse. Le repaire du vice est devenu l'asile de la prière, et la Victime très pure s'offre en expiation dans le lieu même où se multiplièrent les infamies païennes.

Agnès fut ensevelie le long de la voie Nomentane, à deux milles de la porte Pie, dans un cimetière appartenant à la famille. Huit jours après, comme les parents veillaient auprès de ses restes mortels, une lumière surnaturelle brilla sur son tombeau ; en même temps, des vierges revêtues de longues robes d'or apparurent, et, au milieu, Agnès, la joie sur le front et des paroles de consolation sur les lèvres. Près d'elle était un agneau plus blanc que la neige. C'est cette dernière circonstance qui a donné lieu à la touchante cérémonie de la bénédiction des agneaux dans la basilique de Saint-Agnès-hors-les-Murs. J'ai eu le bonheur d'y assister ce matin.

Après la messe solennelle, les agneaux furent apportés en procession, et placés, l'un, du côté de l'épître, et l'autre, du côté de l'évangile, sur le maître-autel où reposent les corps de sainte Agnès et de sainte Émérentienne, sa sœur de lait. L'Abbé de Saint-Pierre-aux-Liens, revêtu de la chape, la mitre en tête et la crosse à la main, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, bénit les tendres holocaustes et les encensa. Puis un maître des cérémonies les emporta au dehors, où les attendait un carosse traîné par deux chevaux. Sur son passage les rangs s'ouvraient

et se refermaient à mesure. Tous voulaient voir de près les tendres agnelets qui venaient de recevoir les bénédictions de l'Église. Et l'on voyait des jeunes filles les embrasser affectueusement. Ils sont charmants, en effet, dans le plateau d'argent, couchés sur des coussins de damas rouge, ornés de franges d'or, à demi cachés sous les guirlandes de fleurs et les rubans à travers lesquels apparaissent la blancheur immaculée de leur laine.

Ces agneaux sont portés au Saint-Père qui leur donne sa bénédiction, puis confiés à des religieuses qui en ont soin.

C'est avec leur toison qu'on confectionne les palliums. Dans l'origine le pallium était un manteau royal. Aujourd'hui c'est une bande de laine blanche, semée de croix noires, qui descend sur les épaules et la poitrine.

Les empereurs accordèrent cette distinction aux Patriarches et aux Papes : ceux-ci l'étendirent à d'autres prélats ; plus tard elle devint la marque distinctive des Archevêques.

La basilique de Sainte-Agnès-hors-les-Murs a conservé un caractère d'antiquité qui la fait aimer. Elle est construite complètement dans la terre, et on y descend par un large escalier de quarante-cinq marches. Elle a trois nefs ; les bas-côtés ont deux rangées de colonnes superposées ; la galerie supérieure formait le gynécée où les femmes assistaient aux offices.

Dans la basilique une porte donne entrée sur les catacombes de Sainte-Agnès.

***

FUNÉRAILLES DU R. P. ANDERLEDY ET MESSE DE *Requiem* POUR LE REPOS DE L'AME DU CARDINAL MANNING — Aujourd'hui a été chanté dans l'église de Saint-Ignace le service du R. P. Anderledy, Général des Jésuites. L'Église était ornée de draperies funéraires ; un baldaquin surmontait l'autel, et le catafalque, placé à plus de quinze pieds de hauteur et entouré de six grands cierges, attirait d'abord les regards. Tout autour s'étendait un espace réservé aux membres du clergé et aux personnages de distinction ; une balustrade les protégeait contre les empiètements de la foule. La communauté des Pères Dominicains occupait le chœur. Ces religieux firent tous les frais des cérémonies. C'est une tradition, en effet, chez les Dominicains et les Jésuites, qu'à la mort du Général de l'un de ces deux Ordres, l'autre Général chante le service, assisté de prêtres et de clercs de sa communauté.

Cette pieuse tradition fait éclater aux yeux de tous la tou-

chante confraternité qui unit les institutions monastiques. Elles peuvent bien sembler différer suivant les circonstances de temps et de climat, surtout à cause des fins diverses qu'elles se proposent, mais ce n'est qu'apparemment. Elles sont les filles soumises de l'Église, et elles ont à Rome leur point d'appui et leur centre d'action. Car Rome est le cœur du catholicisme : ses pulsations envoient dans tous les membres de l'Église le sang qui vivifie et ne cesse d'y revenir chercher de nouveaux germes de vie.

Les Ordres Religieux nous apparaissent comme des arbres puissants qui étendent de tous côtés la ramification de leurs branches ; mais en réalité, ils ne sont que des rameaux entés sur l'arbre de l'Église d'où ils tirent la sève qui les nourrit.

Cette semaine a été chantée une messe pour le repos de l'âme du cardinal Manning. Notre titre de sujets anglais nous valut une invitation spéciale. Un chœur, formé par des élèves des collèges anglais, écossais, irlandais et canadien, exécuta une messe suivant la nouvelle méthode dite de Pustet. Le maître de chapelle dans un exercice préliminaire s'appliqua surtout à nous enseigner la manière de conformer la voix au sens des paroles.

La cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Silvestre *in Capite*, le temple national des Anglais à Rome, près de la place *Colonna*.

Lord et Lady Dufferin assistaient au service, ainsi que beaucoup d'autres Anglais dont plusieurs protestants comme l'illustre ambassadeur.

Le cardinal Manning a été l'un des plus éminents personnages de l'Église anglicane, et les démonstrations à l'occasion de sa mort ont pris un caractère national vraiment extraordinaire. Cet ancien ministre du culte sous l'obédience de la reine Victoria a conservé l'estime même des partisans de l'erreur qu'il a abandonnée et combattue de toutes ses forces. On n'a pu ne pas croire à la sincérité de sa conversion, et, de son côté, le cardinal a toujours eu des égards pour les personnes, tout en combattant les erreurs. Il a été l'homme de son temps.

Nous vivons dans une ère de progrès réel, mais à côté du progrès s'insinue une fausse civilisation. Si l'Église infaillible marche en sûreté dans les sentiers inexplorés du siècle, il présente un grand danger pour les individus : celui de l'illusion. Il est si facile de se laisser séduire par l'amour du nouveau et le désir de plaire ; les apparences de la vérité attirent et trom-

pent les hommes. Que d'âmes, remplies de généreux sentiments, mais pas assez en garde, ont versé dans une fausse philanthropie ! Que d'esprits subtils, que ne guidait pas assez la foi, se sont perdus dans leurs pensées et sont tombés dans l'erreur pour avoir voulu la côtoyer de trop près !

Sur ce terrain glissant, il faut, pour se tenir hors des atteintes de l'erreur, un grand sens pratique, et une inébranlable soumission à l'Église. Pour peu que l'on manque de ces dispositions, on est bien exposé à être mordu par le serpent du libéralisme qui se cache sous les fleurs des libertés et des revendications modernes.

On a voulu, en certains quartiers, faire du cardinal Manning un évêque libéral, parce qu'il s'est mis dans le mouvement du siècle pour le diriger. Étrange prétention ! Comme si l'Église ne pouvait comprendre les aspirations nobles de l'humanité et les satisfaire, comme si la véritable intelligence du progrès était l'apanage exclusif de ces esprits aventureux que le sentiment, plus que la raison, guide dans la recherche de la vérité ! L'Église, tout en restant toujours semblable à elle-même, se plie aux exigences légitimes des époques qu'elle traverse; elle sait distinguer entre les beautés sévères du bien et les dehors trompeurs du mal, et elle enlève ce manteau trompeur, fait de prétendues doctrines humanitaires, qui dissimule trop souvent les haillons des faux principes ou des théories risquées.

Oui, le cardinal Manning eut des idées larges et généreuses, mais c'étaient celles de l'Église. Comme ses illustres contemporains Newman et Wiseman, il tendit la main à ses compatriotes anglais, mais en se tenant toujours fortement attaché à la barque de Pierre. Tous trois ont tracé dans le sol de leur pays un sillon profond qui renferme les espérances de l'avenir dans l'île des saints.



Heureux événement — *Lundi*, 1er *février* 1892. — Bien souvent, lorsque j'étais à Alma, j'ai désiré voir le beau pays de France et le ciel bleu de l'Italie ; bien souvent, dans mes rêves, je me suis vu sur la mer, voguant heureux vers des rives lointaines ; mais le réveil dissipait mes chères illusions. Un jour vint cependant où mes vœux se réalisèrent. J'ai vu Rome et je jouis encore de me trouver dans la Ville Éternelle.

Un nouvel horizon s'ouvre aujourd'hui à mes aspirations. Rendu sur les bords du Tibre, j'ai rêvé d'un pèlerinage aux rives du Jourdain.

En décembre dernier, j'écrivais à mon évêque à ce sujet, afin d'être prêt à toute évantualité. Or, une réponse favorable m'arrive au moment où Mgr Têtu, du palais cardinalice de Québec et M. son frère Alphonse, professeur au Collège de Sainte-Anne, MM. les abbés Raymond Casgrain, écrivain, F. M. T. Sauriol, du collège de Sainte-Thérèse, Faguy, curé de Québec, mon confrère de classe, se préparent à partir pour les Lieux Saints, maintenant que la quarantaine, établie en Syrie, vient d'être levée.

Se peut-il présenter une plus belle occasion ? La Providence, semble-t-il, m'invite à partir, et l'Orient m'apparaît avec le trésor de ses mystérieuses antiquités. Mon voyage est décidé ; jeudi je me mettrai en route pour la Terre Sainte, en compagnie de la caravane québecquoise.

Je vais donc avoir le bonheur de visiter la patrie terrestre de mon Sauveur, de suivre ces mêmes routes qu'il a parcourues tant de fois durant sa vie mortelle ; il me sera donné de méditer le mystère de l'Incarnation du Verbe dans la grotte de Bethléem, de sa vie cachée à Nazareth, de sa vie publique à Capharnaüm et dans toute la Terre Sainte, de toucher de mon front et de mes lèvres le rocher du Calvaire, de franchir le seuil du saint Sépulcre.

Puissé-je ne pas me montrer indigne d'une faveur si grande, et en user pour la gloire de Dieu et le salut de mon âme !

***

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE — 4 *février*. — Non loin du Colisée est une maison à jamais célèbre, parce qu'un pauvre mendiant y rendit le dernier soupir.

C'est le 16 avril 1783, un mercredi saint, que le boucher Zaccarelli emmenait dans sa modeste demeure, en le soutenant, un homme du peuple qu'on venait de ramasser sans connaissance sur les degrés de l'église de Sainte-Marie-des-Monts. Il mourut le même jour et on se disposait à lui donner la sépulture des pauvres. Mais Dieu ne voulut pas tarder davantage à glorifier son serviteur. Voilà que la foule, comme mue par un instinct supérieur, accourt auprès de sa dépouille mortelle, et le cadavre à peine refroidi commence à opérer des miracles.

Que les voies de Dieu sont admirables ! Hier encore, le pauvre d'Amettes était le jouet et la risée des enfants et de la populace ; aujourd'hui il est l'objet de la vénération de toute une ville ; il allait pieds nus, couvert de haillons, de vermine et de plaies, se nourrissant des aumônes qu'on lui offrait ou des

débris ramassés sur les places publiques ; aujourd'hui son corps est porté en triomphe à travers les rues de Rome et on lui fait des obsèques solennelles.

Ce fut une existence bien extraordinaire que celle de saint Benoît-Joseph Labre. Elle se passa à faire des pèlerinages de Rome à Lorette, de Lorette à Assise, au Mont-Cassin, à Einsielden en Suisse, et jusqu'en Espagne à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il revenait toujours à Rome et finit par s'y fixer. Il se tenait dans les ruines du Colisée où il parcourait les stations du chemin de la Croix. Il reposait quelques heures sur la terre ; tout le reste de ses jours et de ses nuits était consacré à la prière. Il affectionnait surtout l'église de Saint-Marie-des-Monts, qui s'élève tout auprès du Colisée et l'image miraculeuse qu'elle possède. Cette Madone appartenait à des Clarisses qui s'établirent ici même du vivant de leur bienheureux fondateur. Le couvent fut changé en un grenier à foin, mais l'image se conserva, et au XVIe siècle Dieu la rendit célèbre. Les pèlerins accoururent pour la vénérer, et leurs aumônes permirent de bâtir une église et de doter le clergé de la desserte.

C'est à ses pieds que Benoît-Joseph aimait à venir prier, et c'est en la quittant, après une longue oraison, qu'il alla tomber sans connaissance sur la porte du sanctuaire, exténué par une vie de privations, de veilles et de mortifications de toutes sortes.

Voilà une vie qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter. Cependant il était nécessaire de la mettre en évidence dans notre siècle avide de jouissances matérielles, où les hommes redoutent tout ce qui sent la contrainte ou la fatigue. C'est au milieu de cette effervescence malsaine des passions que le grand pape Léon XIII, qui traite d'égal à égal avec les rois de la terre et leur est supérieur, dont le génie éclaire de ses vifs reflets les problèmes les plus difficiles de notre époque tourmentée, des hauteurs de ses sublimes enseignements se pencha vers le pauvre d'Amettes, couronna son front de l'auréole de la sainteté, et le proposa pour modèle et protecteur à tout l'univers.

Quand se sont vérifiées plus à la lettre les paroles de l'Écriture : « Il tire l'indigent du fumier pour lui donner un trône de gloire ; *de stercore elevat pauperem, ut solium gloriæ teneat* ». Les autres saints ont eu sur la terre des compensations que la Providence leur a ménagées, un Thabor ; lui, vit pendant toute son existence le mépris s'attacher à ses pas comme son ombre. Et cependant, aujourd'hui, bien plus honoré que les personnages célèbres de son temps qui n'auraient pas cru pouvoir sans

déshonneur lui toucher la main, il les domine de toute la hauteur de l'autel où ses vertus l'ont placé.

Ces pensées remplissaient mon esprit pendant que je disais la messe composée en l'honneur de saint Labre, dans la maison du boucher Zaccarelli conservée dans le même état qu'à la mort du saint.

Devant moi est le portrait du saint : un chapelet enroulé autour du bras retombe sur ses habits de pèlerin ; sa figure angélique rappelle celle de saint Louis de Gonzague. A quelques pas de l'autel, dans l'angle à droite, une statue en marbre le représente sur son lit de mort, à l'endroit où il rendit l'âme, et, au-dessus de sa tête, un tableau nous montre Marie qui l'attend avec une couronne.

De chaque côté de l'autel sont des objets qui ont appartenu à l'homme de Dieu, et, en particulier, les derniers habits, tout en lambeaux, qu'il porta. On remarque le sac dans lequel il mettait des pierres pour alourdir sa marche, son cilice, des débris d'écorce d'oranges amères qu'il mangeait pour mortifier son goût. Le tombeau de l'autel est rempli par le coussin, le matelas, le drap et la planche du lit sur lequel il expira.

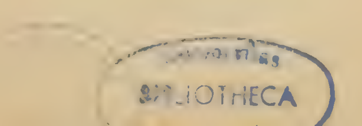
Bien d'autres reliques précieuses sont l'objet de la vénération des fidèles.

Le recueillement le plus absolu règne autour de moi. J'aurais pu me croire dans la profondeur des Catacombes, tandis qu'en réalité je me trouvais au milieu de la ville, au premier étage d'une maison de la voie *dei Serpenti*.

Ce sont des prêtres français de la société des Pères de Lourdes qui ont la propriété de la maison du boucher Zaccarelli, et qui desservent le sanctuaire. J'avais déjà présumé que j'étais au milieu de Français à un indice bien léger ; pour la première fois depuis mon arrivée en Italie, je trouvais, comme au Canada, un manipule qu'on attache au bras au moyen d'une épingle, et, au lieu d'une mince toile, un carton solide servait de pale.

Le Père desservant m'invita à prendre le déjeuner avec lui. J'acceptai avec plaisir ; il fait toujours bon en pays étranger de se rencontrer avec des confrères parlant la langue maternelle.

Les Pères de l'Assomption, qui organisent les grands pèlerinages nationaux de France aux Lieux Saints, ont pris pour patron de leur œuvre saint Benoît-Joseph Labre. Moi aussi, je voulus mettre mon voyage à Jérusalem sous la protection du pèlerin-mendiant, et voilà pourquoi j'ai dit la messe hier sur son tombeau à Sainte-Marie-des-Monts, et, ce matin, dans la chambre même où il mourut.



V

Saint Laurent — *Jeudi*, 24 *mars* 1892. — Le diacre Laurent est l'un des saints les plus populaires de Rome : les Romains lui ont élevé huit églises. Il vivait au troisième siècle, époque héroïque où la persécution était toujours à l'état latent quand elle ne sévissait pas. Sous l'empereur Valérien elle se ralluma. Le Pape lui-même fut arrêté et jeté en prison. On le conduisait au supplice lorsque Laurent accourt à sa rencontre, en s'écriant : « Où allez-vous, ô mon père, sans votre fils ? Vous n'aviez pas coutume d'offrir un sacrifice sans votre ministre ! En quoi donc ai-je pu vous déplaire » ? Le pontife le console en lui annonçant son prochain martyre et les tortures qui l'attendent. Admirable dialogue entre le vieillard mûr pour le ciel que la hache du licteur va moissonner, et le jeune clerc que le désir du martyre enflamme d'une sainte envie.

Cette rencontre à jamais célèbre eut lieu sur la voie Appienne ; l'église dédiée à saint Sixte II qui en marque encore la place, a eu l'honneur de servir de retraite à l'Ordre naissant de saint Dominique.

Le lendemain, Laurent dut comparaître à son tour devant le préfet de Rome. Celui-ci lui ordonne de livrer les trésors de l'Église. Le zélé diacre obtint un délai de trois jours. Pendant ce temps, il distribue aux veuves et aux orphelins les biens dont il a le soin, et n'épargne même pas les ornements et les vases sacrés. Puis, le jour arrivé, il parcourt les quartiers de la ville, et réunit sur le mont Cœlius, où avait coutume de se faire la distribution des aumônes dans la maison de la noble Cyriaque, plus de quinze cents pauvres, malades et estropiés de toutes sortes.

Le préfet, avide de richesses, est fidèle au rendez-vous. Mais quel n'est pas son étonnement et sa fureur à la vue de cette réunion des déshérités de la nature et de la fortune : « Voilà, ô prince, dit Laurent, les trésors de l'Église ; ce sont ses joyaux, nous n'en connaissons point d'autres ». Ces paroles mettent le comble à l'exaspération du tyran qui sur le champ condamne à mort le hardi diacre. Une église s'élève à cet endroit sous le vocable de Saint-Laurent-in-Dominica — adjectif formé de *Dominus* (maître), traduisant le mot grec *Kurios* d'où le nom de Cyriaque est dérivé.

Laurent fut confié à un chevalier du nom d'Hippolyte qui l'emmena dans sa demeure sur le mont Viminal. Le prisonnier convertit son gardien et le baptisa avec l'eau d'une source

qu'il fit jaillir miraculeusement ; elle existe encore dans le souterrain de l'église de Saint-Laurent *in Fonte*.

A quelques pas de là s'élève l'église de Saint-Laurent *in Paneperna* à l'endroit même où le saint endura son glorieux martyre. Le supplice auquel on le soumit était d'un raffinement inouï. Après avoir déchiré son corps à coups de fouet et de bâton on l'étendit sur un gril rougi au feu, et c'est sur cet autel d'un nouveau genre qu'il fit le sacrifice de sa vie comme un holocauste d'agréable odeur, le 10 août de l'an 258.

Le corps du courageux confesseur de la foi fut enseveli dans un champ que possédait la noble Cyriaque le long de la route



ROME — Saint-Laurent-hors-les-Murs.

de Tibur. Sur son tombeau, Constantin bâtit une basilique, où se conserve encore la table de marbre qu'on avait placée en dessous du gril, et sur laquelle se trouvaient les charbons ardents. Saint-Laurent-hors-les-Murs est l'une des cinq églises patriarcales de Rome. Pie IX l'avait en singulière estime, et il voulut y avoir sa sépulture ; il repose maintenant dans la crypte, ou mieux, dans l'église primitive qu'on a découverte et déblayée au milieu du siècle. Sa tombe est modeste, conformément à la volonté du testateur, mais on s'est plu à prodiguer les richesses autour du sarcophage.

L'autel de la Confession, surmonté d'un riche baldaquin, renferme les restes des diacres Laurent et Étienne. Honorés du même titre sur la terre, ils attendent ensemble la résurrection glorieuse.

Une des églises les plus célèbres en l'honneur du Saint donne sur le Corso : c'est Saint-Laurent *in Lucina.* Elle possède des reliques précieuses ; aujourd'hui, elles sont toutes exposées à l'occasion de la station du carême. Le peuple romain et les étrangers s'y portent en foule. J'ai eu moi-même le bonheur de toucher les chaînes du saint diacre, de contempler un morceau de sa chair rôtie, des grumeaux de son sang, et surtout le gril qui servit à son supplice ; il se compose de six barres de fer et peut avoir six pieds de longueur sur trois de largeur.

L'église est desservie par les Clercs-Mineurs qui y possèdent le corps de leur saint fondateur François Caracciolo.

Saint-Laurent *in Damaso* remonte à la plus haute antiquité, mais sa célébrité ne date que du milieu du siècle, depuis qu'elle possède le tombeau du comte Pelligrino Rossi. Cet homme d'État, banni de Rome en 1815, pour ses principes révolutionnaires, y revint après trente ans d'exil, en qualité d'ambassadeur de France près le Saint-Siège. Ses idées s'étaient bien améliorées, surtout depuis ses dernières relations avec la Papauté. En 1848, sur l'invitation de Pie IX, il accepta la tâche de former un ministère. Dès lors sa mort fut décrétée par les francs-maçons qui le détestaient à cause de son dévouement à la Papauté. Plusieurs fois averti qu'on en voulait à ses jours, il n'en resta pas moins au poste d'honneur. Le 15 novembre il reçut un dernier message, plus pressant que les précédents, qui le dissuadait de se rendre à l'ouverture du Parlement ; mais il fut inébranlable. « La cause du Pape est la cause de Dieu », répondit-il. Arrivé au palais de la Chancellerie, où se tenait le Conseil législatif, il descend de voiture et remarque un mouvement inaccoutumé ; il s'aperçoit bientôt qu'il marche entre deux haies de conspirateurs ; des cris de mort déjà commencent à s'élever sur son passage. L'intrépide ministre ne connaît pas la peur, il s'avance ferme. Tout à coup il se sent légèrement touché ; il se détourne ; c'était le moment choisi ; un sicaire, désigné par les loges, le frappe de son poignard et tranche l'artère carotide mise à découvert. Le malheureux chancelle, se traîne quelques pas et va tomber, baignant dans son sang, sur les marches du palais. Il peut recevoir l'absolution du curé de Saint-Laurent *in Damaso* et meurt en disant : *Gesu mio, misericordia .* Il entendit, avant de rendre l'âme, les cris des ré-

volutionnaires qui acclamaient son meurtrier, le portaient en triomphe en exaltant la main qui l'avait tué. C'est ainsi que mourut ce carbonaro converti, transformé en martyr chrétien.

Saint-Laurent *in Damaso* est adhérent au palais de la Chancellerie. Nous l'avons dit, c'est là qu'on a déposé le corps du fidèle défenseur de la Papauté. Sur le monument qui le recouvre, et que surmonte le buste du ministre du Pape, sont gravées les paroles qu'il adressa à ceux qui voulaient le détourner de sa résolution d'aller à la Chambre d'assemblée : *Causam optimam mihi tuendam assumpsi, miserebitur Deus ;* Je défends la meilleure des causes, le Seigneur aura pitié de moi.

Le comte Rossi a été, dans notre temps, une des plus nobles victimes du devoir. Comme l'immortel Garcia Moreno, son frère dans le martyre, il est un type de la fidélité à la foi chrétienne poussée jusqu'à l'héroïsme. Peut-être un jour l'Église reconnaissante placera-t-elle sur ses autels leurs corps, tous deux tombés sous le fer de la franc-maçonnerie.

Saint-Laurent *in Miranda* est bâti sur les ruines d'un temple érigé sur le Forum romain en l'honneur d'Antonin le Pieux et de son épouse Faustine la Divine. On l'appelait *in Miranda* à cause des monuments qui l'entouraient.

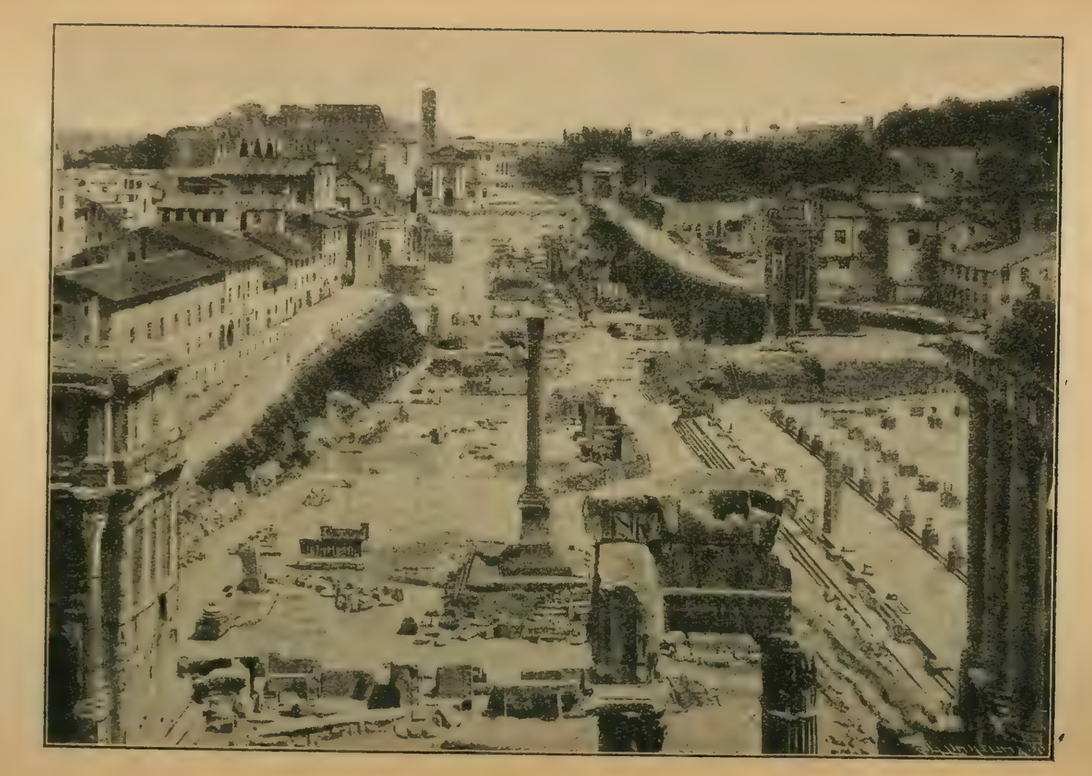
Les Clercs-Réguliers des Écoles Pies desservent Saint-Laurent *in Piscibus* ainsi nommé à cause d'un marché au poisson qui se tenait auprès. On le rencontre non loin de la colonnade, en allant à Saint-Pierre.

La chapelle dite du Saint-Père, dans le palais usurpé du Quirinal, possède le chef de saint Laurent.

***

Le Forum romain — *Dimanche,* 27 *mars.* — Tous ceux qui viennent à Rome ne manquent pas d'aller voir le Forum romain, et de retourner plusieurs fois le visiter. Aucun lieu ne revêt un cachet d'antiquité plus prononcé. Tout y parle d'un autre âge : et ces arcs de triomphe élevés en l'honneur d'hommes illustres qui dorment depuis des siècles dans la poussière, et ces fûts de colonnes, et ce pêle-mêle de débris qui rappellent des mœurs qui ne sont plus les nôtres, et ce Cloaque maxime, œuvre d'un Tarquin, qui sert d'égout collecteur comme au lendemain de la fondation de Rome.

Le Forum est l'endroit le plus intéressant de Rome et de tout l'Occident ; il en est le plus classique. Il a été témoin de la vie dramatique du peuple-roi; c'est bien ici, en effet, que s'écoulait la plus grande partie des journées des anciens Ro-



Le Forum romain

mains. Les plébéiens y accouraient dès l'aube du jour ; à une heure plus avancée venaient les nobles portés sur des litières par des esclaves, et escortés de leurs nombreux clients. Aussi, sur le Forum, sous ses portiques et aux alentours, s'élevaient les édifices publics nécessaires à la vie d'un peuple : temples, basiliques ou bourses d'alors, boutiques, magasins, marchés de toutes sortes. Ici se plaidaient les causes civiles, criminelles et sociales ; les grands intérêts de l'État y étaient discutés ; on y décidait de la vie ou mort des citoyens, de la paix ou guerre avec les peuples étrangers ; on y réglait le sort du monde entier.

Cette place, en ce moment si déserte, je la vois dans mon imagination se couvrir de la foule qu'attiraient les affaires ou le plaisir. Voilà que des rassemblements se forment, grossissent; on parle avec excitation ; sans doute va s'agiter une question importante, peut-être celles des lois agraires. Les pas et les regards se portent du côté des rostres. En effet, un homme vient d'en gravir les degrés. Son regard se promène sur l'assemblée ; il jette quelques paroles qui se perdent au milieu du bruit général. Cependant la vivacité des conversations se ralentit ; le silence se rétablit, et la voix de l'orateur commence à planer sur cette masse compacte. Le calme se fait, et cette multitude, si mouvante il y a un instant, est devenue immobile ; elle est là, suspendue aux lèvres de l'orateur. Celui-ci sent bientôt qu'il a maîtrisé son auditoire ; quelque fois il se drape avec majesté dans les plis de sa toge ; d'autres fois il marche à grands pas dans la tribune, et l'auditoire le suit dans ses mouvements, s'emporte ou s'apaise, condamne ou absout avec lui.

La harangue est terminée ; l'orateur descend de la tribune aux acclamations de tout le peuple ; tous les esprits sont convaincus. Y a-t-il triomphe plus complet ? Ce ne sont pas des corps qui tombent sous le tranchant du glaive, mais, des volontés qui s'inclinent sous la puissance de la parole.

La foule s'écoule lentement, et la vaste enceinte est de nouveau déserte. Je me retrouve, moi-même, seul, assis sur des ruines, tandis que règne autour de moi le calme de la solitude.

Le Forum remonte au berceau du peuple romain. C'était une plaine basse et marécageuse qui séparait le mont Palatin de celui du Capitole. Le Capitole était occupé par les Sabins ; sur le Palatin s'étaient fixés les aventuriers que Romulus avait attachés à sa fortune. Des sujets aussi peu recommandables, ne pouvant trouver des femmes qui consentissent à unir leur sort au leur, la tradition rapporte qu'ils recoururent à la ruse et à la violence. Romulus organisa donc des jeux publics,

et invita les nations voisines. Les Sabins surtout accoururent en foule. Or, pendant la représentation, voilà que tout à coup, à un signal donné, les Romains se jettent sur les spectateurs, enlèvent les filles des bras de leurs mères, et les emportent dans leurs demeures. C'était un cas de guerre, s'il en fut jamais. A quelque temps de là, les deux peuples étaient aux prises dans la plaine même qui avait été témoin de l'enlèvement. Mais au plus fort de la mêlée, les Sabines se jettent au milieu des combattants, vont d'un camp à l'autre, implorent, supplient, font tant enfin qu'elles voient tomber les armes des mains de leurs parents, et des maris que la force leur a imposés. La plaine qui retentit des cris de joie des nouveaux alliés et devint le rendez-vous du peuple sabino-romain, c'est le Forum.

C'est ici que la nation appelée à la domination du monde, et à des destinées encore plus grandes sous le règne du Christ, viendra sans cesse retremper son courage. C'est ici qu'on la retrouvera aux heures solennelles de son existence mouvementée, alors que ses ennemis l'attaqueront de toutes parts, la presseront, voudront l'étreindre dans un suprême effort, et se réjouiront croyant déjà la voir étendue sans vie. C'est alors que nobles et plébéiens, réunis sur le Forum, se confondront dans un même sentiment de patriotisme.

Au milieu d'un silence religieux, on sent battre le cœur de tout un peuple en souffrance. Mais, avant de succomber, il fait appel à toutes les énergies latentes au fond de tout être qui ne veut pas périr, et les confie à un dictateur. La mission de celui-ci est de retenir la vie qui s'en va, de livrer la bataille décisive. N'en doutez pas, il reviendra vainqueur ; et cette même place, que recouvrait déjà l'ombre de la mort, se ranimera sous le souffle de la victoire.

Le dictateur, lui, calme au milieu de l'enthousiasme public, remet au pays les pouvoirs extraordinaires qu'il en a reçus, et l'on verra un Cincinnatus retourner à la campagne, reprendre les mancherons de la charrue après avoir tenu les rênes du gouvernement, grand dans la guerre, plus grand dans la paix.

La patrie prend un regain de vigueur, son sang purifié coule plus généreux, et elle continue sa marche vers ses sublimes destinées, confiante dans la fortune de Rome.

Le Forum, hélas ! comme toutes les institutions humaines, devait avoir ses jours de deuil et de désolation. Il subit le sort de la ville dont il était le centre. Lors des invasions des barbares, pillé, saccagé, il vit ses monuments renversés, et devint un champ public. A l'endroit où fut le Forum romain, à vingt-

cinq pieds au-dessus du sol antique, on installa un marché aux bestiaux, ce fut le *Campo vaccino*. Pendant des siècles les Romains fouillèrent dans ces ruines, exploitèrent les monuments comme des carrières, se servant de leurs pierres pour construire des édifices publics et des palais.

Ce n'est que sous Pie IX que fut inauguré un travail intelligent et artistique qui se continue sous le gouvernement des rois-usurpateurs.

La pioche et la pelle ont fait sortir le Forum de son enfouissement séculaire.

Parmi les monuments échappés aux ravages du temps, aux spoliations des barbares et des peuples civilisés, le mieux conservé est l'arc de triomphe de Septime-Sévère, dont les trois arceaux forment une façade de quatre-vingt pieds de largeur et de soixante-quinze de hauteur. On monte sur la plate-forme par un escalier pratiqué dans une arcade latérale.

Plusieurs temples païens ont été changés de destination et consacrés au culte du vrai Dieu. Telle l'église des Saints-Côme-et-Damien. A l'endroit où elle est bâtie se passa jadis un événement remarquable. Simon le Magicien, pour détruire l'effet des miracles des apôtres, avait annoncé qu'il s'élèverait dans les airs. La foule était accourue pour être témoin du prodige ; l'empereur Néron lui-même était présent avec toute sa cour. Le magicien, en effet, commence son ascension, et les applaudissements éclatent de toutes parts. Mais un homme perdu dans la foule, priait à genoux : c'était saint Pierre. Et voilà que tout à coup le triomphateur d'un moment tombe pesamment sur les dalles du Forum. L'humble prière avait triomphé de l'art du magicien. Ainsi le raconte la tradition.

On voit encore le soubassement du temple où les Vestales entretenaient le feu sacré, et conservaient le Palladium, statuette de Minerve apportée, suivant la tradition, de Troie en Italie par Enée.

Quelques ruines marquent encore la place du temple de Janus dont les portes restaient ouvertes pendant la guerre, sans doute pour inviter le peuple à venir y prier les dieux pour le succès des armées romaines. Deux fois seulement, jusqu'à Auguste, elles se fermèrent pour annoncer la paix.

Et que d'autres ruines et monuments qui mériteraient d'être mentionnés !

***

SAINT-DENIS — *Mercredi*, 30. — L'Église de Saint-Denis a

été bâtie en 1619 par des religieux français de l'Ordre de la Rédemption ; aujourd'hui encore ce sont des enfants de saint Jean de Matha, venus d'Epsagne et établis à Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, qui la desservent, ainsi que le couvent de filles adjacent.

C'est là que je dis la messe depuis mon retour de Terre Sainte ; mon compagnon d'autel est M. l'abbé E. Labrosse ; selon la coutume observée dans notre chapelle, nous nous servons la messe successivement l'un à l'autre.

L'église est tout à côté du collège ; tous les jours nous passons plusieurs fois devant la porte ; mais rien ne la distingue des bâtisses environnantes.

En Égypte, il y avait la ville aux cent portes ; Rome est la ville aux centaines d'églises. Il y en a paraît-il, autant que de jours dans l'année. Plus de soixante sont consacrées à la Mère de Dieu ; les martyrs illustres des premiers siècles ont chacun la leur, et quelquefois, plusieurs sont dédiées au même saint pour rappeler les diverses circonstances de sa vie et de sa mort. Des papes, des rois, des familles opulentes ont tenu à honneur d'élever des monuments de leur piété dans la Ville Éternelle.

De leur côté les Ordres religieux sont venus de par tout le monde fonder chacun une maison à Rome pour y puiser à la source même la science ecclésiastique et l'esprit de l'Église romaine.

Rome est la terre classique de l'esprit chrétien. L'air qu'on y respire en est imprégné. Tout y porte à Dieu, et on se sent devenir plus religieux. Que d'hommes venus en simples curieux y ont trouvé leur salut, et parmi les plus illustres, Louis Veuillot ! C'est ici qu'il a trempé sa foi et scellé son attachement inébranlable à la Chaire de Pierre. Un voyage à Rome, c'est un bain fortifiant qui répare les forces de l'âme et lui rend son énergie pour le bien.

La capitale du monde catholique est l'antithèse de la capitale du monde profane. A Paris tout est fait pour charmer les sens. Il y souffle un vent qui énerve et amollit le caractère. Insensiblement on se fait indifférent aux choses de la foi. Les jeunes gens surtout sont bien exposés à se laisser éblouir par des apparences trompeuses et à courir après des plaisirs qu'on leur présente sous toutes les formes. Hélas ! trop souvent des étudiants arrivés chrétiens convaincus de leur pays s'en retournent avec une foi blessée.

Les mondains aiment Paris et s'y plaisent ; Rome est la pa-

trie des croyants. A Paris, on oublie facilement ses devoirs religieux ; à Rome, on les reprend quand on les a négligés.

Rome offre à l'âme des jouissances intimes, elle renferme des séductions pour l'esprit et le cœur qui finissent par attacher à son sol béni et à son ciel d'azur. Grégoire XVI avait coutume de dire aux personnes qui allaient le voir avant leur départ : « Combien de mois avez-vous passés à Rome » ? Si l'on répondait : « Six mois », il ajoutait aussitôt : « Au revoir » ! C'est que Rome après un séjour prolongé devient une seconde patrie où l'on sent le besoin de revenir.

Je ne connais pas sort plus heureux pour un prêtre retiré du ministère que d'aller terminer ses jours à Rome, occupé à visiter les églises, à suivre le cycle de ses fêtes quotidiennes, et à assister aux démonstrations qui ne cessent de se succéder dans la ville des Papes.

* * *

A L'ŒUVRE ET A L'ÉPREUVE — 31 *mars.* — Je viens de lire d'un seul trait le nouveau livre de Laure Conan : A l'*œuvre et à l'épreuve.*

D'instinct, je n'aime pas les romans ; c'est une suite d'aventures qui passent comme les tableaux d'une lanterne magique, et les personnages agissent au gré de l'auteur comme des marionnettes au bout de leur ficelle. D'ailleurs nous n'avons qu'à donner libre cours à notre imagination et elle se peuplera de héros imaginaires. Mais A l'*œuvre et à l'épreuve* est un roman semi-historique ; c'est la vie, esquissée à grands traits, du Père Charles Garnier tué en haine de la religion par les farouches Iroquois. De fait, notre histoire est une mine inépuisable pour tous nos écrivains ; Laure Conan n'en a suivi qu'un mince filon.

Un intérêt tout particulier s'attache aux pionniers de la foi et de la colonisation dans notre patrie. On aime à savoir ce qu'ils ont été, avant de les voir à l'œuvre et à l'épreuve sur le théâtre de leurs travaux ; on aime à les suivre lorsqu'ils font un voyage au pays des ancêtres. Monsieur Garnier demeure à Paris. Son fils Charles se sent appelé aux missions lointaines du Canada ; il est encouragé dans ses généreux desseins par M. de Champlain qui vient passer une journée au milieu de la famille du futur missionnaire. Le fondateur de Québec parle volontiers de sa colonie naissante. Comme il expose avec enthousiasme son projet d'implanter une nouvelle France sur le sol d'Amérique ! C'est le rêve de sa vie. Les obstacles pa-

raissent insurmontables, mais il a la foi dans l'avenir, et il mourra au poste où la Providence l'a placé. Le Père de Brébœuf, l'homme à la haute stature, aux résolutions énergiques, au dévoûment surhumain, vient à son tour sous le même toit. Il fait connaître ses missions huronnes ; il dit ses espérances et ses déboires, ses misères et ses consolations. Il retournera aux grands lacs, car c'est là qu'il veut mourir au milieu de ses chers sauvages. Plus tard on apprend que le Père Jogues doit célébrer dans la chapelle du Collège de Clermont. On se presse pour voir le martyr ; on le supplie de montrer ses doigts mâchés, écorchés, brûlés en haine de la foi.

Le roman historique de Laure Conan renferme des scènes émouvantes, des situations qui empoignent. Par temps, on se surprend des larmes aux yeux.

L'intrigue se résout par le martyre. Cela peut déplaire à certains lecteurs accoutumés à voir tous les récits se terminer par le mariage, dénouement traditionnel. Mais le martyre n'est-il pas la plus belle fin d'une vie consacrée au service de Dieu dans les missions ?

Cependant A *l'œuvre et à l'épreuve* n'obtiendra peut-être pas tout le succès qu'on serait en droit d'attendre. *Il est difficile de faire d'un saint un heros de roman sans blesser quelque peu la vraisemblance.*

***

M. l'Abbé M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi — Québecquois a Rome — *Vendredi*, 8 *avril.* — Depuis quelque temps il est question de notre diocèse. Mgr Bégin, après deux années passées sur le siège épiscopal de Chicoutimi est devenu coadjuteur du cardinal-archevêque de Québec. M. l'abbé Laflamme, de l'Université Laval, nommé pour lui succéder, a décliné l'honneur de l'épiscopat, et ses raisons ont été acceptées par la Sacére Congrégation de la Propagande. Aujourd'hui, on nous apprend que le choix est tombé sur M. l'abbé M.-T, Labrecque, Directeur du Grand Séminaire de Québec et professeur de théologie morale. J'ai bien connu le nouveau titulaire pendant les années du cours classique ; il me précédait de trois classes. En 1885, j'ai eu l'honneur de le recevoir dans mon presbytère d'Alma ; il était accompagné de M. l'abbé Ol. Mathieu, Directeur du Petit Séminaire. Je ne veux pas retarder à lui écrire pour lui présenter mes félicitations, déposer à ses pieds le tribut de mes hommages, et me souscrire son fils dévoué en Notre-Seigneur.

J'ai le plaisir de rencontrer de temps en temps un cousin québecquois, M. Gaspard LeMoine, qui voyage avec toute sa famille. Il a traversé l'Espagne, séjourné en Algérie, et partira bientôt pour le Canada.

Aujourd'hui sont arrivés MM. les abbés Nap. Cinq-Mars et Aur. Angers. Eux aussi ont passé la saison rigoureuse sous le beau ciel de l'Algérie : puis ils ont fait le pèlerinage de Terre Sainte.

C'est toujours une joie pour notre petite colonie de faire de nouvelles recrues.

Ce soir doit partir M. l'abbé Raym. Casgrain. Il est impatient de se retrouver dans sa retraite du Bon-Pasteur de Québec ; son pèleringae de Terre Sainte l'a fatigué.

Mgr Têtu et son frère, M. l'abbé Alphonse, ainsi que M. le curé Faguy ne partiront que le 28 du courant pour Paris où ils séjourneront un mois avant de s'embarquer au Havre pour New-York.



Le Palatin — 9 *avril*. — La tradition place sur le Palatin la demeure des premiers héros du Latium, Evandre et Faustulus. Cette colline a été le berceau de Rome ; c'est à ses pieds que les eaux du Tibre, en se retirant, laissèrent à sec le panier flottant qui contenait les frères jumeaux Romulus et Rémus. Toujours suivant la tradition, les deux innocentes victimes de l'ambition d'un oncle usurpateur furent nourris par une louve. Reconnus pour être du sang royal, ils reçurent un domaine. Ce fut autour du Palatin que Romulus traça avec le soc d'une charrue les limites d'une ville nouvelle ; elle s'étendit bientôt sur les six collines environnantes qui sont : au nord et à l'est, le Capitole, le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin ; au sud, le Cœlius et l'Aventin. Dans les temps plus rapprochés de nous, la ville envahit le Vatican, le Montorio, le Janicule et le Pincio. Sur la colline où Romulus creusa une caverne pour sa demeure, les rois, ses successeurs, eurent leur résidence ; sous la République, les familles les plus considérables et les personnages célèbres s'y établirent. Là naquit Auguste. Devenu empereur, il y bâtit un palais qu'il laissa à l'État pour l'usage des Césars. Ceux-ci luttèrent de luxe et d'extravagance pour l'agrandir et l'embellir. Caligula, sous le prétexte d'aller plus facilement causer avec Jupiter Capitolin, fit jeter sur le Forum un pont qui relia le Capitole au Palatin. Mais le comble de la folie fut la Maison d'or de Néron. D'un luxe inouï et de dimensions

colossales, elle couvrait les monts Palatin, Cœlius et Esquilin, et les vallées qui les séparaient ; ses dépendances s'étendaient jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Un auteur contemporain nous dit qu'elle menaçait d'envahir toute la ville. On se fait difficilement une idée de la richesse des salles. Dans les festins les fleurs tombaient des balcons d'or sur les convives ; des tuyaux répandaient les parfums, tandis que les voûtes changeaient de décor pour varier le spectacle. Au dehors, des portiques à triple rang de colonnes s'allongeaient sur des parcours d'un mille. Mirage des eaux, obscurité mystérieuse des bois touffus, solitude des vastes plaines, gaîté des prairies verdoyantes et des vignes champêtres : tout se réunissait pour charmer les regards et captiver les sens. Dominant tout de sa superbe, la statue de Néron s'élevait, d'or et d'argent, à cent vingt pieds dans les airs. En la contemplant et tout ce qui l'entourait, Néron se crut quelque chose ; il se prit pour un habitant de l'Olympe. Il eut cependant la modestie de dire : « Enfin, je suis logé comme un homme ».

Voilà où peut conduire la sottise humaine, quand rien n'y fait contre-poids. En ces temps de civilisation païenne, plus de la moitié du genre humain respirait pour satisfaire les caprices d'un petit nombre d'hommes. C'est ce luxe effréné, cette orgie de jouissances qui ont tué la Rome des Empereurs.

Les fouilles qu'on poursuit encore sur le Palatin nous révèlent les richesses incomparables du peuple-roi, sa puissance et son génie, mais elles proclament aussi bien haut le néant des choses humaines.

Pour nous, chrétiens, en visitant les ruines du palais des Césars, nous nous rappelons avec bonheur et orgueil que la religion du Christ pénétra sous ces lambris dorés, et qu'au milieu de cette cour corrumpue où figuraient une Messaline et une Agrippine, la honte de leur sexe, vivaient des chrétiens aux mœurs pures à qui saint Paul adressait des saluts.

Sur le mont Palatin s'élève l'église de Saint-Bonaventure habitée depuis des siècles par les Franciscains de la Stricte Observance ou les Alcantarins. Elle possède un trésor bien précieux, le corps de saint Léonard de Port-Maurice, si parfaitement conservé qu'on le croirait vivant.

***

Le Capitole — Après avoir peuplé le Palatin, la petite colonie de Romulus ne tarda pas à envahir le mont Capitolin C'est là que Tarquin le Superbe bâtit un temple destiné à de

venir le plus vénérable du vieux monde romain. Ses trois nefs, surmontées d'autant d'édicules, étaient consacrées, celle du milieu à Jupiter, le maître des dieux, une autre à Junon, son épouse, et la troisième, à leur fille Minerve. Le temple mesurait plus de huit cents pieds de circonférence, et la triple colonnade du portique dominait toute la ville. Il s'élevait sur l'un des sommets qui émergeaient du Capitole ; l'autre monticule supportait la forteresse entourée de murailles et de hautes tours. Entre les deux mamelons s'étendait cet espace libre où Romulus avait ouvert un asile aux étrangers pour grossir le noyau de sa colonie naissante. Au sud de la colline le roc était coupé à pic ; c'est là qu'on précipitait les criminels coupables de haute trahison. L'effroi qu'inspire encore aujourd'hui la pensée de la roche Tarpéienne est purement classique depuis l'exhaussement du sol du côté du Tibre.

Le Capitole, la plus petite des collines de Rome mais la plus célèbre, a subi le sort de la ville dont il était le centre. Ruiné à diverses reprises, il fut abandonné ; une partie même prit le nom de mont des Chèvres. Au XIIIe siècle les idées républicaines qui hantèrent les esprits des Romains remirent la colline en honneur. Le préfet de Rome dut y fixer sa résidence, et les officiers publics y tinrent leurs séances.

Le Capitole actuel comprend l'Intermont d'autrefois. On y monte par un escalier construit d'après les plans de Michel-Ange. A la naissance de la rampe, deux lions, vomissant l'eau par la gueule, semblent garder la colline historique. A demi-hauteur, à gauche, l'État entretient une louve et son louveteau en souvenir d'un fait cher au cœur des Romains. Au sommet se dressent les dompteurs Castor et Pollux à côté de leurs chevaux de guerre. Puis s'ouvre devant nous une vaste cour carrée dont le centre est occupé par la statue équestre de Marc-Aurèle, la seule du genre que l'antiquité nous ait léguée. C'est un chef-d'œuvre. La figure martiale de l'empereur nous frappe tout d'abord ; le coursier achève de fixer notre attention avec sa tête où tout semble vivre, sa croupe artistement arrondie, ses jarrets fortements tendus ; on croirait qu'il va s'élancer. Un artiste ne se lassait d'admirer cette œuvre d'art. A la fin, impatient de l'invariable immobilité du groupe silencieux, il s'écria : « Marche donc ! Oublies-tu que tu vis » ? Il oubliait lui-même qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner à la matière le souffle de la vie.

Au fond du quadrilatère est le palais des Sénateurs ; à droite celui des Conservateurs ; et à gauche, le Musée. En compa-

gnie de MM. les abbés Cinq-Mars et Angers, j'ai visité toutes les œuvres intéressantes qu'ils renferment ; nous y passâmes l'après-midi.

C'est dans le Musée que se trouve la statue du gladiateur mourant. On reconnaît un Gaulois. Il s'est infligé une blessure mortelle pour échapper à l'esclavage, et la vie s'écoule avec son sang. Mais il est heureux, car il meurt libre et indompté. On s'intéresse au sort du malheureux vaincu, car on reconnaît en lui l'expression, exagérée sans doute, de l'un des sentiments les plus nobles de la nature humaine, l'amour de la liberté.

L'héroïque Gaulois rappelle le premier Brenn, chef des Gaules, qui marcha contre Rome, quatre cents ans avant notre ère et s'en empara. Il était noble dans sa fierté barbare. Aux ambassadeurs qui lui demandaient la raison de sa campagne : « Notre droit, dit-il, c'est celui qui vous a fait attaquer tant de peuples que vous avez réduits en esclavage ; nous le portons à la pointe de nos épées ; tout appartient aux braves ». Il respectait les campagnes qu'il traversait : « Ce sont les Romains, criait-il en passant, que nous allons combattre ; c'est à eux seuls que nous en voulons ». Une victoire éclatante conduisit les Gaulois jusqu'au pied du Capitole où ils furent témoins d'une scène dont la grandeur l'emportait sur les élans sublimes de leur fière nature. Ils parcouraient la ville en vainqueurs et la pillaient, lorsque, arrivés au palais des Sénateurs, ils aperçurent des vieillards gravement assis à l'entrée du vestibule, tous revêtus des insignes de leur dignité et appuyés sur leurs bâtons d'ivoire, immobiles comme des statues et plongés dans un silence solennel. Une longue barbe blanche tombait sur leurs poitrines et ajoutait encore à la majesté de leur attitude. Les barbares crurent voir une assemblée des dieux de l'Olympe, et restèrent interdits. L'un d'eux cependant s'avance et ose toucher la barbe d'un sénateur ; celui-ci indigné le blesse aussitôt avec le bâton qu'il tient à la main. Le Gaulois irrité tue le Romain. Ce fut le signal du massacre ; les cruels vainqueurs se jettent sur ces hommes sans défense qui se laissent égorger sur place sans bouger. Une nation qui possède des citoyens de cette trempe ne peut périr.

Sept mois durant les Gaulois assiégèrent le Capitole sans pouvoir s'en emparer. A la fin, confiants, à la faveur d'un passage secret qu'ils avaient découvert, ils montaient à l'assaut lorsqu'ils furent trahis par les oies sacrées du Capitole que le bruit des pas avaient réveillées. Un Romain se présenta le

premier et soutint d'abord seul l'effort des assaillants, et donna ainsi le temps aux troupes d'accourir et de repousser l'ennemi.

Brennus consentit enfin à faire la paix moyennant mille livres d'or. Pour le peser les barbares apportèrent de faux poids ; et, comme les Romains se plaignaient de cette supercherie, Brennus, jetant son épée dans le plateau de la balance, répondit : « — Malheur aux vaincus » ! Mais Camille, nommé dictateur dans son exil, arrivait en toute hâte et s'écriait fièrement : « Des Romains se rachètent avec du fer et non avec de l'or ». Une lutte décisive s'engage ; les Gaulois sont vaincus ; et Camille victorieux est salué du beau titre de second Fondateur de Rome.

Et que d'autres faits d'armes glorieux rappelle le mont à jamais célèbre du Capitole !

***

Le Pincio — Je me suis rendu au Pincio en compagnie de mon confrère M. l'abbé Nadeau. Le Pincio était autrefois un jardin, ou plutôt une vigne. Napoléon, pendant l'occupation de Rome, en commença la transformation ; après la chute de l'empereur, Pie VII en termina les embellissements, mais à Valadier revient l'honneur d'avoir créé cette promenade publique qu'on admire aujourd'hui et qui est l'une des plus belles de l'univers.

Deux heures avant le coucher du soleil, Rome, jusque-là engourdie dans la sieste de l'après-dîner, se réveille comme d'un long sommeil. Il se produit alors comme un redoublement de vie. Les rues se remplissent, les places publiques s'animent. Le Pincio surtout se peuple de tout un monde et revêt un air de gaîté extraordinaire ; la foule des Romains et des étrangers, avides d'air pur et de délassement, le sillonnent en tous sens ; on parcourt les sentiers qui se croisent, les allées ombreuses et les bosquets fleuris ; on s'arrête pour respirer le parfum des fleurs, en admirer des couleurs variées ; on aime à se reposer sur les tapis de verdure. Les hommes s'entretiennent gravement entre eux, tandis que les femmes étalent les couleurs voyantes de leurs toilettes et que les enfants jouent sur le gazon. Çà et là on rencontre des étudiants aux uniformes divers, parlant théologie, discutant des questions controversées ou se livrant aux études arides de la métaphysique.

Mais les sons joyeux de la fanfare se font entendre ; et voilà que toutes les directions accourt cette population mouvante ; elle se groupe au pied d'une estrade sur laquelle est une fanfare

d'une cinquantaine de musiciens. Un chef d'orchestre conduit ces instrumentistes, mais comme par la pensée, tellement ses mouvements sont rares et presque imperceptibles. Avec les derniers accords se dispersent les auditeurs ; dans quelques quarts d'heure, d'autres viendront les remplacer lorsqu'on exécutera un nouveau morceau.

Pendant ce temps, de pompeux équipages suivent le large chemin qui contourne la montagne, et s'échappent par la place du Peuple.

A la sortie du Pincio, nous nous arrêtons sur la terrasse pour admirer le panorama qui se déroule sous nos yeux. Toute la ville est à nos pieds. A l'extrémité ouest, le dôme de Saint-Pierre s'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure et se détache sur le ciel bleu. La basilique Vaticane jouit du privilège des grands hommes de l'histoire : ses proportions grandissent avec la distance comme la renommée de ceux-ci grandit avec les siècles.

Nous passons auprès de la villa Médicis qui date du XVI[e] siècle. Sous Napoléon elle devint le siège de l'Académie des Beaux-Arts. C'est là que la France encore aujourd'hui envoie ses jeunes artistes se perfectionner dans leurs études.

A l'église de la Trinité-des-Monts on chantait le salut ; nous y entrâmes. Toutes les chaises étaient louées, et nous nous mêlâmes à la foule qui se tenait debout ; elle était tellement pressée qu'au moment solennel de la bénédiction, à peine pûmes-nous remarquer un léger mouvement de tête pour témoigner de l'adoration du cœur. La plupart des assistants étaient venus pour des motifs de foi ; mais aussi, les décorations, le chant un peu théâtral, en avaient attiré un bon nombre.



Villa Pamfili — 11 *avril*. — Avec une dizaine de confrères j'ai fait la promenade de l'après-midi sur le mont Janicule de l'autre côté du Tibre, au sud du Vatican. Nous nous sommes rendus jusqu'à la villa Pamfili en passant par la porte Saint-Pancrace.

La noblesse romaine sait faire grand, et ses nombreuses villas autour de la ville sont d'une magnificence royale. Celle que nous visitons aujourd'hui est remarquable entre toutes ; elle est la plus étendue ; sa circonférence mesure plus de cinq milles. Partout l'art le dispute à la nature. Ce ne sont que jardins, grottes champêtres, pièces d'eau, fontaines jaillissantes, et, jetés çà et là, statues, bustes, bas-reliefs. Des pins sé

culaires y élèvent leurs panaches à des hauteurs prodigieuses.

Deux fois la semaine les portes de la villa Pamfili-Doria ou *Belrespiro*, comme disent les Italiens, s'ouvrent au public. Comme dans les autres villas de Rome les simples fiacres ne sont pas admis à rouler sur ses avenues princières ; les voitures à deux chevaux ont seules ce privilège ; ce jour-là elles étaient nombreuses ; nous les voyions circuler dans toutes les directions, le long des lacs, au fond des vallées, sur le versant des collines, suivant les ondulations du terrain.

La terre que nous foulons est une terre glorieuse pour la France. C'est ici qu'en 1849 le général Oudinot établit ses quartiers ; c'est par la porte Saint-Pancrace qu'il rentra victorieux dans Rome pour la remettre à son maître légitime.

Pie IX, élevé sur le trône pontifical aux acclamations de tout le peuple, avait prodigué les bienfaits autour de lui, et pour don de joyeux avènement, accordé une amnistie générale. Mais semez les bienfaits dans le cœur des méchants, et vous récolterez les trahisons et les ingratitudes. Moins de trois ans après, fait prisonnier dans son propre palais par ces mêmes hommes qu'il avait graciés, il était obligé de s'enfuir à Gaëte.

C'est la gloire de la deuxième République d'avoir rendu Rome au Pape et au monde catholique. En cette circonstance le cœur du Président battit à l'unisson de celui de la fille aînée de l'Église. On reconnaît ici la France de Charlemagne, la France laissée à l'inspiration de ses sentiments généreux et chrétiens. Elle sortit de cette campagne, fière du devoir accompli ; elle y trouva un regain de force et de vaillance qui la rendra plus tard invincible sur les champs de bataille de la Crimée.

La prise de Sébastopol suivit de près la délivrance de Rome, comme, hélas ! la catastrophe de Sédan arriva quelques mois après le rappel des troupes en garnison à Rome. Le carbonaro Bonaparte se devait à ses frères de la Jeune Italie ; il lui appartenait de préparer la voie aux brigands de Garibaldi. Mais Dieu a toujours son mot à dire dans le gouvernement du monde, et quelquefois sa voix est éclatante. L'empereur, comme son oncle, vit la couronne tomber de son front humilié et dut prendre pour toujours le chemin de l'exil.

La nation française a une mission providentielle sur la terre, celle de défendre la Papauté. Son sort est uni intimement à celui de l'Église. Si elle prévarique, malheur à elle ! L'histoire est là pour le prouver. Pareille à la locomotive jetée en dehors de ses rails, elle éprouve des chocs, des soubresauts terribles qui la secouent et l'ébranlent avec violence. C'est l'état

où nous la voyons aujourd'hui, se débattant dans les crises polictio-religieuses et sociales qui l'épuisent. Qui viendra la remettre sur le champ d'honneur, qu'elle ne peut quitter impunément ? Pendant un demi-siècle, le descendant de ses rois très chrétiens, le seul capable peut-être de la sauver, s'est tenu à la frontière, attendant l'heure propice qui n'a pas sonné. Henri V est descendu au tombeau. Et maintenant que va-t-elle devenir ? Sur la couche d'iniquité que lui ont faite les principes de 89, et sur laquelle elle se retourne péniblement comme un malade en proie à d'affreux cauchemars, elle ne peut vivre toujours. Un peuple sans foi est un peuple sans loi ni famille qui doit périr infailliblement si Dieu ne l'arrache à son sens reprouvé par un miracle de la grâce.

VI

La Scala Santa — *Dimanche des Rameaux*, 10 *avril.* — On montait au palais de Ponce-Pilate à Jérusalem par un escalier de vingt-huit degrés. Notre-Seigneur le gravit quatre fois dans sa Passion : une première, lorsqu'il fut traduit devant le gouverneur romain par le grand-prêtre Caïphe ; renvoyé de Pilate à Hérode, il le descendit, et, au retour, le remonta affublé de sa robe de dérision ; une quatrième fois il sanctifia ces marches vénérables lorsqu'il prit le chemin du Calvaire, la tête couronnée d'épines et le corps couvert de plaies sanglantes. C'est donc une relique bien précieuse que cet escalier ; aussi lorsqu'il fut transporté à Rome par les soins de l'impératrice Hélène, fut-il reçu avec des transports d'enthousiasme. On le reconstruisit dans l'église qu'on lui avait préparée. Par respect les ouvriers ne voulurent pas le toucher de leurs pieds ; ils posèrent d'abord la marche supérieure, puis l'avant-dernière et continuèrent ainsi en descendant jusqu'à la première du bas.

Il s'établit immédiatement un courant de pieux pèlerins à la *Scala Santa*. On la montait avec les sentiments les plus vifs de componction et de pénitence, et souvent en versant d'abondantes larmes à la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu. Le marbre s'usait sous les genoux des pèlerins ; on dut le couvrir de madriers de noyer qu'on renouvela plusieurs fois depuis.

J'ai été heureux de venir, moi aussi, monter après tant d'autres, et en me traînant sur les genoux, cet escalier que gravit, le premier, Jésus-Christ mon Sauveur, de le baiser avec respect, et de contempler par les espaces laissés libres entre les madriers, les marches elles-mêmes que foulèrent ses pieds divins.

On descend par deux escaliers latéraux, non sans avoir jeté un coup d'œil sur les statues si expressives de l'*Ecce Homo* et de la Trahison de Judas et avoir fait une fervente prière au sanctuaire *Sancta sanctorum*, l'un des plus précieux du monde par les saintes reliques qu'il renferme, comme l'indique l'inscription latine : *Non est in toto sanctior orbe locus*, il n'est point de lieu plus saint dans le monde. On y vénère, en effet, une image miraculeuse du Sauveur, un pain de la dernière Cène, l'éponge de la Passion, un fragment de la lance de Longin, un petit morceau du saint Sépulcre, des fragments de la colonne de la flagellation, et de la colonne de la *Lithostrotos*.

La *Scala Santa* est sous la garde des Pères Passionistes qui ont leur couvent tout auprès. Lorsque je me présentai ce matin dans leur chapelle pour dire la sainte messe, un Frère ne voulut pas d'abord accepter mon *Celebret*, mais le Supérieur qu'il alla chercher, me fit des excuses, et m'invita à prendre le café. J'acceptai volontiers et ainsi je ne m'éloignai pas de Saint-Jean-de-Latran où je voulais assister à la bénédiction des rameaux.

***

SAINT-JEAN-DE-LATRAN — Le premier pape, saint Pierre, en fixant sa résidence à Rome, attacha à ce siège la prérogative du souverain pontificat. Le second évêque de Rome, saint Lin, par le fait même de son élection devint le second pape, le deuxième anneau de la chaîne ininterrompue des Souverains Pontifes. Dans Rome, Saint-Pierre est la basilique du Pape ; mais c'est Saint-Jean-de-Latran qui est la cathédrale de l'évêque, et c'est ce siège qui comporte la dignité de la Papauté, comme à d'autres appartiennent de droit les titres d'archevêché et de patriarcat. Aussi est-elle la première des églises du monde dans la hiérarchie catholique, comme l'atteste l'inscription qu'on lit sur les murs : *Sacrosancta Lateranensis ecclesia omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*. Et les chanoines qui la desservent ont le pas sur ceux de Saint-Pierre, même dans la basilique Vaticane.

Saint-Jean-de-Latran remonte au berceau du christianisme. Après trois siècles passés sous terre, les Papes quittèrent les demeures ténébreuses des Catacombes pour prendre possession du palais de l'ancienne famille des Latrans que Constantin leur avait donné et qu'ils habitèrent jusqu'à leur séjour à Avignon. Sous le régime des rois usurpateurs de la maison de Savoie, la basilique et le palais de Latran jouissent, comme

le Vatican et Castel-Gandolfo, du privilège de l'exterritorialité, en vertu de la loi des Garanties du 13 mai 1871.

La basilique de Latran a un portique imposant. La colonnade soutient une balustrade que domine la statue colossale du Sauveur entourée des statues de quatorze des principaux saints de l'Église. C'est de la *loggia* du milieu que le Pape dans des temps plus heureux donnait la bénédiction apostolique *Urbi et Orbi* le jour de l'Ascension. On pénètre dans les cinq nefs de l'intérieur par cinq portes dont l'une, celle du milieu, la porte Sainte, reste murée et ne s'ouvre que l'année du jubilé.

L'autel papal renferme la table sur laquelle saint Pierre offrit les saints Mystères ; il est surmonté d'un superbe baldaquin qui contient les chefs des apôtres Pierre et Paul.

La chapelle la plus riche est celle des Orsini, qui renferme les caveaux de cette illustre famille. Dans la chapelle des Chanoines se trouve la stalle réservée aux rois de France depuis Henri IV qui obtint ce privilège par un don princier. L'église de Latran porte le nom d'église d'or à cause du trésor de ses reliques. Elle possède un bras de sainte Hélène, une partie du cerveau de saint Vincent de Paul, du sang de saint Charles Borromée, la coupe empoisonnée qui fut présentée à l'apôtre saint Jean, une partie du manteau de pourpre dont Jésus-Christ fut couvert par dérision.

C'est dans l'église de Saint-Jean-de-Latran que j'assistai à la bénédiction des rameaux. De chaque côté du chœur s'ouvraient des loges destinées à des familles distinguées. Dans la nef on avait installé des estrades d'une manière grossière ; les joints entre les madriers étaient tellement prononcés que mon bréviaire passa à travers, et je dus payer un bambin pour aller le chercher en rampant sous le plancher provisoire.

A un moment donné j'entendis un bruit confus de pas en arrière de l'église ; c'était la foule qui se précipitait pour recevoir les rameaux que des chanoines distribuaient aux assistants. Ils étaient bien communs, mais ceux que reçurent les chanoines et des personnages importants étaient d'olivier et artistement travaillés.

***

Jeudi saint — Une grande tristesse se répand sur la terre ; car demain est l'anniversaire de la mort de l'Homme-Dieu. Les temples sont remplis d'un deuil qui pèse comme un manteau de plomb. L'autel dépouillé de tout ornement, découvre aux

regards inquiets son tabernacle entr'ouvert et vide. Cependant, d'une chapelle retirée s'échappe une lueur craintive ; c'est le reposoir. Le pieux fidèle dirige ses pas de ce côté ; il y retrouve son Dieu entouré d'honneur, et il est heureux de déposer à ses pieds les sentiments d'amour et de reconnaissance qui l'animent. L'Église, semble partagée entre deux sentiments : sentiment de douleur à la vue de son divin Maître trahi et livré à ses ennemis ; sentiment de joie au souvenir de la Sainte Eucharistie instituée en ce jour. Le dépouillement des autels et le reposoir en sont les deux signes sensibles.

Cet après-midi, en compagnie du R. P. Corcoran, le vénérable doyen de notre collège, j'ai visité plusieurs reposoirs. Retraçons l'itinéraire que nous avons suivi, afin de dire un mot de quelques églises dont nous n'avons pas encore parlé.

Nous commençons notre tournée par l'église de Sainte-Suzanne sur la rue du Vingt-Septembre, à mi-distance entre la place du Quirinal et la porte Pie. Là vivait la noble Suzanne, nièce du pape Caïus. Demandée en mariage par le fils de Dioclétien, elle refusa les honneurs et les richesses de la cour impériale ; une disciple du Christ est seul capable d'un pareil héroïsme. Convaincue d'être chrétienne elle fut arrêtée, et la maison paternelle fut témoin de son martyre. Son père eut le même sort. La demeure où s'accomplit ce double sacrifice fut transformée en église ; elle fut détruite plus tard, et le temple que nous visitons aujourd'hui s'élève sur son emplacement. Les murs sont couverts de peintures et de fresques représentant les principaux traits de la vie de sainte Suzanne, et aussi de la chaste Suzanne de la Bible. L'autel de la Confession renferme les corps de la vierge romaine et de son père, et des reliques insignes de sainte Perpétue et de ses sept fils.

A côté de Sainte-Suzanne est Notre-Dame-des-Victoires ; l'édifice octogone, qu'on voit en face sert de couvent aux religieux de Citeaux. C'est dans la solitude de ce cloître qu'on alla chercher un ablégat pour le Canada. Il n'en faut pas être surpris ; car il arrive souvent que l'âme pure et éloignée de toute duplicité d'un moine, est plus propre à démêler l'écheveau d'une situation compliquée que l'homme vivant dans le monde et enclin à juger d'après des idées préconçues. Dom Smeulders est une intelligence d'élite, un esprit droit ; il termine dans la prière une vie consacrée tout entière au Seigneur.

Près de Notre-Dame-des-Anges, vis-à-vis de l'élégante fontaine qui lance ses nombreux jets d'eau à plus de vingt

pieds dans les airs, nous prenons la voie Nationale que nous suivons jusqu'à sa rencontre avec la rue du Quirinal sur la petite place de Magnapolis. Là sont les églises de Sainte-Catherine de Sienne et des Saints-Sixte-et-Dominique ; un peu plus loin s'élève celle de Sainte-Agathe.

Un large escalier en pierre nous conduit au forum Trajan, le plus célèbre après le Forum romain. Au milieu s'élève la colonne qui recouvre les cendres du vainqueur des Daces et que surmontait jadis sa statue. Saint Pierre a supplanté l'empereur ; l'endroit a été bien choisi pour un monument au chef des apôtres, auprès de cette ancienne basilique Ulpienne que Constantin choisit pour annoncer que le maître du monde embrassait la religion du Christ.

A notre époque on a creusé les ruines amoncelées du Forum, de sorte que c'est sur une hauteur que nous apercevons deux églises sœurs par leurs dimensions, leurs dômes et leurs vocables. L'une, consacrée au Saint-Nom de Marie, rappelle la victoire de Sobieski sur les Turcs aux portes de Vienne, alors qu'ils s'apprêtaient à envahir l'Europe ; l'autre, bâtie par l'association des boulangers, s'élève en l'honneur de Notre-Dame de Lorette.

Nous sommes à un pas de la place de Venise, centre des communications urbaines, où viennent aboutir les principales lignes d'omnibus et de tramways qui arrivent de la porte Pie par le Quirinal, du pont Saint-Ange par le corso Victor-Emmanuel, et de la place du Peuple par le Corso. On se propose de prolonger, en enlevant un pâté de maisons, cette dernière rue jusqu'au Capitole qui deviendra alors le point d'attraction de la ville.

Le palais de Venise, qui donne sur la place, appartenait à la République de Venise ; il est aujourd'hui la résidence de l'ambassadeur d'Autriche. Dans ce bloc immense est enclavée l'église de Saint-Marc qui remonte au IVe siècle. Le pape saint Marc, qui l'a bâtie, y repose, ainsi que les illustres martyrs persans Abdon et Sennen.

Suivons maintenant le corso Victor-Emmanuel. Presque en partant nous longeons le Gésu dont la célèbre façade donne sur la place de ce nom. Cette église remonte aux temps héroïques de la Compagnie de Jésus, au temps des Ignace, des Xavier, des Rodriguez, des Bellarmin, des Borgia, etc. Que de fois les premiers compagnons de l'illustre fondateur espagnol ont prié sur les dalles de ce temple ! Que de pieux

personnages y sont venus après eux ! Bien précieux et nombreux sont les souvenirs attachés à ce béni sanctuaire. Dans la chapelle de saint Ignace, l'une des plus riches de la Ville Éternelle, on conserve les ossements du saint fondateur ; dans celle de saint François-Xavier, le bras droit de l'Apôtre du Japon, et les cinq doigts qui se sont levés si souvent sur les infidèles pour les baptiser et les bénir.

Le Gésu est l'une des églises les plus fréquentées de Rome, l'une de celles où l'on prie plus volontiers. La demi-obscurité qui règne autour de nous aide encore à produire le sentiment mystérieux de la présence de Dieu. Dans les grandes fêtes le luxe des décorations, la splendeur des illuminations, le brillant des draperies qui s'enroulent autour des colonnes, se déploient dans le chœur et autour de la nef, attirent les foules. Ce qui se passe à Rome se voit dans tous les pays où il y a des Jésuites. Partout il s'établit un courant, comme un pèlerinage vers les églises qu'ils desservent ; partout le prestige de la sainteté et de la science, d'une sainteté sévère pour soi-même mais pleine de commisération pour les autres, d'une science aussi sûre dans les principes que condescendante dans la pratique, fait de chacune de leurs maisons, l'asile privilégié des pécheurs, des affligés, des hommes à vues droites, et des personnes ferventes. Qui dira les bonnes œuvres qu'ils accomplissent, le nombre d'âmes que leur pieux ministère fait monter au ciel de toutes les parties du monde ?

Attenant à l'église est le couvent aujourd'hui occupé par les troupes du Gouvernement. On y conserve encore la chambre de saint Ignace. Elle est petite et basse ; on a dû élever le plafond pour mettre des cierges sur l'autel. Les enfants ont hérité de l'esprit de pauvreté de leur père. Entrez dans la cellule de n'importe quel Jésuite ; entre quatre murs blancs vous verrez une table, quelques chaises, un modeste lit ; si vous ajoutez des livres souvent feuilletés, un crucifix plus souvent baisé, vous aurez fait l'inventaire de la chambre. Aussi, le fils de saint Ignace est-il prêt à partir au premier signal de son supérieur. Il n'emportera au bout du monde que son crucifix et son bréviaire, certain de retrouver à quelque point du globe où l'obéissance l'envoie les mêmes objets peu nombreux qu'il laisse à son successeur, et qui suffisent à son ambition.

Les Jésuites ont une autre église sur la place de la Minerve dédiée à saint Ignace. Les chapelles de l'abside, consacrées à saint Louis de Gonzague et à saint Jean Berchmans et possédant leurs dépouilles précieuses, sont surtout célèbres.

Avant d'arriver à Saint-André *della Valle*, le chemin se bifurque et forme un îlot. Sur l'embranchement, à gauche, est l'église du Saint-Suaire dite des Piémontais, qui donne son nom à la rue, et celle de Saint-Julien des Flamands. La première ne suffit pas à la foule qui s'y presse en ce jour. La reine Marguerite, dont c'est l'église nationale, pourvoit à son ornementation, et cette circonstance explique l'attraction dont elle est l'objet. A Rome, la principale parure des reposoirs consiste dans les lumières et les fleurs naturelles dont on couvre l'autel et le parquet ; les parfums embaument le tabernacle, image du tombeau du Sauveur, et la douce clarté de l'huile d'olive et de la cire d'abeille représente bien les prières des âmes fidèles au pied du tabernacle. On ne voit pas exposés, comme au Canada, les vases sacrés ; sans doute parce qu'il n'est pas dans l'esprit de l'église de mettre sous les regards et à la portée de la main des objets qu'on doit réserver pour les cérémonies du culte. Cependant, il semble que des calices et des ciboires renversés sur l'autel peignent bien les tristesses de l'heure présente et rappellent les paroles du prophète Daniel : « L'hostie fera défaut, le sacrifice sera aboli, l'abomination de la désolation régnera dans le temple ».

Le Saint-Suaire est l'église nationale des Piémontais ; aussi Victor-Emmanuel l'a-t-il orné de fresques célèbres. Le fait peut surprendre ; mais en Italie on n'est pas impie comme en France. Là c'est l'incrédulité pure, l'absence complète de pratique religieuse, tandis qu'ici on tient à rester de l'Église ; on voudrait pratiquer sa religion. Mais le libéralisme a faussé les consciences et imprimé une mauvaise direction aux esprits. On prétend être catholique, mais à sa manière. Sous prétexte de servir les intérêts de l'Église, on veut lui imposer ses idées et ses prétentions ; sous prétexte de mieux faire ressortir sa beauté intime, on veut la dépouiller de son manteau royal, et jeter sur ses épaules sans défense les haillons troués d'une protection platonique ; pour la protéger on veut lui imposer l'égide d'un gouvernement nécessairement variable, sinon toujours hostile.

L'erreur moderne a des formes multiples, et s'accommode aux mœurs des peuples ; en Italie que n'a-t-elle pas fait sous le couvert d'une patrie une ! Les catholiques étrangers ne verraient pas d'un mauvais œil une Italie obéissant à un seul maître, unissant ses forces pour repousser l'ennemi commun ; mais avec Florence, Milan ou Naples pour capitale.

Car Rome est intangible dans le vrai sens du mot ; elle appartient à Dieu et à l'Église catholique ; elle est trop grande pour être la capitale d'un peuple resserré sur un coin de terre. Le Pape, chef de l'Église catholique, la remplit et ne laisse pas de place à un roi temporel.

Compte-t-on pour peu l'honneur fait à l'Italie d'avoir été choisie pour devenir le centre de l'Église universelle ? Mais pour remplir sa sublime mission, il faut à l'Église une indépendance complète des puissances qui se disputent le monde.

C'est ce que devraient comprendre les rois du Piémont qui aspirent à la domination du royaume d'Italie. Ils pourraient alors se créer une position normale, et porter la couronne sans cesser d'être les fils soumis de l'Église. Mais leur ambition les aveugle, et leur faiblesse en face de sectaires qui en veulent à l'Église elle-même, les jette dans le camp ennemi. Voilà ce qui doit empoisonner leur vie et leur rendre le séjour de Rome insupportable.

Un jour que j'allais au Séminaire de l'Apollinaire, je fus arrêté par un cordon de soldats qui gardaient les avenues du Panthéon pendant qu'on chantait le service anniversaire du roi excommunié Victor-Emmanuel. Humbert son fils et son successeur sur le trône usurpé, excommunié lui-même, tient à procurer à son père les prières de l'Église, et force les portes du sanctuaire en obligeant le Pape à tolérer ce qu'il ne peut empêcher. Il doit être triste le spectacle de cette messe chantée sur le tombeau d'un roi mort en dehors de l'Église, qui n'a pu avoir un prêtre à ses derniers moments pour le réconcilier avec son Dieu, lorsque parmi les assistants se trouvent un roi excommunié, des serviteurs de la royauté usurpée pour la plupart excommuniés. Les chants doivent résonner douloureusement au cœur et apporter des sons accusateurs. Des fantômes lugubres doivent hanter l'esprit des assistants.

La reine Marguerite cependant n'est pas sous le coup de l'excommunication. Elle a au Quirinal sa chapelle et son chapelain. Sur la rue, lorsque les prêtres la rencontrent, à l'exemple de tout le peuple, ils s'inclinent devant la majesté de la royauté, tandis qu'ils refusent cette marque d'honneur au roi son époux, pour protester contre l'usurpation sacrilège de Rome.

De l'autre côté de Saint-André, à droite, se trouve la place

Navone, célèbre surtout par ses trois fontaines dont l'une est le chef-d'œuvre du Bernin. Elle représente les quatre grands fleuves du monde connu à cette époque, et tombe en cascades d'un amas de rochers dans un vaste bassin de quatre-vingts pieds de diamètre. Sous le règne des Papes, il arrivait, au temps de la canicule, qu'on fermait le soir l'écluse de la place, et, en même temps les issues des vasques étaient bouchées. Le lendemain le cirque agonal était devenu un lac autour duquel les Romains venaient s'amuser et respirer un air moins brûlant.

Le marché des Rois, sur la place Navone, est remarquable par la quantité de hochets de toutes sortes et de pseudo-instruments de musique qu'on y offre en vente. Les intéressés, pour attirer les clients, font un tintamarre capable de torturer les oreilles les plus insensibles.

Deux églises donnent sur cette place : Sainte-Agnès et une autre consacrée au Sacré-Cœur de Jésus.

Laissons le corso Victor-Emmanuel pour faire le tour de la place ; la rue Sediola et la Sapience nous conduisent au palais du Sénat, en face de Saint-Louis des Français. Cette église renferme un monument, sous forme de pyramide, en souvenir des Français morts au siège de Rome en 1849, aussi, le cénotaphe du brave de Pimodan enseveli dans la glorieuse défaite de Castelfidardo, en 1860.

A l'extrémité nord de la place Navone est l'église Saint-Apollinaire ; elle a peu d'importance par elle-même ; elle est restée célèbre toutefois parce qu'elle a donné son nom au séminaire diocésain bâti tout auprès.

A quelques arpents de là, l'église Saint-Augustin attire l'attention par son large perron et son portail élevé. On y vénère le corps de sainte Monique ; on l'y transporta d'Ostie, ville qui reçut le dernier soupir de l'illustre sainte et posséda pendant mille ans ses restes vénérés. La femme chrétienne, modèle de toutes les mères, est devenue inséparable du fils de ses larmes et de ses prières.

A l'entrée, vous êtes sûr de trouver à toute heure du jour une foule recueillie agenouillée au pied de la madone si célèbre *del Parto* de Sanseverino. Cent lumières l'entourent, et elle disparaît sous les pierreries et les ex-voto de toutes sortes qui la couvrent et descendent sur le piédestal ; mais son plus bel ornement est la piété des fidèles et les marques extérieures qu'ils en donnent. La statue plus grande que nature représente la Vierge-Mère portant son divin fils dans ses

bras ; elle a été couronnée en 1340, en action de grâces de la délivrance de la ville. C'est ici qu'est le centre de l'Archiconfrérie des Mères chrétiennes. Les étudiants y viennent aussi en grand nombre, dans le laborieux travail de la préparation aux examens, pour demander le succès.

Saint-Augustin possède une fresque célèbre de Raphaël représentant la figure inspirée du prophète Isaïe. Elle a été reproduite en mosaïque ; l'œuvre a deux pieds de longueur sur deux et demi de largeur ; trois ouvriers y travaillèrent pendant six ans et son coût fut de deux cent mille francs.

La coupole est la première qu'on a élevée dans Rome.

Attenant à l'église est le couvent des Augustins qui renferme la troisième bibliothèque de Rome. Avec ses cent mille imprimés et ses trois mille manuscrits elle vient après celles du Vatican et des Dominicains de la Minerve, dont l'une possède cent mille volumes et vingt mille manuscrits, et l'autre, deux cent mille volumes et mille manuscrits.

En gagnant le Tibre, on rencontre Saint-Antoine des Portugais, et Saint-Yvon, construite en forme d'abeille, en l'honneur du pape Urbain VIII qui avait cet insecte dans ses armoiries.

On pourrait ainsi, allant d'une église à l'autre, parcourir Rome en tous sens. C'est un jardin émaillé des églises les plus variées par leurs formes et leurs destinations.

Revenons par le côté est de la place de Navone, en suivant la rue de l'*Anima*, où nous rencontrons d'abord l'église de ce nom. Un caractère qui la distingue, c'est qu'elle nous apparaît à l'intérieur beaucoup plus grande qu'elle l'est véritablement ; cette particularité est due à son architecture capricieuse et unique en son genre. C'est l'église des Allemands. On a remarqué sans doute comme toutes les nations ont à Rome, leurs églises desservies par des prêtres du pays, où les instructions se donnent dans la langue maternelle. Autrefois il y avait toujours, attenant, un couvent pour les pèlerins ; et les infirmes et les malades y trouvaient un refuge assuré. C'était une petite patrie dans la patrie commune des fidèles, avec les usages, les mœurs et les traditions du pays ; on était chez soi sur ce petit coin de terre perdu dans la Ville Eternelle. Rome apparaît comme une mosaïque composée des pierres les plus diverses, mais dont le merveilleux assemblage offre un coup d'œil admirable aux yeux de la foi.

Le mouvement des nations vers la ville des Papes s'accentue toujours davantage ; aujourd'hui, plus que jamais, elles

sentent le besoin de se grouper autour du chef commun des fidèles, et de chercher un asile à l'ombre de la basilique de Saint-Pierre.

La musique religieuse de l'immortel Palestrina qu'on exécute à l'*Anima* attire les foules avides d'entendre cette composition si simple et si sublime à la fois.

Tout à côté est l'église de la Paix. Le génie l'a marquée du sceau de l'immortalité. Toujours on y viendra admirer le tableau des sibylles de Cumes, de Perse, de Phrygie et de Tibur, dû au pinceau de Raphaël.

Les nouveaux mariés de Rome ont l'habitude, le lendemain de leurs noces, d'entendre la messe dans l'église de la Paix.

Sur la place de Pasquin est l'église des Agonisants, et, avant de déboucher sur la rue Victor-Emmanuel, on trouve une église consacrée à saint Pantaléon qui remonte au XIIIe siècle et fut d'abord desservie par des prêtres anglais.

***

VENDREDI SAINT — Le monde pleure la mort de son Dieu ; les églises retentissent de chants de douleur et les prophètes prêtent leurs accents inspirés. Rome, cette Jérusalem de l'Occident, ressemble à un cimetière, mais où l'on ne voit qu'une tombe. Le souvenir de la passion et de la mort du Sauveur est rendu encore plus frappant par la vue des instruments du déicide qu'on expose en ce jour. Les marches de la Scala Santa se couvrent d'une foule de pieux fidèles. Le peuple accourt à Sainte-Croix-en-Jérusalem pour contempler les reliques de la Passion : trois morceaux de vraie croix, un des clous qui transpercèrent la chair du Sauveur, deux épines de la couronne qu'on enfonça dans son chef adorable, le doigt que l'apôtre Thomas mit dans les plaies de Jésus ressuscité, et l'inscription attachée à la croix.

Dans la basilique Vaticane, du haut de la tribune placée au-dessus de la statue de sainte Véronique, un cardinal offre à la vénération chrétienne le voile même qui reçut l'impression de la face adorable de Jésus montant au Calvaire, la lance qui alla chercher au fond de son cœur inanimé les dernières gouttes de son sang, et un morceau des bras de la vraie Croix.

Tout le jour les cérémonies se succèdent dans les églises de la Ville Éternelle. Dans la chapelle Sixtine, le Pape, donnant un illustre exemple, va, comme un simple fidèle, pieds nus et mains jointes, après avoir abaissé trois fois jusqu'à terre son

front ceint d'une triple couronne, adorer, en le baisant, le Christ attaché au bois de la croix.

Dans l'après-midi a lieu l'office des Trois Heures d'agonie, et, après le coucher du soleil l'Heure de la désolation de la Sainte Vierge ; chacun de ces offices consiste en un sermon entrecoupé de morceaux de musique. Avant l'usurpation sacrilège de 1870, on se portait en foule au Colisée où se faisaient en plein air les stations du Chemin de la croix qui se terminaient au pied de la croix que le Gouvernement a, depuis, fait enlever.

Et lorsque les cérémonies du culte latin tirent à leur fin, alors commencent, dans l'église de Saint-Athanase, celles du rite grec qui se continuent tard dans la nuit.

Pour moi j'entendis la messe à Sainte-Pudentienne. J'avais été invité, ainsi que MM. les abbés Préville, Guertin, Auclair et Labrosse, à aider le curé dans ses fonctions du ministère et le chant de la Passion. Tout s'y passa sans grande pompe. L'assistance était très restreinte.

Au chœur, on n'ôta pas sa chaussure pour baiser la croix qui fut placée ensuite à la balustrade ou chacun vint la vénérer.

L'église de Sainte-Pudentienne frappe tout d'abord par son cachet d'antiquité.

Vous savez ce qu'est une mission naissante. Le curé doit se retirer dans une maison privée qui lui sert tout à la fois de presbytère et de chapelle ; une famille met son logis à la disposition du ministre du Seigneur, qu'elle entoure de délicates attentions pour lui rendre moins pénibles les travaux du ministère. Supposez maintenant un pays infidèle où le prêtre est persécuté, où la famille qui lui offre l'hospitalité devient l'objet des railleries et des mauvais traitements... Telle était la mission de Rome quand l'apôtre Pierre y vint pour la première fois prêcher l'Évangile. Au nombre des premiers convertis fut le sénateur Pudens. Son palais devint la résidence du missionnaire et servit aux premiers chrétiens de lieu de réunion pour les instructions, les cérémonies du culte et l'administration des sacrements. C'est ce palais qui a été transformé en église sous le titre de Sainte-Pudentienne. On y montre encore la table de bois sur laquelle saint Pierre célébrait les saints Mystères.

Pudens avait deux filles, Pudentienne et Praxède. Toutes deux suivirent l'exemple de leur père et se consacrèrent aux œuvres de charité. Elles s'appliquaient surtout à recueillir,

au risque de leur vie, les corps des martyrs ; on voit dans les églises qui portent leurs noms des puits où elles déposaient respectueusement ces restes précieux. Elles recueillaient le sang glorieux avec des éponges, et en remplissaient des ampoules qui devenaient des trésors pour les frères.

*
* *

Le Colisée — Le monument le plus extraordinaire de la Rome ancienne, c'est le Colisée. La majesté de ses ruines frappe plus l'imagination tout d'abord que l'immensité de Saint-Pierre, les dalles moussues de la voie Sacrée, et les



Le Colisée

souterrains des Catacombes. Malgré les injures du temps et les dévastations des barbares et des Romains eux-mêmes, il se tient encore debout avec une incomparable grandeur ; ses murs lézardés et démolis par endroits nous parlent des choses du passé et nous disent les mœurs païennes. Il ressemble à ces vieillards qui restent seuls survivants au milieu d'une génération à laquelle ils n'appartiennent pas.

On peut se trouver au pied de monuments plus gigantesques ; les vingt étages d'un édifice américain fatiguent l'œil, mais cette façade sans art nous laisse froids ; ce n'est là que l'effort de l'esprit mercantile qui bâtit dans les airs parce que

Dieu n'y ménage pas l'espace. On a vite fait de construire cet échafaudage d'étages superposés, mais le temps en viendra facilement à bout ; un morceau de fer rouillé suffira peut-être pour amener une catastrophe qu'on réparera le lendemain. En face du Colisée, l'imagination reste frappée ; il y a de l'art et du sublime dans cette ellipse colossale.

Le Colisée remonte au temps de l'Empire romain. Néron était mort avec la réputation d'un monstre de cruauté et de libertinage. Cependant il laissait des œuvres empreintes d'un certain cachet de grandeur. Vespasien voulut détruire la Maison d'or qu'il avait fait construire, rendre Rome à elle-même, en la débarrassant de cette masse fastueuse qui l'obstruait. Mais au peuple avide de nouveautés il fallait d'autres merveilles ; on lui construisit au fond de la vallée qui sépare le Palatin de l'Esquilin, à la place même des étangs de Néron, un immense amphithéâtre. Trente mille Juifs, pris parmi les captifs que Titus traînait à la suite de son char triomphal à son retour de Jérusalem, y travaillèrent pendant dix ans. Leurs ancêtres bâtirent les Pyramides sous les Pharaons ; eux, élevèrent le Colisée sous les Césars.

L'inauguration du Colisée fut l'occasion de fêtes extraordinaires; on épuisa toute la variété des amusements populaires. Pendant cent jours consécutifs la vaste enceinte regorgea de spectateurs, et retentit d'applaudissements. Le sang coula en abondance et rougit le sable de l'arène qu'on avait soin de renouveler.

Nos mœurs ne nous permettent pas de comprendre l'attrait que les anciens trouvaient à ces spectacles sanglants. Dans la pratique ordinaire de la vie à peine pouvons-nous supporter la vue d'une blessure ; les gémissements des malheureux nous font mal au cœur. Il n'en était pas ainsi pendant les représentations du Colisée. On trouvait des délices inénarrables dans ces amusements barbares. Qu'on en juge par ce trait que raconte saint Augustin. L'un de ses amis, nouveau converti, rencontre des compagnons qui l'invitent à les accompagner au Colisée ; il refuse. On insiste ; il tient ferme. Mais les instances deviennent si pressantes qu'il cède à la fin, mais bien décidé de fermer les yeux et les oreilles pour ne rien voir ni entendre. C'est ce qu'il fait d'abord, mais voilà que tout à coup une grande clameur parvient jusqu'à lui en même temps qu'un mouvement se produit dans l'assemblée ; il ouvre instinctivement les yeux pour un instant... il ne les ferma plus ; la scène qui frappa ses regards le captiva ; la

passion était entrée dans son cœur ; il goûta un plaisir extrême aux jeux qui suivirent, et redevint un habitué du Colisée.

Assistons nous-mêmes par la pensée à l'une de ces représentations. Voyons d'abord le peuple qui descend des sept collines ; ses flots pressés viennent battre les flancs du vaste vaisseau du Colisée, envahissent toutes les ouvertures et débouchent à l'intérieur par les quatre-vingt portes ou vomitoires qui donnent accès sur l'amphithéâtre ; celui-ci se couvre d'une foule mouvante que les passions vont bientôt agiter et tourmenter comme les eaux de la mer.

Sur le *podium* ou terrasse inférieure brille le trône de l'Empereur, que recouvre un riche baldaquin ; tout auprès sont rangées les Vestales, et, autour de l'amphithéâtre prennent place les principaux personnages de l'Empire. A tout Seigneur tout honneur. En ces temps où regnaient les mœurs païennes, il appartenait à l'élite de l'aristocratie de voir couler le sang de plus près, de mieux entendre les cris des blessés et des mourants.

Les patriciens, les plébéiens, les affranchis et les esclaves même se distribuent sur les gradins et la terrasse supérieure, suivant l'ordre qu'ils occupent dans la société.

Maintenant tout est prêt ; cent mille spectateurs sont dans l'attente et commencent à donner des signes d'impatience. Déjà on entend les hurlements sourds des bêtes féroces qu'on tient enfermées dans des retraites souterraines.

Un lion a bondi sur l'arène. Pour le rendre plus furieux on l'a privé de nourriture, et on l'a aiguillonné jusqu'au sang. Il mugit, se bat les flancs, et soulève des nuages de poussière. Tout à coup il s'arrête, regarde inquiet autour de lui ; ses yeux lancent des éclairs. Il vient d'apercevoir un homme qui marche à sa rencontre. Alors s'engage une lutte terrible. Le gladiateur déploie toutes les ressources d'une adresse et d'une agilité incroyables ; mais voici que le lion est parvenu enfin à poser la griffe sur son adversaire, à l'attirer à lui ; bientôt il le déchire à belles dents. Avec le premier sang versé commence véritablement l'intérêt pour les spectateurs.

Et cet intérêt se nourrira de tous les coups portés, de toutes les blessures reçues, des cris et des gémissements des vaincus ; le râle même des mourants ne sera pas sans attrait. Le regard se délecte maintenant dans les combats d'animaux rendus furieux par la vue du sang, dans les luttes d'hommes qui s'entregorgent. Et si des sentiments d'humanité ont pu se faire jour dans les commencements, la passion les a éteints

tout à fait. Comme pour tempérer l'odeur trop acre du sang fraîchement répandu, des tubes de métal laissent échapper des eaux de senteur qui tombent en rosée bienfaisante sur les spectateurs et embaument l'air.

Et pourtant il y a dans l'assistance des personnes honnêtes et compatissantes, des mères remplies de tendresse. De retour dans leurs foyers, elles s'attendriront à la vue des misères d'autrui, elle s'apitoieront sur le sort des malheureux et pleureront avec les affligés.

Phénomène étrange ! Le cœur humain a de ces mystères qui suffiraient à eux seuls pour prouver la déchéance originelle de la nature humaine. Ne soyons pas prompts à condamner les hommes de cette époque, à leur jeter la pierre. Aurions-nous été plus humains ? Remercions plutôt notre divin Sauveur de nous avoir arrachés dans sa miséricorde aux mœurs païennes. Le christianisme seul produit la véritable civilisation. Les sauvages dans l'état de nature se font un régal de la chair humaine ; les Français de 89, après avoir réduit la religion à la croyance en l'Être suprême, couvrirent la France du sang le plus pur.

Mais voilà bien un nouveau spectacle qu'on offre à la foule avide de fortes émotions. L'arène est devenue un lac ; et sur ses eaux se balance une embarcation chargée de passagers, lorsque, tout à coup, les flancs du bateau s'entr'ouvrent. Vous avez rêvé quelquefois à toutes les horreurs d'un naufrage, à l'affolement général au moment de la catastrophe, à la lutte désespérée dans les flots, au silence de mort qui succède à toute cette agitation. Eh bien ! c'est cette scène terrible qu'on veut exposer aux yeux du peuple, dans toute sa réalité, après l'avoir préparée à froid et avec art. C'est un navire qui sombre ; ce sont des hommes qui luttent contre la mort et finissent par disparaître vraiment dans les ondes.

N'est-ce pas le dernier degré de la cruauté ?

Cependant un cri nouveau a retenti sur les gradins de l'amphithéâtre. « Les chrétiens aux lions ! Les chrétiens aux lions » ! Il s'agit d'une nouvelle classe d'hommes, appartenant à une religion venue de la Judée, auxquels on ne peut reprocher que la sublimité de leur doctrine et la pureté de leurs mœurs, mais qu'on poursuit d'une haine implacable, et qui se multiplie malgré les persécutions. Pour eux, pas de piété ; sur l'arène, on ne prend pas la peine de leur donner des armes. Et pourtant ils vont à la mort le sourire sur les lèvres et le regard au ciel. Regardez l'un d'eux qui s'avance.

L'empéreur Trajan, au cours d'une expédition, l'a amené de l'Orient, car il tient à montrer comme il pense toujours à son peuple et à ses amusements. Cette fois, c'est une victime de choix, un des chefs de la secte ennemie de l'Empire.

Les Romains ne sont pas émus en apercevant un vieillard aux cheveux blancs ; ils l'entendent sans émotion s'écrier à la vue des lions qui se jettent sur lui : « Je suis le froment du Seigneur, il faut que je sois moulu par la dent de ces animaux, pour que je devienne le pain pur de Jésus-Christ ». Avec le même sang-froid ils voient les deux lions s'élancer sur l'homme désarmé qui les attend, le mettre en pièces et le dévorer.

Les vœux du saint évêque Ignace sont accomplis ; le froment a été broyé et le pain est placé sur la table céleste du Père de famille.

C'est ainsi que s'amusait le peuple-roi à la manière d'une bête fauve à qui il faut fournir sa pâture si l'on ne veut pas qu'elle devienne furieuse et se retourne contre son maître ; ainsi les Empereurs, pour conserver le sceptre, étaient obligés de distribuer au peuple le pain et les jeux : *panem et circenses*. L'Empire perdit tout son prestige, devint un objet de spéculations, au point qu'un jour il fut mis à l'enchère, et adjugé au plus offrant, à un viveur qui, apprenant au milieu des fumées du vin et de l'ivresse l'étrange nouvelle, se rendit sur la place publique, pour s'emparer d'un pouvoir souillé et déshonoré.

Les Empereurs romains n'avaient pas voulu laisser à la merci des éléments la foule qui se pressait sur les gradins de l'amphithéâtre, ni l'exposer à voir interrompre ses amusements favoris. Craignait-on la chaleur ou la pluie, aussitôt on voyait se détacher tout autour de l'immense enceinte du Colisée des voiles triangulaires que raidissaient des cordes attachées aux poutres ; elles avançaient horizontalement jusqu'au milieu du cirque où elles joignaient leurs pointes, et formaient un voile elliptique de six cents pieds sur deux cents, qui ondulait à cent cinquante pieds au-dessus du sol. Encore aujourd'hui on voit des trous pratiqués dans la corniche supérieure ; ils servaient à retenir des poutres dont le pied reposait sur des pierres en saillie, et qui s'élevaient au-dessus de la terrasse comme des mâts de navire.

Le Colisée a son histoire. Comme les personnages illustres, il a eu ses jours de gloire et ses jours d'épreuves. Le temps de l'Empire fut son âge d'or ; il dura quatre siècles. Ce fut Honorius qui abolit les combats des hommes ; et Théodoric,

ceux des bêtes. Puis le Colisée devint une vaste solitude. Quelquefois cependant il servit de théâtre aux luttes désespérées des Romains combattant *pro aris et focis* contre les barbares. Au moyen-âge des familles puissantes de Rome le transformèrent en forteresse ; à l'époque de l'exil des Papes à Avignon, il servit d'arène aux tournois qui avaient remplacé dans les mœurs de l'époque les combats de gladiateurs. Dans les temps modernes commença vraiment la démolition du superbe monument ; il devint une carrière et fournit des matériaux pour la construction de plusieurs édifices somptueux et de vastes palais.

Le Colisée dans la suite des temps devint hôpital, manufacture de laine, fabrique de salpètre ; Benoît XIV lui donna sa véritable destination en le consacrant à la prière et à la Passion du Sauveur. Il était convenable que l'arène qui avait bu le sang des martyrs devînt la coupe qui recueillît les larmes de la pénitence. On y installa les stations du chemin de la croix ; sous la pieuse inspiration de saint Léonard de Port-Maurice des processions s'organisèrent pour les parcourir solennellement plusieurs fois la semaine.

Malheureusement les envahisseurs de la Rome pontificale, après avoir enlevé aux Papes le Colisée alors tout à fait restauré par Pie VII, Léon XII et Pie IX, voulurent le laïciser. L'esprit libéral, qui les avait conduits à Rome, leur persuada qu'ils ne devaient pas permettre des manifestations religieuses dans un lieu ouvert au public ; croix et chapelles des stations disparurent pour ne pas effaroucher les regards profanes. Il est loisible maintenant de visiter le Colisée sans être exposé à rencontrer des objets qui fassent naître de bonnes pensées dans l'esprit ou réveillent des remords dans le cœur !

Dans la nuit du Samedi saint a lieu l'illumination du Colisée, au feu de Bengale ; je voulus contempler ce spectacle ; c'est quelque chose de féerique. Alors que la foule circule dans les ruines au milieu de l'obscurité, tout à coup une lueur immense perce les ténèbres de la nuit, et toutes les pierres de l'amphithéâtre s'éclairent et apparaissent comme en feu. Puis la lumière disparaît lentement comme s'effacent les clartés du crépuscule à mesure que le soleil descend sous l'horizon. Pour varier le coup d'œil, on varie les couleurs, et les pierres du Colisée deviennent comme une gigantesque mosaïque illuminée. A la fin on imita une éruption du Vésuve, qui, en s'éteignant nous laissa dans le cratère éteint du volcan.

***

Les Sacramentines — *Pâques,* 17 *avril* 1892. — Combien touchante est l'institution des congrégations vouées à l'adoration du Saint-Sacrement ! J'aime la pieuse église de Saint-Claude. J'aime une petite chapelle de Sacramentines située du côté du Pincio ; elle est bien modeste, et semble se dérober aux regards comme les religieuses qui l'habitent ; une quinzaine de pieds seulement séparent la porte d'entrée de la grille du chœur, derrière laquelle veille la prière avec la lampe qui se consume. Mais toujours deux religieuses sont là en adoration devant le Dieu caché de nos tabernacles ; et souvent la communauté se réunit au pied de l'autel pour réciter le saint office. Comme tout alors respire la piété ! Les lèvres de ces vierges, comme celles du prophète qu'un chérubin purifia avec un tison ardent, sont tout de flamme pour prononcer des paroles dont l'esprit ne saisit pas toujours le sens, mais que le cœur sait bien comprendre. On se trouve heureux en entendant ces anges de la terre ; on se sent plus porté à la dévotion que dans les grandes basiliques où la curiosité attire les touristes avides de tout voir.

Je remercie Dieu qui a inspiré à notre Supérieur la pensée de me demander pour remplacer temporairement le chapelain d'une communauté française de Sœurs-Adoratrices de Notre-Dame-Auxiliatrice, établie près de la gare, sur la rue *dei Mille.* Tous les jours, depuis une semaine, j'y vais dire la messe, et, le soir, j'y retourne faire la reposition du Saint-Sacrement. Le Jeudi saint je chantai une grand'messe ; c'était la première fois depuis mon départ d'Alma. Je dus suivre pour la prononciation et le chant la coutume romaine ; mes paroissiens auraient eu peine à reconnaître leur curé.

Aujourd'hui, c'était jour de communion générale ; je constatai que la communauté se compose seulement de sept ou huit religieuses et d'un égal nombre d'enfants. Par suite de l'affaiblissement de la foi en France, le recrutement des personnes qui se consacrent à Dieu devient de plus en plus difficile.

Le soir, après la bénédiction, on entonna un cantique que j'écoutai avec bonheur, car je l'ai souvent entendu chanter au pays :

Amour, honneur et gloire
A Jésus, mon divin Sauveur !

La Mère Supérieure me fit visiter le jardin du couvent ; je regrettai d'être toujours resté insensible aux charmes de la botanique et de ne pouvoir partager l'admiration de mon cicerone pour les fleurs du bon Dieu.

La bonne Mère Supérieure est d'une bonté et d'un empressement admirables ; elle n'est pas avare de compliments. Je me rappelle l'onction avec laquelle elle me disait : « Monsieur l'abbé, Son Éminence le Cardinal Protecteur a bien recommandé à monsieur notre chapelain d'avoir pour le remplacer l'un de ces bons prêtres canadiens... »

De leur côté les prêtres canadiens emportent le meilleur souvenir du couvent des Sacramentines de la rue *dei Mille.*



SAINT-ATHANASE *Rite oriental.* — MM. Auclair, Kirouac et moi avons assisté dans l'église de Saint-Athanase à la messe chantée selon le rite grec. Placés dans le chœur, nous avons suivi l'ordre des cérémonies, et, après l'office, grâce à un étudiant grec de la Propagande, nous avons pu pénétrer derrière la porte que nous avions vu se refermer sur les ministres sacrés. Il nous introduisit auprès de l'évêque officiant, qui nous présenta son anneau à baiser et nous donna sa bénédiction. Nous vîmes la petite lance qui sert à rompre le pain destiné au sacrifice, et la cuillère avec laquelle on distribue la communion. Notre jeune guide paraissait heureux de nous montrer ce qui est particulier à son église. Lui-même d'ailleurs était l'objet de notre curiosité. Nous remarquâmes la manière dont il faisait le signe de la croix, en portant d'abord la main à l'épaule droite ; et il le répétait en toutes circonstances, chaque fois qu'il faisait une génuflexion ou un salut, qu'il touchait un livre sacré ou qu'il baisait une image. De fait une grande différence existe entre le rite oriental et celui que nous suivons. Quelques notes sur la liturgie trouveront ici leur place.

Le culte extérieur est nécessaire à l'homme ; c'est une conséquence naturelle de l'union du corps et de l'âme ; celle-ci, prisonnière des sens, ne peut exercer ses facultés qu'avec le concours des organes. L'homme ne garde pas un front superbe lorsque l'âme s'humilie ; la douceur ne peut longtemps habiter sous des traits courroucés. Dans ces rapports avec Dieu, l'homme a dû se soumettre à cette loi de la nature ; la liturgie est la part que doit prendre le corps dans le culte que nous lui rendons ; les cérémonies sont comme un tableau

vivant où viennent se peindre les divers sentiments de l'âme.

Le culte extérieur est aussi vieux que le monde. Caïn offre les prémices de ses champs au Dieu qui répand la rosée et distribue les rayons de son soleil ; Abel présente la graisse des animaux au maître de la vie et de la mort. La loi mosaïque renfermait tout un ensemble de prescriptions liturgiques ; Notre-Seigneur n'est pas venu les abolir mais les perfectionner, en les adaptant à la réalité qui a succédé aux figures ; les hécatombes sanglantes sont remplacées par l'immolation mystique de la victime de la nouvelle loi.

Les apôtres, tous de la nation juive, conservèrent un grand nombre des pratiques de la synagogue.

Les assemblées des premiers chrétiens commençaient par le chant des psaumes et la lecture des Livres Saints ; venait ensuite une homélie qui était suivie de la collecte en faveur des pauvres ; le tout se terminait par l'oblation de la Victime sainte et la communion. La partie essentielle, c'est-à-dire la consécration sous les deux espèces, n'a jamais varié dans l'Église ; seules les cérémonies qui ont pour but de donner aux saints Mystères plus de solennité, comme les prières, les encensements et les saluts, ont subi des changements.

Dès les premiers siècles se dessinèrent les principaux traits qui caractérisent les rites oriental et occidental ; la différence des climats et des mœurs eurent naturellement une grande influence. L'homme du midi aime davantage la pompe des cérémonies, l'ampleur et la variété des costumes, le brillant du décor : il aime ce qui parle aux sens ; aussi y a-t-il plus d'éclat dans le rite oriental ; les personnages sont plus nombreux, l'action est plus dramatique, la scène, plus vivante. L'homme du nord se renferme plus volontiers dans sa pensée ; plus froid et plus catégorique, il sent moins le besoin d'exprimer au dehors les sentiments qu'il éprouve. Il lui faut une liturgie qui se distingue par un cachet de grandeur unie à une noble simplicité.

Le rite oriental est multiple ; les cérémonies varient avec les peuples ; mais chez tous c'est la même matière sacramentelle : le pain et le vin choisis par Jésus-Christ ; c'est la même victime: Notre Divin Sauveur mourant en croix ; ce sont les mêmes paroles ; celles qui furent prononcées la première fois le soir de l'institution de la Sainte Eucharistie.

A la Propagande, le jour des Rois ramène une touchante cérémonie. Dans ce cénacle où se réunissent des prêtres de toutes les nations, se succèdent au même autel des ministres

offrant le sacrifice de la messe suivant les formes des rites latin, grec, syriaque, arménien, maronite, copte et abyssin.

Une si grande variété dans les cérémonies, est due surtout au fait que les peuples d'Orient traduisirent les prières de la liturgie dans leurs langues propres. L'Occident a adopté le latin qui a fait l'unité de sa liturgie, unité qui se resserre toujours davantage et tend à devenir parfaite. Le prêtre du lointain Canada célèbre à Rome dans la même langue et avec le même cérémonial que le prêtre né au cœur de la catholicité.

En revanche, lorsque les schismes éclatèrent dans l'église d'Orient, on ne détruisit pas la liturgie qui demeura comme un patrimoine national ; les hérétiques se contentèrent de retrancher les cérémonies et les mots qui impliquaient la condamnation de leurs erreurs, comme ceux qui expriment la procession du Saint-Esprit et la dépendance à l'Église de Rome, de sorte qu'aujourd'hui encore les Orientaux unis ou non-unis ont le même cérémonial à peu de chose près.

Tout au contraire les protestants, en haine de l'Église de Rome, ont renoncé au rite latin, et ils en sont venus à faire consister tout leur culte dans des assemblées où l'on chante des hymnes et où l'on entend des prêches de la part d'hommes que souvent le collet de la redingote distingue seul de leurs frères.

Et voilà comment les Orientaux dissidents ont conservé les choses essentielles à l'ordination de leurs ministres, tandis que les protestants n'ont plus que des cérémonies sans signification et sans effet.

On remarque dans la liturgie orientale plusieurs cérémonies qui se trouvent à peu près les mêmes dans tous les rites.

La première est celle de la prothèse, qui consiste suivant l'étymologie du mot, à approcher de l'autel ce qui doit servir pour la messe. Elle se fait avec des prières et des encensements. C'est alors que les Grecs séparent en plusieurs morceaux avec une petite lance le pain fermenté du sacrifice.

Puis commence la messe des catéchumènes. On transporte processionnellement en son lieu le livre des Évangiles ; on lit des leçons ; on chante l'épître et l'évangile du haut de l'ambon où le diacre se rend, accompagné des ministres inférieurs. Cette rubrique s'observe encore dans l'église de Milan où l'on suit le rite latin ambrosien.

La messe proprement dite commence alors, et seuls les chrétiens peuvent y assister. Le chant des litanies ouvre

l'office, comme cela se fait chez nous le Samedi saint et les jours des Rogations.

On transporte en grande pompe les oblats sur l'autel, chez quelques-uns, avec croix, luminaire et encensoir. C'est ainsi que le Jeudi saint le clergé apporte en procession et en chantant des hymnes, l'huile et le baume, pour les déposer devant l'évêque officiant.

La communion a lieu dans tous les rites, mais avec des différences dans les détails. Chez les Grecs, le célébrant, avant de se communier, donne une partie de l'hostie au diacre, qui va se communier derrière l'autel et revient recevoir le précieux Sang des mains du prêtre. Le célébrant rompt alors le pain consacré en plusieurs parties qu'il laisse tomber dans le calice, et va distribuer ensuite aux fidèles au moyen d'une cuiller ; chez les Syriens, le célébrant les prend directement avec ses doigts dans le précieux Sang ; les Syriens catholiques donnent des fragments qui ont été touchés avec une parcelle imbibée du précieux Sang.

Quant aux Maronites, ils se servent du pain azyme et leurs cérémonies tendent à se rapprocher des nôtres, surtout pour le rite de la communion ; ils ont même adopté la forme de nos ornements. Les Arméniens aussi ont laissé le pain fermenté, et, par là, se trouvent simplifiées les cérémonies de la prothèse et de la communion.

VII

Rive droite du Tibre — Le Borgo et le Transtévère — Les quartiers de Rome situés sur la rive droite du Tibre s'étendent sur deux collines ; l'une, plus abrupte, est le Janicule ; l'autre, qui s'en détache et descend au fleuve par une pente douce, est le Vatican ; celle-ci, plus au nord, forme le Borgo ; celle-là, en aval, le Transtévère. Le Tibre entre dans Rome par le Septentrion, près de la place du Peuple ; il traverse la ville du nord au sud et la divise en deux parties inégales. Les sept collines historiques s'élèvent sur la rive gauche ; le Janicule et, en dernier lieu, le Vatican, au sud, ne furent annexés que plus tard à la ville. Le Vatican est situé au centre d'un terrain marécageux que la malaria rendit longtemps presque inhabitable. Les prêtres des faux dieux, les devins s'en étaient emparés pour leurs mystères ; ils y rendaient leurs oracles, vaticinaient. Mais dans les secrets de la Providence, la colline du Vatican était appelée à de plus hautes destinées, elle devait devenir la colline la plus illustre

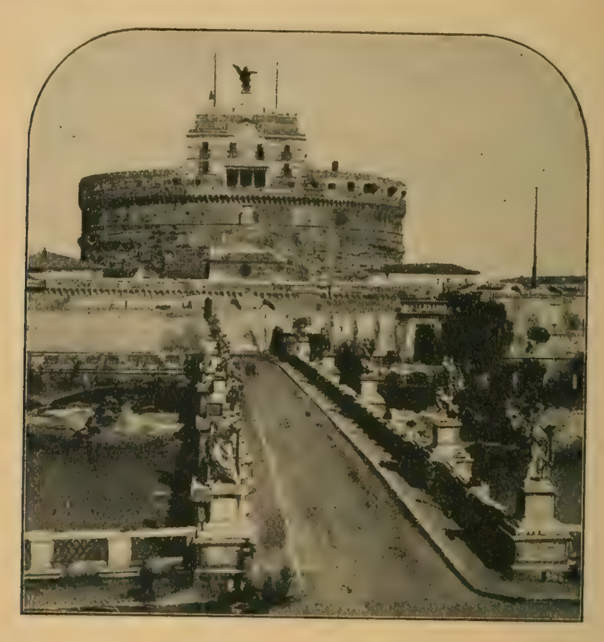
du monde après celle de Calvaire. Le Fils de Dieu voulut racheter le monde en mourant sur le mont du Calvaire ; le Chef de l'Église qu'il a fondée, son Vicaire sur la terre, fut crucifié sur le mont du Vatican. Le démon dut céder la place à Dieu; les satellites des divinités païennes se retirèrent devant les disciples du Christ. Les lieux témoins du martyre du premier pape, devinrent le rendez-vous des pieux pèlerins ; des hotelleries, des couvents s'ouvrirent pour les recevoir ; et sur la colline privilégiée les siècles élevèrent un monument unique au monde, l'église de Saint-Pierre.

Adrien qui régna au deuxième siècle construisit au pied du Vatican, sur les bords du Tibre, un mausolée pour recevoir les cendres des Empereurs romains ; il voulut faire grand, surpasser tout ce qu'il avait vu dans ses voyages. Son œuvre est resté. Mais tout à côté, sur la hauteur, s'élève un monument bien plus étonnant, et celui-là, pour recevoir les restes d'un pauvre pêcheur de Gallilée que Rome méprisa et fit mourir, mais que Dieu avait choisi pour être le chef de son Église. La voûte sous laquelle il repose est plus élevée et majestueuse ; la coupole, symbole de la gloire,qui porte au-dessus de Rome la croix, instrument de son supplice et de sa gloire, est unique au monde. La basilique Vaticane l'emporte en richesses et en beautés artistiques sur les Pyramides des Pharaons et le mausolée des Césars.

D'ailleurs l'édifice païen est devenu un monument chrétien ; le mausolée du puissant Adrien est aujourd'hui le château Saint-Ange. C'était en 1690 ; la peste sévissait dans Rome ; on craignait que la ville ne devint déserte. Dans cette extrémité le Pape ordonne une procession solennelle ; lui-même marche en tête, couvert d'un sac, pieds nus, la corde au cou. Le clergé et tout le peuple suivent, demandant grâce et chantant des hymnes de pénitence. Sur le parcours les hommes tombent nombreux, frappés par le terrible fléau. Arrivé sur les bords du Tibre, en face du Vatican, on entendit tout à coup dans les airs des voix célestes qui chantaient : *Regina cœli, lætare, alleluia !* Reine du ciel, réjouissez-vous, alleluia ! Parce que celui que vous avez mérité de porter, alleluia ! Est ressuscité comme il l'a dit, alleluia ! Tous, alors, tombant à genoux dans la poussière, s'écriant avec larmes : *Ora pro nobis Deum, alleluia !* Priez Dieu pour nous, alleluia ! A ce moment, on aperçut an-dessus du mausolée un ange qui remettait dans le fourreau une épée qu'il tenait à la main. La peste avait cessé, les malades étaient guéris ; le

fléau ne fit plus de victimes. Depuis, le mausolée prit le nom de château Saint-Ange. Il avait reçu le baptême du miracle ; le paganisme émigrait de la colline du Vatican ; la relique de Pierre avait vaincu la cendre des Césars.

Le château Saint-Ange servit de forteresse ; il devint le boulevard de Rome dont il suivit la fortune. Un passage souterrain pratiqué dans les murs de la cité Léonine, le mit en communication avec le Vatican; c'est ainsi que le Pape put échapper aux mains du triste personnage que fut le connétable de Bourbon.



ROME. Pont et Fort Saint-Ange

Le Janicule qui tire son nom de Janus, deuxième roi de Rome, porte aussi le nom de *Mont Oro* ou *Montorio*, à cause du sable couleur d'or qui le compose en grande partie. D'une pente assez abrupte d'abord, il s'incline ensuite légèrement jusqu'au Tibre. C'est le Transtévère, autrefois surtout le quartier des Juifs, le *Ghetto* où ils vivaient en paix sous la protection des Papes. La classe ouvrière qui l'habite aujourd'hui est justement fière de son origine ; elle prétend descendre des premiers romains. De fait elle forme comme une tribu

à part avec un dialecte particulier ; elle se distingue d'ailleurs par la beauté de ses traits et la vigueur de sa constitution.

C'est au Transtévère que demeurait la vierge Cécile. De noble extraction, elle pouvait aspirer à une brillante alliance avec l'un des premiers partis de Rome. Mais dans son cœur elle avait renoncé à tous les avantages de la terre ; elle s'était donnée à Dieu, et avait juré de n'avoir d'autre époux que le Christ. Pour obéir à ses parents elle dut accepter la main de Valérien ; mais, confiant dans le secours du ciel, elle lui fit connaître sa détermination, et lui annonça qu'un ange veillait sur elle. Cet ange apparut à Valérien qui se convertit. Elle-même, traduite devant les tribunaux, fut condamnée à mort. On l'enferma pendant un jour et une nuit dans la salle des bains de la maison paternelle où une chaleur excessive devait l'étouffer ; elle n'éprouva aucun malaise. On résolut de la faire décapiter ; le licteur ne réussit pas davantage à la faire mourir ; après le troisième coup d'épée, qui devait être le dernier, il se sauva, laissant sa victime la gorge sanglante.

Elle vécut ainsi trois jours, instruisant les chrétiens et les encourageant. Elle eut alors le bonheur de recevoir la visite du pape Urbain : elle lui recommanda ses pauvres, leur légua tous ses biens, donna sa maison pour servir d'église, et rendit à Dieu un corps resté vierge et une âme toujours pure.

Cécile fut ensevelie dans les catacombes de St-Calixte. Au neuvième siècle on la transporta dans la demeure paternelle. Au Transtévère, on la vénère encore aujourd'hui sous l'autel où elle repose auprès de son époux Valérien. On lui a conservé la posture qu'elle avait dans la crypte des Catacombes où on la trouva à demi couchée, la tête renversée.

Le Tasse a son tombeau sur le Janicule. Le malheureux poète y mourut au moment où la gloire venait à lui pour le consoler de tous les déboires de sa vie. Le sénat, avec l'approbation du Pape, avait voté une couronne de lauriers à l'auteur de l'immortelle de *Jérusalem délivrée*, mais le lauréat, pris d'une maladie grave, ne put ceindre cette couronne. Il mourut dans le couvent de Saint-Onufre, et sur sa tombe on plaça l'inscription suivante : « Ici gisent les os de Torquato Tasso. Étranger, de peur que tu ne l'oublies, les Frères de cette église lui ont posé cette pierre en l'an 1601 ». Pie IX lui fit élever une statue qui le représente debout, les yeux tournés vers le ciel d'où il semble attendre l'inspiration.

On montre encore le rejeton d'un arbre sous lequel le Tasse

venait souvent s'asseoir ; là, bien des fois il a médité sur le néant de la gloire humaine ; son âme, tourmentée par des tempêtes plus fortes que celles qui ébranlaient l'arbre au-dessus de sa tête, fut souvent terrassée par des douleurs grandes comme son génie.

L'apôtre Pierre, allant au martyre, dut passer par le Janicule pour se rendre au Vatican. Des auteurs même prétendent que c'est sur le Montorio qu'il fut crucifié. On montre encore la place où aurait été plantée la croix ; à cet endroit s'élève une rotonde surmontée d'une coupole, sur les plans de Bramante ; c'est un chef-d'œuvre qui a donné à Michel-Ange l'idée du dôme de Saint-Pierre.

Saint-François *a Rippa* rappelle le souvenir du Séraphin d'Assise. Dans ses pélérinages, François partout où il passait, se dévouait au service des pauvres et des malades. A Rome, un hôpital pour les pestiférés bâti sur le mont Janicule, avait ses préférences ; on lui construisit une cellule attenant à la bâtisse, afin qu'il put plus facilement se livrer au soin de ses chers malades. On conserve cette cellule transformée en chapelle; on y voit plusieurs objets qui ont appartenu au saint, entre autres une pierre qui servait d'oreiller au plus parfait des pauvres volontaires de Jésus-Christ.

Sainte-Marie-en-Transtévère, la plus ancienne église dédiée à la Reine du ciel, remonte au commencement du troisième siècle. Suivant la tradition, lors de la naissance de l'enfant Jésus jaillit une source d'huile qui se mit à couler avec abondance et se répandit jusqu'au Tibre. On montre dans l'église même de Sainte-Marie-en-Transtévère l'endroit de la source miraculeuse.

Il y a encore Sainte-Marie de l'*Orto*, Sainte-Marie *della Scala*, St-Chrysogone, et plusieurs autres sanctuaires qui rendent la rive droite du Tibre cher au cœur chrétien.

Jésus-Christ réside parmi nous dans la sainte Hostie ; Rome s'est couverte d'églises pour recevoir l'Hôte divin. Elle le possède encore dans la personne de son représentant, de son Vicaire sur la terre ; et le Pape a dans Rome le plus beau temple de l'univers. Jésus-Christ nous apprend que tout ce que nous faisons au plus petit des siens c'est à lui que nous le faisons, et Rome, pour recevoir Jésus-Christ dans la personne des pauvres, a multiplié les hopitaux. Sur la rive droite du Tibre, il y a l'hôpital du Saint-Esprit au Borgo, et l'hospice Saint-

Michel au Transtévère. Ces deux monuments de la charité ont chacun près d'un mille de circuit, et sont remplis de milliers de malheureux que la pauvreté, la maladie, la vieillesse et même le vice ont laissés sans pain et sans asile. La charité et l'industrie humaines s'unissent pour venir au secours de tous. Les jeunes filles sortent de ces établissements avec une dot, et les jeunes gens avec un métier, un art de vie.

On ne quitte pas le mont Janicule sans aller visiter les célèbres Eaux du lac Bracciano à trente milles de Rome. Elles débouchent avec fracas par trois ouvertures en forme de niches dans un vaste bassin en marbre. Ce sont trois torrents qui s'arrêtent un instant, et continuent leur course vers le Tibre, en alimentant tout le quartier qu'elles traversent, et faisant mouvoir des moulins à blé, et plusieurs fabriques de papier et autres.

Cette fontaine est une œuvre d'art. Les anciens ne séparaient pas le beau de l'utile, le côté artistique du côté pratique.

*
* *

Les Ursulines — 19 *avril.* — Avec M. l'abbé Angers, j'ai été faire visite aux révérendes Mères Ursulines.

Que nous avons éprouvé de tristesse !

La communauté des Ursulines, autrefois si florissante, s'éteint graduellement et périra à bref délai si l'on ne vient à son secours. Le mauvais génie qui prépare sa ruine dans l'ombre, c'est la franc-maçonnerie. Elle décide, et le Gouvernement exécute ses ordres. On procède sans éclat ; on paraît prendre les intérêts des victimes ; hypocrisie ! c'est pour arriver plus sûrement au but. On prétexte le bien public ; mais c'est à la religion du Christ qu'on en veut.

Le Gouvernement a enlevé aux Ursulines tout ce qu'il a prétendu trouver de superflu chez elles. La pratique en est commode. Je convoite le bien de mon voisin ; je prétends qu'il peut s'en passer, que l'administration, d'ailleurs, en est trop onéreuse, et je le décharge d'autant. C'est simple comme la loi du lynchage, et plus injuste encore.

Les Ursulines habitent les quelques appartements qu'on a bien voulu leur laisser ; mais le gouvernement a décidé que le tout lui reviendra lorsque la communauté n'aura plus de sujets ; en même temps on ne lui permet pas d'avoir un noviciat.

Voilà comme la force opprime le droit. Mais la Providence est grande ; et Angèle de Mérici, qui jeta les fondements de l'Ordre à Rome sans moyens humains, saura bien protéger son œuvre du haut du ciel.

***

Frascati ; la Campagne romaine — 20 *avril.* — Depuis mon arrivée à Rome, je n'ai cessé de parcourir la ville en tous sens. J'ai fait l'ascension de ses collines ; appuyé sur le pied de la croix qui surmonte Saint-Pierre, du haut de ce piédestal de six cents pieds de hauteur, j'ai contemplé le vaste panorama qui se déploie sous nos yeux. Je suis descendu jusque dans les entrailles de Rome ; et, au fond de la prison Mamertine, à trente pieds sous terre, j'ai baisé avec respect le sol que les apôtres Pierre et Paul ont foulé de leurs pieds captifs. J'ai eu le bonheur de m'agenouiller dans les sanctuaires où venaient prier les premiers fidèles, et de parcourir les Catacombes, ces passages ténébreux qui s'allongèrent à mesure qu'on eut besoin de place pour inhumer les innombrables victimes des persécutions. J'ai compté les couches de débris amoncelées les unes sur les autres et qui distinguent la Rome des différents âges.

Les routes romaines, je les ai parcourues. J'ai fait des pélérinages sur la voie Nomentane illustrée par la tombe de la vierge Agnès, sur la voie Saint-Laurent qui renferme les restes du grand diacre et du pape Pie IX ; j'ai suivi avec émotion cette voie Appienne par où passèrent si souvent les légions romaines, et qui traverse les champs sous lesquels s'étend la cité souterraine des Catacombes, la voie d'Ostie qui vit la fin des travaux de l'apôtre Paul, but son sang généreux, et s'ouvrit trois fois au contact de sa tête tombée sous le glaive du bourreau, pour laisser jaillir trois sources miraculeuses.

Mais je n'avais pas encore parcouru la Campagne romaine ni gravi les montagnes qui la bornent.

Aussi était-ce grande fête ce matin lorsque nous partîmes, M. Lapointe et moi, en route pour Frascati, la ville à la mode qui attire l'aristocratie romaine dans le temps des chaleurs, à cause de la salubrité de son climat, et des nombreuses villas qui l'entourent d'une ceinture de fleurs, de fruits et de délicieux bocages.

Nous fîmes le voyage en compagnie d'un prêtre de la maison du Pape, partisan convaincu du Pouvoir temporel et confiant

dans son prochain rétablissement. « Le système actuel, dit-il, n'amène que misères et calamités ; il faudra bien qu'on finisse par le comprendre ».

Le vénérable abbé a raison. Rome n'est-elle pas l'Arche d'alliance de la nouvelle Loi ? Elle possède plus que les Tables de la loi ; elle possède la Loi elle-même dans la personne du Pape infaillible. Rome appartient au peuple chrétien ; c'est son patrimoine de famille, sa part d'héritage ; et voilà pourquoi les zouaves venus de toutes les parties du monde pour la défendre combattaient *pro aris et focis.* Ils ont été vaincus, mais le droit ne meurt pas ; l'Arche est au pouvoir des ennemis de Dieu, mais elle n'y restera pas.

Autrefois les sacrilèges possesseurs de l'Arche d'alliance s'aperçurent bien vite qu'elle attirait les malédictions du ciel sur leur pays, et que rien plus ne prospérait chez eux, en même temps que des maladies étranges se répandaient parmi les incirconcis et les décimaient. Il en sera ainsi de nos Philistins modernes. Ils peuvent bien, pour un temps, paraître jouir de leur conquête, mais leur succès n'est qu'apparent ; Rome sera toujours pour eux une cause de malaise et de misères ; ils ramassent sur leurs têtes les charbons ardents de la colère divine ; un mal secret déjà les mine et amènera leur chute certaine. Surtout, malheur à eux s'ils osent porter une main impie sur le Pape, l'oint du Seigneur. Qu'ils craignent le sort de l'infortuné Oza foudroyé pour avoir touché l'Arche sainte. Ils se verront obligés de rendre Rome à ses légitimes possesseurs ; et Rome, rendue à l'Église, Rome, gouvernée par le Pape et ses cardinaux, deviendra pour l'Italie et pour le monde entier un gage de paix et une source de prospérités.

A Frascati nous attendait l'abbé Faticoni, prêtre romain, depuis de longues années *minutante* à la Propagande. Le père Faticoni, comme nous l'appelons, ne peut se faire, lui aussi, au nouveau régime. Tout le fatigue, tout lui pèse dans la Rome des rois piémontais ; il ne peut s'accoutumer à vivre dans la ville des Papes sous un gouvernement étranger ; il n'aime plus les Romains ralliés aux usurpateurs ; il vit comme étranger dans la Rome moderne.

Le père Faticoni a un cœur d'or ; il aime celui qui le comprend, celui en qui il peut se confier. Il aime les Canadiens, parce que les Canadiens sont franchement catholiques, et qu'ils détestent comme lui le régime actuel.

Le père Faticoni est l'ami et l'admirateur de Mgr Bégin ; et notre évêque ne manque pas de lui recommander les

étudiants de son diocèse de Chicoutimi. C'est ainsi que nous avons été amenés à faire sa connaissance.

C'est sur son invitation que nous sommes venus à Frascati, où nous trouvons un carosse tout prêt pour l'excursion, et nous partons pour Albano.

Sur ces hauteurs et à cette heure matinale, l'air était vif ; il descendait des montagnes une brise qui rappelait celles qui nous arrivent du fleuve Saint-Laurent.

Le paysage que nous traversons est des plus variés et des plus pittoresques. On voit partout la vigne et l'olivier ; le sol disparaît sous un tapis de fleurs et de verdure. L'art s'unit à la nature. C'est ici que les riches Romains, fuyant la *malaria* qui habite la rase campagne, ont leurs villas aux frais ombrages, aux vertes pelouses, aux nombreux jets d'eau.

Frascati, située à cinq lieues de Rome, est la reine des monts Albains. Elle est bâtie non loin de l'antique Tusculum, patrie de Caton le Censeur ; Cicéron y avait sa résidence d'été. La ville ancienne s'élevait sur le sommet de la colline ; on a choisi pour la ville moderne un site admirable sur le versant.

Nous passons par *Grotta Ferrata* où nous admirons les peintures du Dominiquin. L'artiste n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il fut chargé de décorer l'une des chapelles de l'abbaye grecque de Saint-Basile ; ces fresques sont ses chefs-d'œuvre, et les plus belles après celles des Chambres de Raphaël au Vatican, et de la chapelle Sixtine de Michel-Ange.

Nous voici au lac Albano. Il remplit le cratère d'un volcan éteint. Des collines boisées l'entourent d'une ceinture de deux lieues de circonférence, et, à travers la forêt verdoyante, on voit çà et là surgir des villages aux allures fraîches et riantes. Au nord s'élève Marino ; à l'ouest, Castel-Gandolfo, séjour favori des Papes qui l'avaient choisi pour leur résidence d'été. De là ils pouvaient contempler leur chère ville de Rome qui confond ses dômes, ses églises et ses obélisques dans le lointain. Un seul monument grandit avec la distance, c'est la coupole de Saint-Pierre ; elle semble vouloir abriter sous son vaste pavillon la ville tout entière : image de la Papauté qui couvre Rome de sa protection après l'avoir faite ce qu'elle est.

La position de Rome dans la Campagne romaine m'inspire des réflexions sur les ressemblances qui existent entre la Ville Éternelle et notre âme.

Rome est bâtie sur sept collines. L'âme fidèle évite le terre

à terre des affections terrestres et des intérêts matériels, et se tient sur les hauteurs des vertus chrétiennes. La brute pèse de tout le poids de ses quatre pieds sur le sol qu'elle regarde : l'homme va le front levé. Ne soyons pas les serfs de la glèbe, mais les candidats du céleste héritage.

Rome nous apparaît au milieu d'une vaste plaine qui l'entoure de sa solitude, et la protège contre les envahissements des inventions modernes. Conçoit-on la Ville des Papes applanissant ses collines, en adoucissant les versants, pour recevoir des manufactures de laine, des fabriques d'allumettes et des usines de toutes sortes ; ses rues, encombrées de gens qui courent aux affaires ; son atmosphère, obscurcie et viciée par la fumée noire qui s'échappe des longues cheminées de brique; ses monuments couvert de charbon et de rouille ? Tout cela, c'est bon pour les villes qui passent, dont la destinée est de servir de théâtre au déploiement de l'activité humaine, dont l'existence est attachée aux intérêts du moment, à leur position géographique, aux fluctuations du commerce, au hasard des gisements de houille, d'or ou de fer. Peut-il en être ainsi de Rome ?

De même l'âme du chrétien doit s'entourer d'une solitude faite de silence, de prière et de méditation. Elle ne doit pas se laisser envahir par les bruits du monde et les fortes clameurs des passions ; son cœur ne deviendra pas le théâtre des intérêts mesquins du temps et des affections grossières de la terre, un chemin battu où s'agitent les mille riens du moment, un antre obscurci par les fumées de l'orgueil sans claire vue sur le ciel, une place publique où s'élèvent les idoles que fabriquent les convoitises humaines. Car alors l'âme finira par être absorbée par la matière ; ses pensées, ses désirs, ses affections se couvriront d'une rouille qui creusera dans le vif et laissera de tristes ruines dans les idées, les principes et les actions.

Au delà de la Campagne romaine, des montagnes s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au firmament ; c'est la figure du sommet des vertus que nous sommes appelés à atteindre. Il faut disposer dans son cœur des degrés pour s'élever jusqu'au ciel, nous dit la Sainte Écriture : *Ascensiones disposuit in corde suo.* Il faut aller de vertus en vertus, — *ibunt de virtute in virtutem.* Les vertus sont les échelons par lesquels nous montons au ciel ; c'est l'échelle mystérieuse de Jacob. Sur les hauteurs, l'air pur et sain ; du flanc des montagnes s'échappent les ondes qui répandent l'abondance. La plaine

est le séjour des eaux malsaines ; au-dessus s'étendent des vapeurs pestilentielles.

Rome, que bornent à l'est les montagnes qui vont se perdre dans les nuages, voit à l'ouest le firmament s'étendre aussi loin que la vue peut porter et se replier sur les eaux bleues de la Méditerranée. N'est-ce pas une image de l'éternité que le chrétien ne doit jamais perdre de vue ? La vie la plus longue a sa limite : la mort. Au delà de l'horizon de cette vie se déploie l'insondable éternité où tout commence pour ne plus finir.

Le château de Castel-Gandolfo appartient au Pape. Comme le palais du Vatican et celui de Latran, il jouit du privilège de l'exterritorialité en vertu de la loi des Garanties du 13 mai 1871. C'est un royaume bien minuscule laissé au chef de l'Église, en compensation du Pouvoir temporel qu'on lui a injustement enlevé.

A Castel-Gandolfo se trouve l'entrée du fameux tunnel qui sert de décharge au lac d'Albano. Celui-ci se déversait autrefois dans la plaine et causait des dommages considérables. Lors du siège de Véies, quatre siècles avant l'ère chrétienne, eut lieu l'une de ces inondations. Camille venait d'être nommé dictateur, et l'armée était impatiente de combattre ; mais l'oracle de Delphes consulté avait répondu que la capitale des Volsques résisterait aux efforts des Romains, tant qu'on n'aurait pas donné une issue aux eaux du lac. Pendant toute une année le général parvint à modérer l'ardeur de ses soldats et employa ses troupes à percer à coups de pics dans le roc et le tuf un canal de six pieds de largeur sur quatre de hauteur. Depuis, lorsque les eaux du lac menacent de déborder, elles rencontrent ce déversoir artificiel et s'y engouffrent. Elles en sortent un mille plus loin après avoir passé sous la montagne, font tourner à leur sortie les roues de plusieurs moulins, et forment un ruisseau qui répand la fertilité dans la plaine et va se jeter dans le Tibre. Cet ouvrage, gigantesque pour le temps, n'a pas eu besoin de réparations depuis plus de deux mille ans qu'il est construit. Les anciens savaient travailler pour les siècles.

Nous continuons notre route vers Albano et la poursuivons jusqu'au célèbre viaduc qui relie la montagne à un sommet voisin sur lequel est perché, comme un nid d'aigle, le village d'Ariccia. Il a mille pieds de longueur, est à trois rangs d'arcades, et s'élève jusqu'à deux cents pieds au-dessus de la plaine. La route de Naples passait par là, et c'est pour la

rendre plus commode et plus sûre que les Papes construisirent ce pont merveilleux. Au pied d'Ariccia reposent, dans le cratère d'un volcan éteint, à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer, les belles ondes du lac Némi où viennent se mirer les bosquets et les villages environnants. Le lac Némi est la perle des monts Albains. Sur ses bords, au sud-ouest, s'élève Genzano. C'est là qu'on a coutume, le jour de la Fête-Dieu, de faire la procession du Saint-Sacrement dans une rue jonchée d'un tapis de fleurs naturelles.

Nous prîmes le dîner à Albano. Le domestique de l'hôtel se montra empressé et nous annonça que tout serait prêt *subito ;* mais allez vous fier aux paroles d'un Italien qui promet de se hâter ! Pendant plus d'une demi-heure, il nous fallut attendre ; enfin il arrive avec un plat de macaroni qu'il dépose devant nous ; le vin était déjà sur la table. Que faut-il de plus en voyage, lorsque la promenade a aiguisé l'appétit et que les heures sont comptées ?

Albano est un lieu de villégiature à la mode, et ne le cède guère à Frascati pour la beauté du site et la salubrité du climat. Elle est située à sept lieues au sud de Rome.

La fondation d'Albano remonte aux guerres puniques. Pour garder la voie Appienne les Romains établirent à cet endroit un camp qui devint la ville actuelle. Pompée le Grand y possédait ses somptueuses maisons de campagne. Dès l'an quatre cent soixante elle était le siège d'un évêché.

Le plateau sur lequel s'élève Albano n'est pas l'emplacement d'Albe la Longue. L'ancienne capitale de la Confédération latine était aussi placée sur les bords du lac, mais plus à l'est ; elle fut bâtie, dit-on par Ascagne, fils d'Enée. Lorsque Rome fut fondée, quatre cents ans plus tard, il fallut décider à qui appartiendrait la suprématie ; et deux peuples unis jusque-là par les liens du sang et de l'amitié se déclarèrent la guerre. Heureusement la voix de la nature se fit entendre au milieu des bruits de guerre et parla plus haut que le langage des passions. On résolut de confier lé sort des deux villes à six guerriers. On montre encore aujourd'hui le champ qui fut témoin du combat des Horaces et des Curiaces. Albe fut soumise à sa rivale des bords du Tibre, et détruite sous le troisième roi de Rome.

Le *Monte Cavo*, qui portait sur son versant Albe la Longue, s'élève à trois mille pieds ; c'est le point culminant des monts Albains. Sur le sommet était le sanctuaire de la Confédération latine ; là venait aboutir cette voie célèbre que suivaient les

généraux vainqueurs à qui le sénat refusait les honneurs du triomphe, et qui voulaient en savourer quelque peu les douceurs.

Sur le versant nord du *Monte Cavo* est *Rocca di Papa*, et, plus bas, Frascati ; au sud-ouest, est le lac d'Albano au-dessus de la ville du même nom.

Nous prenons le train de Rome à Frascati. Nous nous séparons du père Faticoni, non sans lui témoigner notre vive reconnaissance. Sur le voyage il nous disait souvent : « C'est beau, n'est-ce pas ?... vous êtes contents » !... Autant d'exclamations qui montraient bien son cœur, son bonheur de nous faire plaisir.

Il ne voulut pas qu'un autre que lui se chargeât des dépenses de nos courses à travers les monts Albains.



L'Aventin et le Célius — *Jeudi*, 21 *avril* 1892. — La *Bocca della Verita* (Bouche de la Vérité) est ainsi nommée d'une fontaine placée près de Sainte-Marie *in* Cosmédin ; c'est une pierre en forme de figure humaine avec bouche béante dans laquelle les Romains mettaient la main pour prêter serment ; les enfants étaient bien persuadés qu'on ne pouvait la retirer sans dire la vérité, et les parents se servaient de cette conviction pour les éprouver. Cette place est près du Tibre, en aval de l'île Saint-Barthelemy, entre le Palatin et l'Aventin. De là part la rue *Salara* qui longe le fleuve au pied des hauteurs que dominent les trois églises de Saint-Alexis, de Sainte-Sabine et de Sainte-Marie-du-Prieuré de Malte, en face de l'hospice Saint-Michel situé sur l'autre rive.

Sainte-Marie s'élève sur l'emplacement même du palais du noble Euphémianus, père de saint Alexis. On sait comment ce jeune homme, le jour même de ses noces, poussé par une inspiration divine qui l'appelait à une vie parfaite, quitta épouse, parents, patrie, pour commencer à l'étranger une vie misérable et errante. Il revint mourir au foyer paternel où il passa inconnu les dix-sept dernières années de sa vie, seul sous un escalier. A sa mort on découvrit le mystère de sa naissance. Quel ne fut pas le regret des parents d'avoir vécu si longtemps près de leur cher enfant sans le savoir ! S'ils avaient pu au moins sur ses lèvres mourantes déposer un baiser, lui dire une dernière parole ! Mais il est trop tard ; ils n'ont plus devant les yeux que des lèvres décolorées et un cœur qui a cessé de battre.

On montre encore l'escalier qui fut le témoin muet des vertus héroïques de saint Alexis.

L'église souterraine a été bâtie par sainte Aglaé en l'honneur de saint Boniface. Aglaé, dame romaine immensément riche, avait pour intendant Boniface qu'elle avait fait le complice de ses désordres, et l'esclave de ses passions. Frappée un jour du scandale de sa vie criminelle, elle envoya Boniface en Orient chercher des reliques de ces chrétiens dont on lui vantait les vertus et la doctrine, et qu'on persécutait alors. Ce fut le corps de Boniface lui-même qu'on lui rapporta, de Boniface converti, martyr du Christ. Aglaé renonça au paganisme, fit élever un temple en l'honneur de son ancien intendant, et vécut encore treize ans dans la pratique des vertus qui lui ont mérité d'être elle-même placée sur les autels.

Sainte-Marie-Aventine était l'église du prieuré de Malte ; tout auprès est la villa du grand maître de l'Ordre ; on y voit encore le portrait des soixante-quinze grands-maîtres qui s'y sont succédé depuis le Frère Gérard en 1113.

Au nord de l'Aventin les Juifs ont leur cimetière sur l'emplacement du fameux cirque Maxime qui pouvait contenir près de cent cinquante mille spectateurs ; à l'extrémité sud, est celui des protestants auprès du mont *Testaccio* formé par des débris d'amphores et d'autres vases en terre cuite (*teste*) qu'apportaient les bateaux qui remontaient le Tibre jusque-là.

Quant au cimetière catholique il est à Saint-Laurent-hors-les-Murs.

Le Palatin entre dans l'Aventin et le Célius en forme de coin ; la rue *Cerché* qui part de la *Bocca della Verita*, le sépare de l'Aventin, et devient la voie Saint-Sébastien, tandis qu'il est séparé du Célius par la rue Saint-Grégoire qui arrive du Colisée et se continue sous le nom de voie Saint-Paul.

A l'intersection de ces rues s'élève sur le Célius l'église de Saint-Grégoire, là où se trouvait la maison paternelle de saint Grégoire le Grand. C'est non loin de là, sur le Forum, que ce pape, encore simple prêtre, vit un jour trois jeunes gens qu'on offrait en vente et dont la beauté le frappa. S'étant informé du lieu de leur naissance, on lui répondit : « Ce sont des Angles (*Angli*). — Non, ce sont des anges (*angeli*) », reprit-il. Devenu chef de l'Église il envoya dans leur pays le religieux Augustin qui devint l'apôtre de l'Angleterre.

On conserve la table autour de laquelle saint Grégoire réunissait douze pauvres qu'il servait de ses propres mains.

Un jour il s'en trouva un treizième ; c'était un ange que Dieu avait envoyé pour témoigner combien sa charité lui était agréable.

Tout auprès est Sainte-Marie *in Domnica*, l'ancienne demeure de sainte Cyriaque, dame (*Domnica*) romaine ; et, en gagnant vers l'Est, Saint-Étienne-le-Rond, et Saint-Jean-de-Latran, non loin des murs. Sur le mont Célius on trouve encore les trois églises superposées de Saint-Clément, de Saint-Pierre *in Monticelli* et des Quatre-Couronnés, des Saints-Jean-et-Paul, sur l'emplacement de la maison qui fut témoin de leur martyre au IVe siècle, et qu'habita saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes au XVIIIe siècle.

L'Aventin et le Célius, autrefois très habités, ont été envahis par le désert et la solitude ; les ruines ont recouvert ce sol tant de fois foulé par des hordes étrangères, et l'on retrouve ensevelis sous terre des édifices publics et les églises des temps apostoliques.

A l'endroit où s'élève Sainte-Prisque vécut l'apôtre Paul ; il avait auparavant habité le Ghetto sur la rive droite ; il alla ensuite demeurer sur le Viminal, chez le sénateur Pudens, et, plus tard, le long de la voie Nomentane. Sainte Prisque est la première femme qui ait souffert le martyre en Occident.

Saint-Sixte a été construite en souvenir de la rencontre du pape Sixte avec son diacre Laurent sur le chemin du martyre. Dominique y posa les fondements de son Ordre ; les reliques des saints Nérée et Achillée sont conservées dans l'église qui porte leur nom. Autour des thermes célèbres de Caracalla, assez vastes pour contenir seize cents baigneurs, se voient les églises des Saints-Nérée-et-Achillée, où sont conservés les corps de ces saints martyrs, celles de Sainte-Balbine, de Saint-Césaire, de Saint-Jean *in oleo* qui rappelle le supplice de l'apôtre Jean jeté dans l'huile bouillante. Près de Saint-Sabas se retira la mère de saint Grégoire le Grand lorsque ce Pape transforma en couvent la maison paternelle.

***

Tivoli, montagnes de la Sabine — 22 *avril*. — Les monts Apennins se détachent des Alpes près de Gênes pour commencer leur course à travers la péninsule italienne. En passant devant Rome ils élèvent jusqu'à cinq mille pieds leur front chargé de nuages, comme pour rendre hommage à la reine des cités ; puis ils s'abaissent sensiblement du côté de la Campagne romaine, un peu au nord des monts Albains qui

semblent monter la garde aux portes de Rome, et forment les montagnes de la Sabine, ainsi appelées du nom de leurs premiers habitants.

C'est au pays des Sabins que nous sommes allés aujourd'hui. Nous étions de notre groupe MM. les abbés Cinq-Mars, Nadeau, Plaisance, Lapointe, Lachance, Lortie, Kirouac et moi-même, de Québec, M. l'abbé Élie Auclair et le Dr Rivet, de Montréal.

Le soleil brillait dans un ciel pur lorsque nous prîmes le tramway à vapeur ; la joie était dans la nature comme dans les cœurs ; tout annonçait une belle journée.

Nous eûmes vite atteint la villa d'Adrien.

C'est ici que cet empereur romain voulut se reposer des fatigues de la vie et des soucis du pouvoir.

Il entassa sur ce coin de terre tous les chefs-d'œuvre recueillis dans ses voyages à travers le monde, en Grèce et en Égypte surtout. On multiplia tellement les richesses artistiques dans cet espace de quelques lieues, qu'après avoir été pillées plusieurs fois par les barbares, après avoir, pendant des siècles, fourni des matériaux de construction aux églises et aux palais de Tivoli, elles remplissent encore les galeries et les musées de Rome d'une foule de merveilles. De nos jours les fouilles se continuent sous la surveillance du Gouvernement qui a acheté la villa Adrien de la famille Branchi en 1871.

La villa impériale représentait en miniature le monde : chacune de ses parties portait le nom d'une portion du globe, qu'elle reproduisait aussi exactement que possible. Pour arriver à cette conformité surprenante, on creusa des vallées, on éleva des collines, on renferma des mers dans de vastes bassins, on créa des forêts où les animaux sauvages bondissaient en liberté.

Mais qu'est-ce que l'homme ? Ses projets s'évanouissent comme la fumée et ses œuvres passent rapidement. Au moment où le maître tout puissant se disposait à jouir en paix de ce petit univers importé, un germe fatal se déposait dans son sang qui l'enleva bientôt à tous ses rêves de bonheur.

Adrien dut jeter un regard de désenchantement bien amer autour de lui, lorsqu'il lui fallut quitter le lieu de ses rêves, ce paradis terrestre qu'il laissait à d'autres. Heureux si, au milieu de ses tristesses et de ses regrets, il a songé au compte qu'il devait rendre de son administration au Dieu qui scrute les cœurs et sonde les reins !

La villa Adrien nous apparaît comme un champ abandonné ; à peine quelques ruines s'y laissent apercevoir.

Nous sommes à six lieues de Rome et trois milles nous séparent de Tivoli. Le trajet se fait joyeusement, et notre gaité est si communicative que des personnes d'origine anglaise que nous ne connaissons pas se mettent de la partie et chantent avec nous l'*Alouette* et le *Brigadier*.

La ville de Tivoli, le Tibur des anciens, plus ancienne que Rome, est l'attrait des montagnes de la Sabine. C'est la ville aux chutes pittoresques, aux cascades et cascatelles. L'Arno, qui la traverse, semble prendre plaisir à faire des sauts périlleux, à se cacher sous terre pour apparaître ensuite inopinément, et à dérouter les curieux qui voudraient suspendre son cours. Il y a là tout un fouillis de cavernes, de grottes, de sentiers, de terrasses champêtres, charnilles touffues, et de bosquets charmants ; c'est un véritable labyrinthe où l'on s'avance avec crainte parce qu'on risque de s'égarer ou de recevoir des douches d'eau froide inattendues. Nous avons remarqué des arbres pétrifiés ; il y en a ici des montagnes. On distingue parfaitement les veines du bois, les racines et les feuilles. D'autres sont en voie de pétrification.

Nous avions pour guide un enfant intelligent comme les Romains savent l'être à cet âge, aux yeux noirs perçants, à la figure expressive. Il joua son rôle à merveille et nous fit prendre le nôtre au sérieux lorsqu'il exigea le prix de ses services. Nous lui donnâmes la moitié de ce qu'il nous demandait, et il fut grassement payé. Il me semble encore le voir, élevant la tête et la voix pour parvenir jusqu'à nous, et répondant avec aplomb à toutes nos questions.

Tibur est la ville des souvenirs classiques ; elle fut le séjour favori d'Horace, de Properce et de Catulle. Les gens d'esprit s'y donnaient d'aimables rendez-vous. Mécène y avait son palais où il s'entourait des intelligences d'élite de la capitale, des gens de lettres qu'il encourageait de sa protection et de ses deniers. C'était aussi le séjour favori d'Auguste.

Nous prîmes le dîner dans la villa Grégorienne ; il y avait du macaroni, le plat national et toujours de mise, et quelques truites des chutes de Tivoli ; le tout assaisonné de la plus franche gaîté. Nous nous amusons à la canadienne, mieux encore, à la québecquoise.

Les traits d'esprit sont nombreux, et aucun ne manque son but, grâce à la bonne volonté des convives. A la table voisine un monsieur et une dame paraissent nous regarder avec étonnement ; notre langage et nos manières dénotent, il

est vrai, une origine française, mais laissent soupçonner en même temps que nous ne venons pas de France.

Ne quittons pas le Tivoli sans donner un souvenir d'admiration à son illustre citoyenne sainte Symphorose, et à ses sept fils. Veuve d'un martyr, cette pieuse femme vivait dans la solitude, tout entière au soin de servir Dieu et d'élever sa famille.

Un jour elle est mandée auprès de l'empereur. On voulait faire la dédicace d'un temple, et les aruspices, refusant de parler devant les entrailles fumantes des victimes, jetaient toute la responsabilité de leur silence sur la chrétienne Symphorose. En face du puissant Adrien qui voulait lui faire renier sa foi, elle reste inébranlable ; les promesses, les menaces ne peuvent rien sur elle ; et, spectacle digne du ciel ! on vit cette mère sacrifier la vie de tous ses enfants et la sienne propre plutôt que d'offrir un encens idolâtre.

O paganisme ! pendant quarante siècles qu'a duré ton dur et avilissant esclavage, as-tu été témoin d'un pareil héroïsme ? Oh non ! le faux ne produit pas la fleur du sacrifice. tandis qu'elle sort naturellement de la tige de la vérité que le Christ a apporté sur la terre.

*
* *

Subiaco — L'Arno, qui traverse Tivoli et va se jeter dans le Tibre, non loin de Rome, prend sa source dans les montagnes de la Sabine. Il descend avec impétuosité des hauteurs et se précipite dans des gorges profondes. C'est là qu'autrefois vint chercher un refuge contre les séductions du monde un noble patricien nommé Benoît. Il était jeune ; sa naissance, ses talents lui ouvraient un brillant avenir, mais la corruption de la jeunesse des universités l'avait dégoûté de la vie du siècle, et il avait décidé d'aller s'ensevelir dans une retraite lointaine et profonde.

Pendant trois ans il vécut seul dans une caverne sombre et étroite où ne pouvaient pénétrer les rayons du soleil, une sorte de tannière adossée à la montagne. Il fut alors rencontré par des bergers qui le prirent pour une bête fauve à cause des peaux de bête qui le couvraient. Sa retraite étant ainsi découverte, il dut se laisser approcher par ses semblables. Des disciples voulurent se mettre sous sa conduite. Son humilité dut céder devant leurs instances et la volonté de Dieu ; c'est ainsi que commença l'ordre à jamais célèbre des Bénédictins qui se développa merveilleusement. Plus tard Benoît alla

fonder sa maison principale sur le sommet du mont Cassin alors habité par des adorateurs des idoles, et c'est là qu'il écrivit la règle qui porte son nom. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est au pays des Sabins que l'Ordre bénédictin a son berceau.

Subiaco possède trois maisons de l'Ordre ; la première, fondée en 530, est la grotte même où le jeune patricien voulut s'ensevelir avec toutes ses espérances humaines, le *Sagro-Speco*, témoin des sacrifices les plus purs du futur patriarche des moines d'Occident.

***

GENAZZANO — Au sud de Subiaco et à l'est de Frascati se trouve Genazzano. Ce village attire les pèlerins qui veulent vénérer l'image miraculeuse de Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

C'était le 25 avril 1467, sur le soir ; le peuple de Subiaco était rassemblé à l'heure des vêpres sur la place de l'église. Tout à coup les cloches se mettent à sonner sans que personne soit là pour les ébranler. On s'étonne, on court vers l'église. O miracle ! tous peuvent apercevoir contre la muraille une peinture qu'on n'a jamais vue, et qui se tient dans l'espace sans point d'appui d'aucune sorte. Elle représente la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus, tous deux d'une ressemblance parfaite. La mère porte sur son bras son fils qu'elle contemple avec amour ; l'enfant s'attache affectueusement de ses deux bras à son cou ; son regard un peu inquiet est fixé sur le visage très doux mais un peu triste de sa mère. Toutes les grâces et toutes les vertus se reflètent sur ces deux figures : c'est une vision céleste.

La nouvelle de l'apparition miraculeuse se répand dans les environs ; on vient la voir de partout. Parmi les pèlerins se trouvent deux étrangers établis à Rome depuis peu. La vue de l'image les transporte de joie. Ils la contemplent en versant des larmes, et font aux habitants du pays le récit suivant :

« La peinture que vous voyez était honorée de temps immémorial dans une petite chapelle de Scutari, en Albanie, notre patrie. Nous étions nous-mêmes attachés à la garde de son sanctuaire. Or, un jour que nous étions en prière devant cette image, nous la voyons se détacher de la muraille, s'élever dans les airs et s'éloigner dans une nuée transparente du côté de l'Occident. Nous nous mettons à la suivre, et nous marchions sans éprouver de fatigue. Nous arrivons à

la mer Adriatique ; nous continuons à avancer, les yeux fixés sur l'Apparition aérienne, et les eaux s'affermissent sous nos pas. Nous allons ainsi jusqu'aux portes de Rome où l'image disparaît. Nous restons tristes, et nous ne pouvions nous consoler. Lorsque nous avons entendu parler du miracle de Genazzano, nous sommes venus, et voilà que nous retrouvons Notre-Dame de Scutari ; c'est bien Elle. Nous ne voulons plus nous en séparer ; nous sommes maintenant des vôtres ; c'est ici qu'avec nos familles nous voulons vivre et mourir ».

La translation de l'Image miraculeuse était providentielle ; Dieu avait voulu la soustraire, comme la maison de Lorette, aux profanations des disciples de Mahomet, qui s'emparèrent bientôt de cette contrée.

La muraille, où l'on voit encore l'image se soutenir comme par miracle, appartenait à une très ancienne église paroissiale des Augustins, dédiée à Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Ce titre resta à l'Image miraculeuse, qui l'a rendue célèbre par tout l'univers.

***

Courses a travers la ville — Avant l'ouverture de la voie ferrée, la plupart des pèlerins de la Ville Éternelle pénétraient dans Rome par la porte du Septentrion ; entrons à leur suite. D'abord voici l'église du Peuple qui a donné son nom à la porte ; elle est construite sur les tombeaux des Domitiens ; là sont les cendres du cruel Néron. En face, de l'autre côté de la place, s'élèvent, à l'entrée de la ville, comme pour lui servir de remparts, les deux églises de Ste Marie *Monte Santo*, et de Ste-Marie *in Miracoli.*

De là s'introduisent dans Rome, comme trois artères, pour permettre la circulation, les rues du Corso, *dell' Ripetta* et *Babuino.*

La rue *dell' Ripetta*, à l'ouest, longe le Tibre. C'est le centre du petit commerce ; cette partie de la ville se distingue par ses rues étroites et sales. La rue *della Scrofa*, continuation de la *Ripetta*, conduit à la place Saint-Louis-des-Français, non loin de Saint-André *della Valle* sur le corso Victor-Emmanuel.

La rue Babuino, à l'est, traverse un quartier à la physionomie toute moderne et habitée surtout par des étrangers. A la place d'Espagne, on monte le superbe escalier qui conduit à la Trinité-des-Monts, et l'on continue par les rues Sixtine, des Quatre-Fontaines, Agostino Depretis jusqu'à Ste-Marie-Majeure, Charles-Albert et Conte-Verde jusqu'à Sainte-Croix-de-

Jérusalem, près de la porte Majeure. La rue Sixtine débouche sur la place Barberini ; près de là est l'église de Saint-Isidore et de Sainte-Marie-de-la-Conception ou des Capucins, fondée en 1624 par le cardinal Barberini qui la choisit pour y dormir son dernier sommeil sous cette modeste inscription : *Hic jacet pulvis, cinis et nihil ;* ci-gît de la poussière, de la cendre, rien. Dans le caveau de l'église sont des chapelles mortuaires aux lugubres décors ; ce sont les ossements de milliers de religieux dont on a garni les murs, construit des autels, fait des lampes suspendues. Le jour des Morts il y a illumination générale. Je n'ai pu me résoudre à visiter cette exposition d'un nouveau genre, cette galerie macabre de squelettes travaillés.

La rue de Nicolas de Tolentin conduit à l'église de ce nom.

Le Corso proprement dit est au milieu ; il s'enfonce jusqu'au cœur de la ville dans un quartier commercial ; là sont les palais si nombreux des nobles romains. On rencontre d'abord l'église de Saint-Charles, rendez-vous du monde élégant, puis celle de St-Laurent, *in Lucina :* la rue *Convertite* conduit à St-Sylvestre *in Capite* sur la place de ce nom, où l'on conserve le chef de saint Jean-Baptiste ; Ste-Marie *in Via* est sur la rue *dell' Angelo Custode* qui débouche sur la place Barberini, par la rue des Tritons ; après avoir dépassé la place Colonna on trouve à gauche les églises de Saint-Marcel et des Saints-Apôtres ; à droite, celles de St-Ignace, de Ste-Marie *in Via lata*, et le Collège Romain. Le Corso se termine à la place de Venise où viennent aboutir le corso Victor-Emmanuel et la voie Nationale.

Le Corso Victor-Emmanuel, qui est la continuation de la voie Nationale, coupe Rome transversalement. Il a été percé à travers les quartiers mal bâtis de la Rome du moyen-âge ; aujourd'hui c'est l'une des plus belles rues de Rome. La place du Gesu est tout auprès ; à gauche sont les églises du Saint-Suaire, de Saint-André *della Valle*, de St-Laurent *in Damaso ;* à droite celles des Stigmates, de St-Nicolas-aux-Césarines, de St-Pantaléon. C'est ici que vécut au XVIIe siècle le fondateur des Pauvres-Clercs de la Mère de Dieu pour les Écoles Pies. La vue de tous les enfants qui se perdaient dans les rues de Rome engagea saint Jean Casalanz à établir des écoles gratuites pour les recueillir. Le corps du saint repose sous le maître-autel.

Sur la place Sforza est la *Chiesa Nova ;* l'église de Saint-Philippe de Néri, l'un des patrons de Rome, l'un des saints les plus aimables et les plus populaires dont on conserve le souvenir ; il est le Vincent de Paul de l'Italie. Pendant plus d'un

demi-siècle, il fut le confesseur de Rome ; il passait au confessional des jours et des nuits presque entières.

Saint Philippe de Neri fonda l'ordre des Oratoriens ou des Priants, ainsi nommé par le peuple qu'on convoquait à la prière soir et matin, au moyen d'une clochette.

Non loin du pont Saint-Ange est Saint-Jean des Florentins, l'église nationale des Toscans.

De fait, la plupart des nations catholiques ont leur église nationale à Rome. Êtes-vous Français ? Allez à Saint-Louis des Français. Là vous trouverez des prêtres qui parlent votre langue, connaissent vos habitudes ; vous assisterez à des offices qui vous rappelleront les cérémonies de votre paroisse ; vous trouverez des prêtres pour entendre vos confessions.

Les Allemands ont Sainte-Marie *dell' Anima*, les Espagnols, Sainte-Marie *dell' Monserato.* Il y a Saint-Julien des Flamands, Saint-Antoine des Portugais, Saint-Claude des Bourguignons, Sainte-Agathe des Irlandais ; Sainte-Anne-et-Saint-Joachim des Belges ; Saint-Charles-au-Corso des Lombards ; le Saint-Suaire des Piémontais, et bien d'autres encore.

Les pèlerinages au tombeau des apôtres ont commencé dès les premiers âges de l'Église ; rendus à Rome, les pèlerins d'une même nation se groupaient ensemble dans les hôtelleries. Plus tard on éleva des églises nationales, puis, des séminaires où les étudiants des pays éloignés se retiraient pour suivre les cours des Universités.

Les Papes ont toujours encouragé ce sentiment de patriotisme qui cherche à retracer à l'étranger la patrie absente.

Un sentiment d'amour national exagéré a fait dire : « Tout homme a deux patries, la sienne d'abord et puis la France ». A plus forte raison tout chrétien a la patrie de Rome, intermédiaire entre la patrie de la terre et celle du ciel.

Probablement qu'on trouvera plus tard moyen de continuer le corso Victor-Emmanuel jusqu'au Capitole où l'on veut élever dans le centre de la ville un monument au premier roi usurpateur de Rome, et de là jusqu'à la place Victor-Emmanuel au delà de Saint-Martin-des-Monts, sur les limites de la ville. A l'intersection des belles voies Cavour et du *Statuto*, elle passera près de Saint-Pierre-aux-Liens, où l'on conserve les chaînes de saint Pierre.

Hérode Agrippa, dans le but de s'attirer les bonnes grâces des Juifs et de détruire le nom de chrétien, après avoir fait décapiter l'apôtre Jacques, évêque de Jérusalem, fit jeter en prison l'apôtre Pierre dans le dessein de le mettre à mort

au temps de Pâques devant le peuple réuni. Deux chaînes tenaient captif le chef des apôtres ; tandis que deux bandes de soldats se relevaient auprès de la cellule du prisonnier et que deux hommes attachés aux mêmes fers que lui le suivaient partout pour mieux le garder : toute l'Église était en prière ; on n'espérait plus jamais revoir le chef de l'Église ; le découragement gagnait les cœurs. Mais voilà que la veille du jour fatal un ange apparaît au captif et lui ordonne de sortir de prison ; ses chaînes tombent, et les portes s'ouvrent. Pierre passe entre ses gardes endormis, et arrive au milieu de l'assemblée des chrétiens qui ne peuvent en croire leurs yeux.

On conserva les chaînes de Pierre prisonnier d'Hérode. L'impératrice Eudoxie, qui les reçut plus tard de l'évêque de Jérusalem, donna l'une d'elles à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien qui la confia au Pape. Celui-ci possédait déjà les chaînes que saint Pierre portait dans la prison Mamertine. Il les rapprocha l'une de l'autre ; ô miracle ! elles se soudèrent à l'instant, comme on peut les voir encore aujourd'hui à Saint-Pierre-aux-Liens qui a été construite par l'impératrice Eudoxie pour les recevoir. C'est sur leur modèle que sont faites ces chaînes de montre auxquelles sont attachées des indulgences.

Le pape Jules II voulut avoir son tombeau à Saint-Pierre-aux-Liens. Michel-Ange chargé d'en faire le plan, l'avait conçu grandiose. Il ne put que terminer la statue colossale de Moïse que quelques-uns regardent comme son chef-d'œuvre et que d'autres critiquent sévèrement. Le conducteur du peuple de Dieu descend du Sinaï. Il est encore sous le coup de l'éblouissement de la vue de Jehovah ; sa physionomie est transformée ; sur son front apparaissent des cornes de gloire. L'artiste nous le représente au moment qu'il aperçoit le peuple dansant autour du veau d'or.

La statue est plus grande que nature ; l'ensemble transporte d'admiration. Tel était le génie de Michel-Ange, plutôt sublime dans sa conception des grandes lignes. C'est l'aigle qui plane dans les airs. Dans le plan de Saint-Pierre, il a taillé de l'ouvrage pour des siècles.

***

Religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie — 27 *avril* 1892. — Ce matin, M. Lapointe et moi, avons célébré la sainte messe dans la petite chapelle des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

C'était la messe des adieux pour trois religieuses, à la veille de partir pour le lointain Canada où elles vont fonder une maison de leur Ordre dans notre diocèse de Chicoutimi. Elles quittent parents, amis, sœurs en religion, s'immolent elles-mêmes au pied de l'autel où Jésus s'offre en sacrifice. Il est des actions plus en vue dans ce monde ; des guerriers ont changé les bornes des empires, des auteurs ont laissé l'empreinte du génie dans des livres immortels, et ils sont entrés glorieux dans les fastes de l'histoire. Mais où trouver des dévouements plus héroïques et plus purs dans leur simplicité que celui dont ces humbles femmes nous donnent le spectacle. La grandeur d'âme habite les cloîtres. Au jour des rétributions, bien des êtres faibles et ignorés seront placés au-dessus de ces hommes qui ont rempli l'univers de leur nom retentissant.

Tout dans le modeste sanctuaire de la rue *Giusti* respire le calme et la piété ; on n'entend que la voix de la prière qui s'élève vers le ciel avec ferveur. J'avoue que l'émotion me gagna tout à fait au moment de la communion lorsque je vis des larmes mouiller des paupières ; sans doute des cœurs avaient été appelés à faire un grand sacrifice, et payaient un dernier tribut à la nature sous le seul regard de Dieu.

Cette communauté franciscaine existe depuis quelques années seulement. La Mère Fondatrice vit encore. C'est dans les Indes qu'elle eut d'abord l'idée de réunir des personnes charitables pour venir au secours des pauvres et des enfants abandonnés. Plus tard elle fixa la maison Mère à Rome, afin d'y puiser à sa source les traditions de l'Église catholique.

Des circonstances providentielles ont placé le noviciat en France, terre féconde en vocations religieuses, dans ce pays de Bretagne, aux traditions chevaleresques d'attachement à l'Église. A Saint-Brieux vivent dans la retraite et la prière plus de cent jeunes filles qui s'adonnent à l'étude des langues étrangères afin d'être plus en état d'aller sur toutes les plages de la terre porter leur dévouement aux pauvres et aux affligés. A l'égal des prêtres des Missions Étrangères de Paris, ces Sœurs sont animées du véritable esprit missionnaire, et elles rendent à l'Église, dans les pays infidèles, des services inappréciables.

La Mère Fondatrice est Supérieure de la maison de Rome et a la haute direction de toutes les autres. J'ai eu le bonheur de la connaître. C'est une belle et grande figure de femme chrétienne, et son œuvre est destinée à prendre des développements extraordinaires.

Sa dévotion de prédilection est celle du Saint-Sacrement ; aussi a-t-elle obtenu le privilège de l'adoration perpétuelle pour sa communauté. Partout où l'obéissance conduit les Missionnaires de Marie, elles ont la consolation de passer tous les jours des heures entières d'adoration en présence de Jésus-Hostie ; c'est le secret d'un dévouement que rien n'arrête ni n'effraie, pas même l'horreur de ces tombeaux vivants qui s'appellent léproseries.

Puisse leur œuvre se développer et grandir sur cette terre si catholique du Canada et se répandre par toute l'Amérique !



Le Vatican — Cette semaine, la dernière de mon séjour à



ROME. Chateau Saint-Ange

Rome, j'ai passé la plus grande partie de mes journées au Vatican. Mais c'est tout un monde que ce palais : pour le visiter en détail, il faudrait disposer de plusieurs mois ; et des études spéciales seraient nécessaires pour se rendre compte des beautés qu'il renferme.

Il est probable que dès les premiers siècles de l'Église les Papes eurent au Vatican une habitation où ils se retiraient quand ils allaient prier au Tombeau des saints apôtres Pierre et

Paul. Au IXe siècle il y avait un palais que Charlemagne habita lorsqu'il vint se faire couronner à Rome. Mais ce ne fut qu'à leur retour d'Avignon que les Papes abandonnèrent définitivement leur palais de Latran pour fixer leur résidence au Vatican. Au XVe siècle on construisit la galerie célèbre qui relie le château Saint-Ange au Vatican ; celui-ci commença dès lors à prendre des proportions colossales. Nous sommes à l'époque des Jules II, aux vastes conceptions, des Léon X, à l'âme artistique, des Sixte-Quint, aux fécondes initiatives que secondèrent des génies de la trempe des Bramante, des Raphaël, des Michel-Ange, des Fontana, des Bernin.

A six cents pieds du Vatican était un pavillon appelé Belvédère, à cause de la belle vue que l'on a sur Rome de cet endroit : Bramante conçut le projet hardi d'en faire un seul monument avec le palais, au moyen de deux galeries latérales gigantesques. L'espace resté libre servit dans les jeux publics pour les tournois, les courses, etc.

Léon X ajouta la cour de Saint-Damase qui devint l'entrée principale du Vatican.

Tel qu'il est, le palais est le plus grand de l'univers ; mais c'est une suite de bâtisses reliées entre elles par des corridors. On y compte vingt cours, plus de deux cents escaliers ; on prétend qu'il renferme dix mille chambres ou pièces quelconques.

Le palais primitif attenant à la basilique est encore la partie principale. Il a trois étages.

Au premier sont les grandes salles Ducale et Royale destinées à recevoir les ambassadeurs et les personnages importants, à tenir les consistoires, à réunir les conclaves et les conciles : on y trouve aussi le musée des médailles et des sceaux antiques, l'atelier des mosaïques et fresques, l'appartement Borgia et les Loges de Bramante avec les peintures d'Udine qui donnent sur la cour de Saint-Damase.

L'escalier Royal, œuvre du Bernin, conduit à la salle de ce nom, qui, elle-même, sert d'entrée aux chapelles Sixtines et Pauline. La plus étonnante composition qu'un peintre ait jamais imaginée et exécutée est peut-être l'immense fresque qui décore le fond de la chapelle Sixtine. *Le Jugement dernier*, au-dessus de l'autel, provoque surtout la plus vive admiration. C'était la première fois que Michel-Ange peignait à fresque ; pendant deux ans il vécut comme attaché à cette voûte de la chapelle Sixtine; lorsqu'il en descendit son ouvrage terminé, ses forces étaient épuisées, ses yeux se refusaient de lire.

L'atelier des mosaïques est des plus intéressants. Le

nombre des émaux de teintes différentes s'élève à environ dix mille. Sait-on ce qu'il faut de nuances dans les couleurs pour imiter parfaitement la peinture, pour représenter une chevelure grisonnante, donner à chaque figure son expression propre, mettre au front le rayon de l'intelligence, donner à l'œil sa vivacité !

Lorsque je visitai l'atelier, on reproduisait le tableau de sainte Valérie décapitée qui porte entre ses mains sa tête affreusement livide.

C'est ici qu'on met en mosaïque le portrait des Papes. Le successeur de Léon XIII, après un an de pontificat, pourra voir le sien à Saint-Paul-hors-les-Murs, dans la galerie des Papes.

La reproduction des grands tableaux exige quelquefois jusqu'à vingt ans d'ouvrage.

Au deuxième étage sont les célèbres Chambres de Raphaël, et les non moins célèbres Loges du même artiste.

La salle de l'Immaculée-Conception a été consacrée par Pie IX à rappeler la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Elle renferme quatre fresques qui représentent la discution du dogme, sa proclamation, le couronnement de la Madone, et l'Église enseignant tous les peuples de la terre. Dans la première on voit les Pères du Concile du Vatican occupés, les uns, à réfléchir sur la vérité qu'il s'agit de proclamer, d'autres, à prier ; quelques-uns, à écrire ; plusieurs semblent discuter entre eux. On a fait entrer dans la seconde plus de cent cinquante personnages.

La salle Pie a été fondée par Léon XIII. Le cadre seul d'un tableau offert à Léon XIII par un artiste slave, et représentant la délivrance de Vienne, a coûté cinquante mille francs.

Au troisième étage est la pinacothèque, qui renferme quarante-six tableaux, tous remarquables.

C'est une collection peu nombreuse mais unique au monde. On y voit le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la *Transfiguration*, aussi, la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin, la *Vierge de Foligno* de Raphaël.

C'est au deuxième que se trouvent les appartements privés du Saint-Père, qui se composent de quelques pièces d'une grande simplicité. Les cardinaux logent au troisième.

Les galeries qui relient le palais du Vatican à la tour du Belvédère sont remplies de musées de toutes sortes ; le Pio-Clémentino seul contient deux mille statues ; c'est la plus considérable de l'univers. La bibliothèque, qui est un vaste corps de logis allant d'une galerie à l'autre est aussi la première du monde.

Le Belvédère rappelle un nom à jamais célèbre. Qui n'a entendu parler de l'Apollon du Belvédère, du Torse du Belvédère, du Laocoon du Belvédère, qui sont les chefs-d'œuvre de l'art statuaire ? J'ai admiré surtout le dernier groupe.

Laocoon, prêtre de Neptune, est poursuivi par les dieux favorables à l'armée grecque. Seul il ose s'opposer à l'entrée dans Troie du cheval de bois portant dans ses flancs les soldats de l'armée ennemie. C'est alors que Minerve, protectrice d'Athènes, envoie deux énormes serpents aux anneaux puissants qui l'enlacent, lui et ses fils, de leurs replis tortueux. Des malheureuses victimes se tordent dans les affres d'une pénible agonie ; en vain cherchent-ils à s'arracher à leurs morsures cruelles ; les deux monstres maintenant broient leurs membres en repliant trois fois autour de leurs corps des nœuds inextricables et les mordent de leurs dents venimeuses. Impossible au marbre de mieux rendre la douleur au paroxisme, de mieux peindre les angoisses d'un père qui souffre horriblement et de tout ce qu'il endure lui-même et du spectacle des tortures de ses fils expirant sous des étreintes mortelles.

***

Le premier de mai — Le premier de mai, en Europe, surtout dans les grands centres, se passe dans les appréhensions.

C'est le jour que les socialistes ont choisi pour organiser des démonstrations et souvent pour se servir de la dynamite, leur arme favorite. Une vague terreur règne partout. Grand nombre de familles partent pour la campagne ; la plupart des personnes qui restent à la ville, ne vont pas sur la rue. Au Collège canadien, M. le Supérieur nous a conseillé de ne pas sortir pour plus de prudence.

Cependant on s'accorde à dire qu'il n'y a pas de danger à craindre. Le Gouvernement a pris toutes les mesures nécessaires pour conserver l'ordre, et des soldats veillent partout à la sécurité publique.

Mais une boîte de dynamite occupe si peu de place ! Et il y a tant de gens que la passion et la haine de la société aveuglent, et qui croient trouver leur intérêt dans le bouleversement de l'ordre public et l'imprévu des catastrophes.

***

Une audience du Pape — *Jeudi*, 5 *mai*. — J'ai déjà vu le

Pape deux fois dans des circonstances différentes. Lorsque je pénétrai dans son appartement privé à la suite de Mgr. A. Racine, le 3 décembre, j'assistai à un entretien familier ; je l'entendis nous faire part de ses peines et de ses espérances ; il termina par ces mots à l'adresse des ennemis de l'Église : « Mais ils ne comptent pas avec Dieu !... » Lors du Consistoire public du 17 décembre, Léon XIII nous apparut véritablement roi, porté sur la *sedia* qu'ombrageaient les *flabelli*, acclamé par une foule enthousiaste aux cris de : *Evviva il Papa-Re !...*

J'avais entendu le Pape captif prendre Dieu à témoin de la justice de sa cause ; je l'avais contemplé au milieu des acclamations du triomphe ; il ne me restait plus qu'à voir le père au milieu de ses enfants, les bénissant affectueusement et recevant les témoignages de leur dévouement et de leur amour.

Le Pape reçut les pèlerins dans la salle des Audiences ; il était assis dans un fauteuil, et nous passions devant lui. Comme chacun sentait son émotion grandir à mesure que son tour approchait ! Lorsque MM. les abbés Cinq-Mars et Angers se retirèrent, on lut mon nom sur la carte d'admission et je me trouvai seul au pied du Saint-Père. Je baisai plusieurs fois sa main et ses habits. Je lui demandai la permission de donner la bénédiction apostolique à mes paroissiens d'Alma ; ce qu'il accorda volontiers : « Avez-vous un grand nombre de paroissiens, me dit alors Léon XIII ? — Douze cents, lui répondis-je. — Sont-ils tous catholiques ? Pratiquent-ils tous leur religion ? — Oh ! oui, Très Saint-Père, dis-je avec bonheur. — Tant mieux !... Ah ! le zèle des prêtres canadiens » !... Je demandai alors au Pape de bénir mes objets de piété que je portais dans deux petites boîtes ; il les toucha de sa main et les bénit. Il m'offrit sa main ; je la baisai et m'éloignai.

En nous retirant, au lieu de revenir sur nos pas, nous allions dans une salle voisine que le Pape devait traverser pour s'en retourner. Nous nous trouvâmes plus de soixante personnes réunies, lorsque le Pape vint à passer. Nous ouvrîmes nos rangs pour laisser un passage libre, et nous nous jetâmes à genoux. Jamais je n'oublierai la scène qui suivit. Léon XIII malgré ses quatre-vingt-deux ans, est plein de vie. Il prononça l'*Adjutorium nostrum in nomine Domini* avec force, et nous répondîmes : *Qui fecit cœlum et terram.* Les fronts s'inclinèrent en même temps que la bénédiction papale descendit sur nos têtes.

« Je vous bénis, dit-il en français, en se penchant vers nous et se tournant de tous les côtés comme s'il eut craint d'oublier quelqu'un, je vous bénis, vous, vos familles, vos parents,... comprenez-vous bien » ?... et il répétait les mêmes paroles en appuyant sur chacune d'elles.

Tout le monde se pressa alors autour du Saint-Père ; on sentait que la plus vive émotion règnait chez tous. Le Pape s'avançait lentement, se prêtant volontiers à toutes ces démonstrations de piété filiale ; il donnait à l'un sa main à baiser, la mettait affectueusement sur la tête d'un autre. J'étais près de la porte de sortie. Une dernière fois je pris sa main, qu'il me présenta en s'éloignant, et la baisai avec respect. Le Saint-Père avait franchi le seuil de la salle, et nous le vîmes avec regret s'éloigner. Il marchait vite, tout penché, et dirigeant ses bras en avant comme s'il eut voulu appuyer les mains quelque part.

Je partirai demain, heureux, puisque j'ai eu le bonheur inespéré de voir le Pape encore une fois.

***

Le Départ — Certaines circonstances hâtent mon retour au pays ; je m'en retourne en compagnie de M. l'abbé N. Cinq-Mars, curé de Portneuf, et c'est une fortune pour moi de faire le voyage en si aimable compagnie. Nous passerons par la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, et la France.

Mes pérégrinations, jusqu'à présent, ont toujours été des plus heureuses, au-delà même de mes espérances, puisque la Providence m'a ménagé un pèlerinage aux Lieux Saints. Je pars satisfait et reconnaissant.

Cependant on ne peut quitter Rome sans qu'il en coûte, surtout lorsqu'on est prêtre. Je ne pourrai donc plus visiter ses nombreux sanctuaires, ses basiliques si vénérables, parcourir ces lieux sanctifiés par le sang des martyrs, ces rues, ces places où tout parle du passé, où les pierres du chemin, les couches de terrain superposées, les ruines des arcs et des monuments de toutes sortes nous racontent l'histoire de l'Église primitive ; je ne pourrai plus m'agenouiller aux pieds du Vicaire de J.-C. sur la terre et recevoir sa bénédiction.

Il me faut donc me séparer de mes supérieurs, dire adieu à mes confrères ; la vie était pourtant bien agréable au milieu d'eux ; elle rappelait l'abandon des années du collège. Comme en ces temps déjà lointains, nous avons vécu de la même vie, nous asseyant sur les mêmes bancs de l'école, à la même

table du réfectoire, prenant en communauté les récréations, nous réunissant plusieurs fois le jour dans la chapelle du collège. Je suis lié avec tous d'une douce intimité, et, sur le chemin de la vie, ce sera toujours un bonheur de me rencontrer avec l'un d'eux.

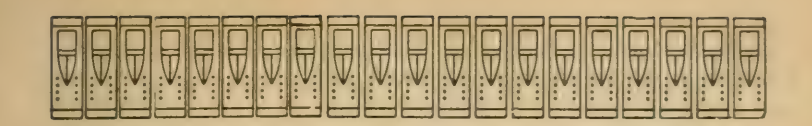
Cependant je commence à me faire à l'idée du départ. Ainsi va la vie. Sur la mer du monde rarement notre barque va vent arrière. Il nous faut sans cesse prendre des bordées, tendant la voile du côté que souffle la brise de la Providence. Mais lorsqu'il nous faut changer de direction, un moment l'embarcation hésite, reste ballotante sous la poussée des



ROME. Fontaines Paulines.

vagues contraires, puis les voiles s'enflent de nouveau et elle prend la mer.

Je m'éloigne de Rome, mais je vais au Canada ; je ne verrai plus le beau ciel d'Italie, mais je reverrai nos grands fleuves, nos couchers de soleil, nos aurores boréales ; je quitte un pays sans hiver, mais l'air natal et ses fortes senteurs m'arrivent déjà à travers les espaces ; je vais quitter des supérieurs et des confrères que j'ai appris à aimer et à respecter, mais je serai bientôt au milieu de mes parents, et de mes paroissiens et confrères.



TERRE SAINTE

I

DE JAFFA A JERUSALEM

L'Asie. — *Jaffa :* scène d'abordage ; vocation des gentils. — *Plaine de Saaron ; Lydda,* café turc ; *Ramley ; Arimathie ; El-Latroun ; Kariathiarim ;* Arche d'alliance. — *Térébinthe.* — Sur les hauteurs.

JÉRUSALEM, *samedi,* 20 *février* 1892. — L'Asie est un continent privilégié. En effet, les contrées baignées par le Tigre et l'Euphrate ont été le berceau du genre humain, et les témoins des premiers événements du monde. Dieu y plaça le Paradis terrestre, et c'est cette terre qui servit à former le corps du premier homme. Le Tout-Puissant descendait dans ces lieux et s'entretenait familièrement avec nos premiers parents.

Ce fut la patrie d'Abraham, fils d'Héber, que Dieu choisit pour être le père d'un peuple innombrable, le peuple d'où devait sortir le Messie. Les Hébreux se fixèrent dans la terre de Chanaan; plus tard, lors d'une grande disette, ils durent émigrer en Égypte ; mais au temps fixé par la Providence, ils revinrent aux lieux que Dieu avait donnés en héritage à Abraham et à ses descendants, sur les bords du Jourdain, dans la Terre promise, qui devait être la patrie de l'Homme-Dieu, du Dieu Rédempteur.

La vie du monde s'est longtemps concentrée sur cette partie de la terre ; c'était le cœur de l'humanité. Les plus grands événements s'y déroulèrent ; des royaumes fameux s'y succédèrent. Les empires de Ninive et de Babylone sont à jamais célèbres ; les noms des Sémiramis, des Nabuchodonosor des Cyrus et des Darius rappellent des conquêtes et des

splendeurs qui n'ont pas été surpassées. Le commerce de Tyr et de Sidon est resté à jamais mémorable.

Aujourd'hui, dans ces pays marqués du sceau de la grandeur et de la prospérité, on ne voit plus que des ruines. Ils portent la trace des ans et de ses ravages. Les pierres des chemins, des routes séculaires nous disent le deuil et la désolation qui ont remplacé la joie et la prospérité des anciens jours.

De même les ténèbres couvrent les intelligences qu'illuminaient les rayons de la divinité ; la dépravation des mœurs a enlevé la volonté pour le bien ; l'abus des grâces a amené l'abatardissement des caractères.

Mais toujours cette terre, la première habitée, attire l'humanité. Glorieuses furent ses destinées, et l'imagination des peuples se plaît dans son souvenir. Elle fait songer à la vieillesse qui inspire le respect bien que tout soit en décadence chez elle. Les rides couvrent la figure ; les membres sont devenus engourdis ; les organes fonctionnent à peine sous l'impulsion de l'âme qui s'en détache déjà ; les yeux sont insensibles aux couleurs, et les oreilles aux sons ; le gosier est impuissant à l'effort de la voix. Mais nous aimons à contempler ce vieillard, à nous entretenir avec lui ; c'est qu'il représente une génération disparue, que tout en lui nous parle du passé. Sous cet œil demi-éteint, nous voyons encore l'étincelle qui l'animait ; dans ces rides qui labourent son front, nous découvrons la pensée puissante qui les a creusées ; ces mains tremblantes, ces pieds hésitants sous le poids d'un corps pourtant bien amaigri, autrefois furent fermes et souples. Que de réflexions pleines d'instruction et d'attraits nous attirent vers les antiquités, hommes ou choses, qui ont l'expérience et les ans !

Mais surtout nous foulons la terre que Jésus a parcourue durant sa vie mortelle, qui s'est ouverte pour recevoir son sang en même temps que sa croix.

La désolation règne aujourd'hui en ces lieux. Les hommes n'ont pas voulu reconnaître le Messie qu'ils attendaient, et le déicide a apposé un sceau de malédiction sur toute la contrée. Il y règne un deuil de mort. La nation juive a renié celui qui l'avait choisie pour de sublimes destinées ; lui, à son tour, s'est détourné d'elle, et l'a mise au rebut des nations. Dieu a l'éternité pour rétablir les droits de la justice parmi les hommes, mais les peuples doivent subir leur châtiment dans le temps. Malheur à ceux qui prévariquent et attirent les foudres de la colère divine ! Leur punition est la leçon des

siècles. Ces pensées assiègent l'âme du pèlerin qui aborde la Terre Sainte.

***

Partis d'Alexandrie le jeudi midi, nous arrivions à Jaffa après une journée de navigation. La rade est peu sûre ; lorsque la tempête souffle, le vaisseau ne fait pas escale et force est aux passagers, de faire le voyage de Beyrouth. Nous crûmes quelque temps que tel serait notre sort, mais le vent s'apaisa, et nous entendîmes l'ancre descendre. Nous voyons les chaloupes qui se détachent de terre et viennent vers nous. Le premier qui met le pied sur le pont est l'officier de la quarantaine. Bientôt le sinistre pavillon jaune est abaissé, et seul le Croissant flotte dans les airs. C'est le moment pour notre drogman d'entrer en fonction, car nous avons un drogman, importé d'Alexandrie. C'est l'intendant de l'hôtel Bonnard, qui a réussi à se faire accepter pour nous guider en Terre Sainte. Son nom est Simon Sélek ; il est d'un aplomb imperturbable, et ne doute de rien ; il sait faire parade de la moindre connaissance qu'il peut avoir. Tel est l'homme en qui reposent nos destinées.

Tout d'abord il nous donne l'ordre de laisser dans nos cabines malles et colis, et de ne pas bouger. C'est que les agents des maisons de pension ont fait irruption sur le pont et que le siège des passagers est commencé. C'est un brouhaha indescriptible ; on s'arrache les voyageurs ; au milieu de la confusion générale nous restons stoïques spectateurs suivant la consigne reçue, jusqu'au moment où se présentent les agents de la maison Cook, hommes de forte stature, d'une tenue digne, tout de rouge habillés. Nous recevons ordre de faire un tour à droite, un pas en avant, et de nous mettre sous la protection de cette compagnie anglaise qui donne des billets circulaires pour le monde entier, entretient partout des hôtels en faveur des mortels qui se mettent à leur disposition, et des voitures ou des embarcations qui vont les chercher à leur arrivée.

Nous partons pour Jaffa pendant que le paquebot lève l'ancre et prend le large. Nos bateliers qui portaient encore les traces d'une abondante transpiration, tellement ils avaient ramé dur pour arriver bons premiers, se remettent à la manœuvre plus modérément. Un mille nous sépare de terre ; des rochers à fleur d'eau qui ne laissent qu'un passage étroit, offrent quelque danger ; nous les traversons au chant cadencé

d'une prière à Allah et à Mahomet, son prophète. Sur les quais, pas une voiture. Nous nous rendons pédestrement au monastère des Pères Franciscains à travers des rues étroites et sales, bordées de magasins à l'aspect misérable.

Jaffa est bâtie en amphithéâtre sur une colline élevée. C'est une ville antédiluvienne, l'une des plus anciennes du monde. Elle vit construire l'arche de Noé ; on amena dans son port les cèdres du Liban qui devaient servir à la construction du temple de Salomon. Le prophète Jonas, se dérobant à l'ordre du ciel, vint ici prendre un vaisseau en partance pour Tharsis.

Jaffa fut sujette à bien des vicissitudes ; elle devint tour à tour la proie des Arabes et la possession des chrétiens. Saint Louis allant à la conquête du tombeau du Christ, y séjourna ; Napoléon, en quête de renommée, s'en empara, et l'ombre du vainqueur des Pyramides, du Thabor et d'Aboukir plane encore mystérieusement sur le monde oriental.

Mais des traditions plus précieuses s'attachent à Jaffa. Le chef des apôtres y reçut la mission de faire entrer dans l'Église les Gentils dont nous sommes. Jusque-là les Juifs avaient seuls le privilège d'être le peuple de Dieu, parce qu'il était le seul héritier des promesses divines et devait donner au monde le Messie promis et attendu. Dans ce but Dieu le tenait isolé des autres nations. Si quelquefois il se laissait pénétrer par le flot montant de la dépravation générale qui battait sans cesse en brèche ses croyances et ses mœurs, il subissait des hontes et des défaites, et devait revenir forcément au Dieu qui le punissait pour le conserver à ses hautes destinées. Le Juif le comprenait ; et il savait qu'il était une race à part, la seule élue. Le reste des hommes étaient des Gentils qui n'avaient jamais le droit de mettre les pieds dans les parvis du temple ; son seul contact le rendait impur et obligeait à de nombreuses purifications. Il était intimement convaincu qu'il n'en pouvait être autrement et que le salut ne pouvait s'étendre en dehors de la Judée.

Il est vrai que Jésus est venu d'abord pour les siens, mais aussi pour tous les hommes. Les Gentils eurent toujours la grâce suffisante pour aller au ciel, mais le sang de l'Homme-Dieu devait rejaillir sur eux ; ils devaient entrer dans l'Église du Christ, et jouir de tous les privilèges des enfants de Dieu.

La circoncision charnelle devait être remplacée par le baptême de l'Esprit-Saint. Juifs et Gentils étaient appelés à s'asseoir à la même table eucharistique, participer aux

mêmes mystères, avoir les mêmes droits aux largesses divines et à l'héritage du ciel.

L'apôtre Pierre, à Jaffa, le païen Corneille, à Césarée, dans le même temps, ont chacun une vision ; celui-ci reçoit l'ordre d'envoyer chercher à Jaffa Simon, surnommé Pierre, car : « Vos prières et vos aumônes sont montées en la présence de Dieu, et il s'en est survenu » ; celui-là, de son côté, reçoit l'ordre d'aller à Césarée vers le païen Corneille et sa famille pour les admettre dans l'Église, car : « N'appelez pas impur ce que Dieu a purifié ».

C'est ainsi qu'en abordant en Terre Sainte nous recevons le salut fraternel et que nous apprenons tout le prix de la prière unie à l'aumône. C'est d'ailleurs ce que proclame encore la résurrection de la veuve Tabith de Jaffa, obtenue à la demande de ses compagnes qui suppliaient l'apôtre Pierre en s'écriant : « Elle donnait aux pauvres ; elle leur faisait de ses mains des tuniques et des vêtements ».

Jaffa ne nous retient pas longtemps. Nous n'étions qu'à douze heures de Jérusalem et il nous tardait d'y arriver. Là vont les soupirs de nos cœurs, les élans de nos âmes. Nous nous installons dans deux grandes berlines traînées chacune par trois chevaux mis en rang et nous partons.

Le chemin est bordé d'arbres fruitiers ; les ténèbres nous empèchent de les voir, mais leur parfum les trahit ; il paraît qu'il se fait sentir jusqu'à un mille sur la mer ; lorsque le temps est favorable, l'air en est saturé. C'est le paradis des oranges. Nous avons eu à notre souper des mandarines ; elles sont succulentes ; l'écorce s'en détache d'elle même ; la chair s'ouvre et s'effeuille de même, et elle fond dans la bouche.

Le pays que nous allons parcourir est rempli de souvenirs bibliques. Nous traversons d'abord la célèbre plaine de Saaron ; elle a huit lieues et s'étend depuis la Méditerranée jusqu'aux montagnes de la Judée. Elle a été le théâtre des exploits de Samson. C'était le territoire des Philistins, ces hommes terribles qui firent une guerre inlassable au peuple de Dieu ; toujours à l'affût ; souvent l'instrument de la colère de Dieu pour punir les infidélités de la nation ingrate.

Cette plaine est d'une fécondité extraordinaire ; encore aujourd'hui, laissée sans culture, elle se couvre spontanément de mille fleurs aux couleurs variées.

Après trois heures de marche nous arrivons à Lydda, petite ville de sept à huit mille âmes, comme Jaffa et Ramleh. La

population est arabe et mahométane ; les catholiques sont peu nombreux. Même dans ces centres livrés à l'erreur, on rencontre quelquefois un monastère tenu par les Pères Franciscains ou par des Sœurs de l'Apparition de Saint-Joseph qui dépensent leur zèle pour tous, musulmans, schismatiques ou catholiques. C'est que les Franciscains sur cette terre ont presque le monopole du dévouement. C'est un héritage qu'ils ont reçu de leurs bienheureux Père saint François d'Assise qui vint lui-même en Terre Sainte ; ils le conservent au prix de mille sacrifices et de leur sang. Chassés souvent, ils sont toujours revenus au lieu de l'immolation et du labeur incessant. Les œuvres des Lieux Saints, ce sont eux qui les ont créés et les maintiennent au prix de misères et de travaux sans nombre.

Lydda comptait une chrétienté dès le temps des apôtres. Saint Pierre s'y rendit un jour pour y confesser les « saints » ; il guérit un paralytique retenu au lit depuis huit ans. Le miracle fit grand bruit, et produisit nombre de conversions. C'est la patrie de saint Georges, le guerrier-martyr. Les Croisés transportèrent son culte en Occident et l'Angleterre l'adopta pour son patron. C'est ainsi que le pays qui gagne ses victoires plutôt dans les sphères paisibles de la diplomatie que sur le terrain sanglant des batailles, a pour protecteur un homme de guerre, un cavalier superbe terrassant un dragon de son épée flamboyante, tandis que la France, nation guerrière terrible sur les champs du combat, marche sous les étendards d'une bergère, sainte Geneviève.

Notre première étape se fit dans un café turc ; ce n'est pas un hôtel, pas même un logement quelconque, mais un simple appentis, un auvent, un camp sans plancher où sont étendus pêle-mêle une dizaine de personnes, tandis qu'à coté les chevaux mangent une maigre paille coupée de quelques grains d'avoine. La nuit était froide. Nous prenons dans une petite tasse quelques gouttes de cette liqueur de café si hautement appréciée dans les pays orientaux, et nous nous remettons en route.

Nous passons par Ramleh, l'ancienne Arimathie, la patrie du noble sénateur Joseph et de Nicodème, qui descendirent de la croix le corps de Jésus et l'ensevelirent. Là se trouve la tour des XL martyrs, l'une des tours de garde de trois cents pieds carrés échelonnés sur la route de Jaffa à Jérusalem ; elles protégeaient les voyageurs contre les brigands qui infestaient la région au milieu du siècle. Le couvent des Fran-

ciscains servit de logement à Bonaparte et à son état-major. Après leur départ, les gens du pays, en haine des Français, massacrèrent tous les religieux.

Il était deux heures de la nuit lorsque nous arrivâmes à Bablouette où nous devions passer la nuit. Nous pensions arriver dans un village ; nous ne trouvâmes qu'une chétive maison où les voyageurs reçoivent l'hospitalité bien misérablement. Les fatigues du voyage aidant, nous pouvons prendre un peu de repos ; mais nous avions encore de la lassitude dans les membres, lorsqu'il nous fallut entreprendre la seconde moitié de la route à parcourir.

C'est dans les environs que se trouve El-Latroun, la patrie du bon larron.

Nous quittons la plaine de Saaron pour prendre la montée de Jérusalem. Après deux heures de marche, nous arrivons à Kariathiarim, devenu Abougauche, du nom d'un brigand célèbre, la terreur de la région, qui se faisait payer un tribut par les voyabeurs. Ibrahim-Pacha en délivra le pays.

L'Arche d'alliance y demeura vingt ans dans la maison d'un lévite, jusqu'au temps où David la transporta dans son palais du mont Sion. A l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise, elle avait été dressée à Silo. Prise par les Philistins, elle fut déposée chez eux à Azot. Là, elle renversa les statues des faux dieux, et attira les malheurs, les maladies et la mort en terre infidèle. Effrayés, les Philistins la mirent sur un chariot auquel ils attelèrent deux vaches ; celles-ci, laissées à elles-mêmes, s'arrêtèrent à Kariathiarim.

Nous faisons halte à Térébinthe, ne serait-ce que pour ramasser au torrent quelques cailloux, en souvenir de la pierre qui terrassa le géant Goliath. Les collines qui nous entourent retentirent des insultes des Philistins, mais aussi des cris de joie et de reconnaissance du peuple de Dieu après la victoire du jeune David.

Le pays est frappé de stérilité et de tristesse ; sans doute que tous ces côteaux étaient autrefois couverts de vignes. On n'aperçoit plus que rarement un petit village formé d'une terre rapportée, fixée au flanc de la montagne, et retenue par des remblais de roches brutes.

Enfin nous voilà sur les hauteurs, et Jérusalem apparaît à nos regards. Nous descendons de cheval pour saluer la Cité sainte à genoux ; nous baisons la poussière du chemin, et nous entonnons le cantique des tribus montant à Jérusalem. Pèlerins d'outre-mer, après avoir traversé les océans et les

continents, nous nous écrions : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus..... ;* nous nous sommes réjouis dans la parole qui nous a été dite, que nous irions dans la maison du Seigneur ; nous entrons dans cette ville, où déjà nous ont précédés tant de tribus, pour y célébrer les louanges du Seigneur. O Jérusalem, cité de Dieu, donnez-nous le repos et la paix que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, avec toute l'abondance de ses biens !



II

JÉRUSALEM

Notices historiques. — Mont du Calvaire. — Mont Sion. — Mont Moriah. — Vallée de Josaphat.

JÉRUSALEM, *dimanche*, 21 *février* 1892 — Jérusalem ! Jérusalem ! Quel nom rappelle de plus grands souvenirs ! Quelle ville fut jamais le théâtre de plus extraordinaires événements ! Dans sonenceinte se déroula le drame sanglant et divin de la passion et de la mort du Dieu-Rédempteur ; fait unique dans les annales du monde, qui a réconcilié le ciel avec la terre. Devant pareille destinée pâlit la gloire de Rome où de faibles mortels luttèrent pour des conquêtes terrestres, tandis qu'à Jérusalem, c'est Dieu qui conquiert aux hommes le royaume céleste. Elle est la ville sainte que les patriarches ont habitée et vers laquelle se pressent encore les générations humaines, heureuses de baiser le pavé de ses temples, de s'agenouiller sur les pierres de ses chemins, de respirer cette atmosphère surnaturelle qui se dégage de ses monuments, de ses ruines, et de tout son sol, d'adorer l'Homme-Dieu dans les lieux qu'il a sanctifiés de sa présence, de ses miracles, de ses paroles, et de tout son sang. Et c'est ce bonheur dont nous jouissons aujourd'hui ; bonheur tellement inattendu que nous n'aurions pas osé en avoir seulement la pensée.

***

Suivant la tradition, Jérusalem est l'ancienne Salem fondée deux mille ans avant Jésus-Christ par Melchisédech, roi et prêtre du Très-Haut, contemporain d'Abraham. Les Jébuséens la conservèrent cinq cents ans, alors qu'elle tomba au

pouvoir des Hébreux au retour de la terre d'Égypte, mais la citadelle même de Sion résista à tous les assauts. David s'en empara enfin vers l'an mil avant Jésus-Christ.

Le gouvernement du peuple de Dieu fut d'abord théocratique. Seulement Dieu désignait des juges pour le conduire à sa place dans des circonstances solennelles. Las d'obéir à un chef qu'ils ne voyaient pas, ils demandèrent des rois à la manière des autres nations. Dieu leur accorda Saül. David lui succéda ; il transporta l'Arche d'alliance à Jérusalem dont



JÉRUSALEM. Emplacement du temple de Salomon.

il fit la capitale de son royaume. Pour la recevoir, Salomon bâtit le temple qui porte son nom et qui est le monument religieux le plus riche et le plus célèbre de l'antiquité.

Le royaume d'Israël était alors à l'apogée de sa gloire ; il ne fit que diminuer ensuite. Et d'abord, sous le règne du fils de Salomon, eut lieu le schisme des tribus ; dix se séparèrent pour former le royaume d'Israël, tandis que le royaume de Juda, formé des tribus privilégiées de Juda et de Benjamin,

resta la véritable Terre Sainte où se conserva le dépôt de la vraie foi et des traditions messianiques.

La Palestine est une étroite lisière de terre d'une dizaine de lieues, entre la Méditerranée et le Jourdain, qui s'étend vers le nord à une trentaine de lieues jusqu'aux premières ondulations du Liban. Elle a toujours été l'objet des convoitises des nations voisines, habitant les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate ou les bords du Nil ; elle devint la proie de leur ambition quand elle ne les domina pas, et elle servit de théâtre à leurs combats sanglants.

Morcelée, affaiblie, rejetée de Dieu à cause de ses infidélités incessantes, elle fut attaquée par ses ennemis. Mais la Providence veillait sur son peuple ; elle la châtiait pour le ramener, elle ne l'abandonna jamais complètement. L'ange du Seigneur extermina l'armée innombrable de Sennachérib ; les murs de Béthulie virent porter en triomphe la tête du général Holopherne qu'une pauvre femme avait apportée pendant que les ennemis épouvantés de la mort de leur chef, prenaient la fuite. Des prophètes, suscités de Dieu, vinrent en temps opportun, ranimer de leurs discours enflammés le patriotisme de leurs compatriotes et les ramener au Dieu de leurs pères. Entourée des peuples idolâtres, la nation juive de cessait de glisser sur la pente de l'apostasie. Le royaume d'Israël, le plus coupable, le royaume schismatique, prévariqua le premier et tomba sous les coups des Assyriens, et ses habitants furent déportés en terre étrangère dans le royaume du roi de Ninive, et remplacés par ceux qui les avaient vaincus, afin d'introduire en Israël les mœurs et les divinités païennes. Ils formèrent le peuple des Samaritains qui resta toujours distinct du peuple juif. Moins de deux siècles plus tard, en 721, Juda, à son tour, fut vaincu par Nabuchodonosor, et ses habitants furent déportés. Privés de leur temple et de leurs cérémonies sacrées, ils firent entendre sur les rives étrangères les chants de l'exil, et pleurèrent sur les bords de l'Euphrate Jérusalem et sa grandeur évanouie.

Mais les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob avaient des destinées, et ils ne pouvaient s'y soustraire. Les événements préparaient l'avènement du Messie en groupant le monde sous un seul sceptre. A cette fin les quatre empires prédits par le prophète Daniel allaient apparaître, chacun à son tour, sur la scène du monde.

Celui des Mèdes, d'au-delà du Tigre, ne dura pas longtemps ; il dut céder devant les Perses, peuple jeune et fort qui habitait

plus à l'Orient. Cyrus le conduisit à la victoire ; il s'empara de Babylone et permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, afin de restaurer leur temple et de rétablir le culte du vrai Dieu. Le troisième empire fondit du Nord comme la foudre ; Alexandre traversa les nations en les subjuguant. A Jérusalem, le guerrier, auquel rien ne résistait, voit venir à lui, au lieu d'une armée rangée en bataille, une procession de prêtres, revêtus des ornements sacerdotaux, et portant devant eux les Livres Saints ouverts à l'endroit où est raconté, plusieurs siècles à l'avance, le récit extraordinaire de ses victoires. Le héros macédonien, interdit et flatté, sent tomber sa colère et laisse à Jérusalem son autonomie.

Alexandre, après avoir étonné le monde, finit sa brillante carrière à l'âge où les autres hommes commencent la leur. Il meurt sans héritier et laisse ses conquêtes à ses généraux. Les Ptolémées régnèrent en Égypte, où ils eurent des années glorieuses ; les Séleucides, en Syrie, avec des destinées moins brillantes. Ces deux dynasties se disputèrent le pays mitoyen, la Palestine qui étouffait sous l'étreinte des deux adversaires rivaux. Antiochus, prince impie de la race des Séleucides, résolut d'établir définitivement l'idolatrie chez le peuple juif qui ne voulait pas apostasier complètement et gardait toujours la foi dans sa mission. C'est alors que se leva une famille de héros qui ranima une dernière fois la flamme mourante du patriotisme; les Macchabées, chez qui les sentiments de religion s'alliaient au plus pur patriotisme, par des prodiges de valeur, arrachèrent le royaume de Juda à la Syrie, et régnèrent pendant cent soixante ans. Les temps étaient arrivés où le sceptre devait sortir de la maison de David. Le quatrième empire annoncé par Daniel, s'étendait sur toute la surface de la terre. Pompée attaqua la Palestine et la fit entrer dans le grand tout romain. Les Hérodes régnèrent sous le protectorat de Rome ; ils avaient des idées de grandeur, mais pas de patriotisme ; le pouvoir était leur ambition. Enfin Rome envoya un procurateur pour régner en son nom. Les temps étaient accomplis : le sceptre était sorti d'Israël ; le Messie naissait à Bethléem. Mais il ne fut pas reçu chez « les siens », qui le méprisèrent et le firent mourir à Jérusalem.

Jérusalem devint un monceau de ruines. Elle se releva sous Adrien, mais avec les livrées du paganisme. Le Calvaire fut surmonté des statues de Jupiter et de Vénus. Mais qui peut prévoir les vues de la Providence ? Les idoles sacrilèges restèrent là comme des témoins authentiques pour permettre

à l'impératrice Hélène, deux cents ans plus tard, de découvrir l'endroit précis du tombeau du Sauveur.

La domination romaine dura six siècles ; les Arabes sous Omar, successeur de Mahomet, s'emparèrent alors de la Terre Sainte ; vint plus tard le grand mouvement des peuples d'Occident pour la délivrance des Lieux Saints ; le royaume de Jérusalem dura moins d'un siècle, et Jérusalem retomba de nouveau au pouvoir des Musulmans, et le Croissant n'a cessé depuis, à la honte de la chrétienté, de flotter au-dessus de ce pays conquis.

Dans le cours tragique de son existence mouvementée, Jérusalem fut ruinée bien des fois, et les décombres s'accumulèrent. Après le siège inoubliable de Titus, eut lieu le passage sanglant du cruel Chosroès de Perse, et celui non moins terrible du fanatique Hakem d'Égypte.

Jérusalem obéit aujourd'hui à la Sublime-Porte ; le sultan de Constantinople est son maître. Les personnes qui remplissent les charges importantes de l'État viennent de la Turquie, et le langage officiel est le turc, tandis que l'arabe est la langue du peuple.

Jérusalem est déchue de son ancienne grandeur ; elle est couverte d'un voile de deuil ; la malédiction de Dieu pèse sur elle.

La cité de David, la patrie des croyants, est devenue la ville cosmopolite des religions. Elle est restée la ville sainte des chrétiens qui viennent y adorer leur Dieu mort dans ses murs, vénérer le tombeau qui n'a pu retenir son hôte divin ; les Juifs viennent pleurer les malheurs de leur nation sur un pan de mur en ruine échappé à la destruction du temple, tandis que les disciples de Mahomet ont fait de la mosquée d'Omar un lieu de pèlerinage.

C'est un spectacle étrange pour un catholique, solennel en même temps que triste, de voir tous les chrétiens, même les protestants et les schismatiques, se presser autour du tombeau du Christ, dans cette ville qui a vu passer tant de peuples, subi tant de jougs, mais est restée la terre qui a été le théâtre de la vie de l'Homme-Dieu.



Le Calvaire ou le Golgotha — Nous logeons en dehors de la ville, près de la porte de Jaffa. L'hôtel Howard est bâti dans un quartier nouveau à l'aspect européen. Nous ne tardons pas à nous rendre à la *Casa nova* des Pères Franciscains

où nous rencontrons le Frère Liévin, l'auteur bien connu du *Guide de la Terre Sainte*, qui veut bien nous accompagner. Sous une barbe blanchie par les ans, il paraît encore alerte ; ses yeux et sa démarche sont vifs ; sa conversation est agréable et instructive ; sa robe de bure, la ceinture à nœuds autour de ses reins, des pauvres sandales qui laissent les pieds à découvert : tout en lui prêche la pénitence. Depuis plus de trente ans qu'il habite la Terre Sainte, il l'a parcourue en tous sens, et il en connaît l'histoire dans tous les détails.

Nous traversons d'abord le quartier juif. Les maisons sont



Basilique du Saint Sépulcre

basses et mal bâties ; les rues sont sales et étroites. Des comptoirs avec des marchandises étendues pêle-mêle les bordent, et ce sont bien des Juifs ces hommes aux épaules larges et voûtées, au regard cupide, qui s'en détachent. On sent que la malédiction pèse sur cette race déicide, sur ces ruines qui nous entourent de leur solennelle et lugubre immobilité.

Notre première visite, ou notre premier pèlerinage est à la basilique du Saint-Sépulcre. Et lorsque nous descendons

les marches nombreuses qui y conduisent, nous pouvons à peine croire à notre bonheur. Est-ce bien ici le Calvaire, le tombeau du Christ ? Où est-ce bien nous qui sommes ici ? Nos cœurs battent bien fort lorsque nous franchissons le seuil de l'enceinte sacrée. Nous allons d'abord nous jeter à genoux au milieu des pèlerins qui se succèdent autour de la pierre de l'Onction, et nous baisons pieusement l'endroit où fut d'abord déposé le corps de Jésus à la descente de la croix. Puis nous prenons, tout auprès, l'escalier qui monte au Calvaire. Le voilà donc ce rocher qui reçut l'instrument du supplice de notre divin Sauveur, et but son sang adorable ; nous ne pouvons que nous prosterner, le front dans la poussière. Le péché est donc un bien grand mal puisqu'il a été la cause de la mort de l'Homme-Dieu ! Les hommes sont donc bien méchants puisqu'ils continuent à le commettre ! Dieu est donc bien miséricordieux puisqu'il ne cesse de leur pardonner ! Sur le Golgotha tout orgueil disparaît pour faire place aux sentiments de l'humilité et de la contrition .

Et si le cœur ne s'ouvre pas à la componction et à l'amour de Dieu, c'est qu'il est plus dur que la pierre du rocher qui se fendit à la mort du Sauveur. On perd le sentiment de son entourage et de son être pour s'anéantir dans la contemplation d'un Dieu mort pour nous, et des larmes repentantes et douces coulent en silence. Il semble que le plus grand bonheur de l'homme soit de s'offrir en sacrifice au lieu même où Dieu expira pour lui.

Nous descendons du Calvaire pour aller au saint Sépulcre. Nouvelles émotions non moins profondes. Sur cette pierre du tombeau repose toute notre foi ; elle est divine, puisque cette demeure sépulcrale n'a pu retenir celui que la mort lui avait confié. Jésus en est sorti glorieux sans briser le sceau que les hommes avaient apposé : « Il n'est plus ici, dit l'ange aux saintes femmes, il est ressuscité, comme il l'avait annoncé ». Et la voix des siècles s'élève imposante, forte du témoignage des martyrs et des docteurs, qui répète à tous les échos : « Celui que vous cherchez parmi les morts, n'est plus ici ; il est ressuscité ». Et nous entendons en nous la voix de notre conscience et de toutes nos convictions qui nous crie : « C'est ici qu'on avait déposé la dépouille mortelle du Sauveur, mais il est sorti triomphant du Sépulcre ».

La basilique du Saint-Sépulcre présente un aspect étrange et unique.

Au centre est le rocher dans lequel était taillé le tombeau

de Joseph d'Arimathie. On l'a isolé, de sorte qu'on peut en faire le tour, et que cette rotonde s'élève comme un monument glorieux au-dessus du sépulcre vide. Un escalier d'une vingtaine de marches monte au Calvaire ; un autre s'enfonce dans la terre jusqu'à la piscine où furent enfouis les instruments du supplice de Jésus et des deux larrons, afin que leur contact ne pût communiquer une souillure légale.

Il y a des chœurs, des couloirs sombres, un déambulatoire, des autels pratiqués dans le roc, des rosaces incrustées dans le pavé pour indiquer les endroits plus particulièrement sanctifiés dans cette église où chaque pouce de terrain est une relique.

La basilique renferme de plus des logis pour tous les sacristains et employés des différentes églises qui ont droit d'y pratiquer leur culte : des galeries intérieures sont garnies de chambres. Le soir, les portes se ferment à clef sur tout ce monde qui ne peut plus sortir, et reçoit sa nourriture par un guichet pratiqué dans la porte d'entrée.

Nous assistons à la procession qui a lieu tous les jours à quatre heures et quart de l'après-midi. Elle se fait aux principales stations qui rappellent la passion, la mort et la résurrection du Sauveur. On les parcourt en chantant des hymnes et formulant des prières. Les Pères nous offrent un processionnal et un cierge allumé. En sortant de la sacristie nous nous trouvons d'abord dans les chapelles de l'Apparition de Jésus à sa sainte Mère et à sainte Marie-Madeleine ; de là nous gagnons le déambulatoire et nous nous arrêtons à la grotte étroite et sombre qui servit de prison au Christ pendant les préparatifs du crucifiement ; nous prenons l'escalier qui conduit à la chapelle de Sainte-Hélène où l'impératrice priait pendant que l'on faisait des fouilles pour trouver la vraie croix, et, descendant encore davantage dans la terre, nous arrivons à la chapelle de l'Invention de la Croix. Nous montons au Calvaire d'où nous revenons à la pierre de l'Onction, et nous terminons au saint Sépulcre. La procession s'arrête à l'autel du Saint-Sacrement où se font des cérémonies plus ou moins solennelles suivant la fête du jour.

Cette procession est vraiment impressionnante et pieuse ; je me propose d'y revenir tous les jours.

L'église actuelle n'est pas le monument qu'éleva la pieuse munificence de la mère de l'empereur Constantin ; elle a été détruite et reconstruite plusieurs fois. Le temple actuel appartient au Gouvernement ottoman en vertu du droit

de la force brutale. Le sultan, comme le dernier de ses sujets, se fait payer des bakchiches sous toutes les formes. C'est ainsi que chaque pied de terrain dans l'église du Saint-Sépulcre a été vendu et appartient au plus haut enchérisseur. Les Latins, les Grecs, les Arméniens non-unis, les Coptes-Abyssins payent pour l'usage des chapelles qui leur appartiennent, ou pour le privilège d'avoir des offices aux autels communs à plusieurs religions. L'église elle-même est gardée par des soldats turcs qui se tiennent à l'entrée, à demi-couchés sur des divans, et ouvrent la porte de la basilique moyennant finances.

Les religions qui se partagent l'église du Saint-Sépulcre, à part les Latins, appartiennent toutes aux rites orientaux et remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne, alors qu'on se séparait de l'Église non pour se donner une vie plus facile, mais après des controverses théologiques. Les premiers chrétiens n'étaient pas exposés à tomber dans le schisme ; on n'avait que le temps de rivaliser de zèle dans la foi ; on se donnait de mutuels exemples d'édification tout en se préparant dans le silence et la prière au martyr. Mais lorsque le grand Constantin arbora le Labarum au Capitole, la foi chrétienne obtint droit de cité. La lumière du grand jour et la gloire du triomphe éblouirent les esprits ; l'orgueil développa des ambitions ; les discussions commencèrent, discussions dangereuses dans un temps où la doctrine n'était pas incrustée dans des formules précises, et alors que l'infaillibilité de l'évêque de Rome n'était pas encore définie. Il fallait beaucoup d'humilité et d'esprit de foi pour ne pas se laisser entraîner au désir d'innover. Des esprits inquiets et aventureux se demandèrent d'abord si le Christ était Dieu et si Marie était la Mère de Dieu. Arius, simple prêtre, parut qui dit : « Non, le Fils de Dieu n'est pas Dieu, puisqu'il n'est pas éternel ; il n'est pas éternel, puisqu'il a été engendré. Donc, la mère du Fils de Dieu n'est pas la mère de Dieu ». Le premier concile fut convoqué à Nicée ; plusieurs centaines d'évêques y assistèrent et l'évêque de Rome le présida. Il décida que le Fils de Dieu a été engendré, et non fait, que la parole substantielle de Dieu ou son Verbe, est éternel comme Dieu le Père, et de même substance, « consubstantiel à son Père ». Marie est donc la Mère de Dieu.

Nestorius, patriarche de Constantinople, soutint la divinité du Verbe de Dieu contre Arius ; mais il recula devant les conséquences. « Le Fils de Dieu, dit-il, en s'unissant à la nature humaine, lui a laissé sa personnalité propre comme il a

conservé la sienne distincte et éternelle. Il a habité dans la créature comme dans un temple. Donc Marie n'est pas la mère de Dieu, mais seulement de la personne surhumaine à laquelle Dieu s'unit intimement.

Les évêques se réunirent de nouveau à Éphèse, la ville de Marie, et proclamèrent que dans le Christ il n'y a qu'une seule personne, que cette personne est la seconde personne de la Sainte-Trinité, que Marie est sa mère véritable, selon la chair, et que, par conséquent, Marie est véritablement la mère de Dieu.

Le peuple soutenait la cause de Marie, mère de Dieu. Lorsqu'il connut la décision de l'Église, il déborda d'enthousiasme. Il fit un triomphe aux Pères du Concile en chantant : « Marie est la Mère de Dieu » ; on se saluait, en disant : « Marie est la Mère de Dieu ».

C'est alors que parut le moine Eutychès. Il prétendit contre Nestorius qu'il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, mais il alla plus loin en soutenant qu'il n'y a aussi qu'une nature, la nature divine ayant absorbé la nature humaine, de sorte que c'est la nature divine qui a souffert la mort pour nous.

Et de nouveau l'Église se réunit à Chalcédoine, et, sous le souffle du Saint-Esprit, décida que la personne du Christ a deux natures, dont l'une a souffert et expié, et l'autre a communiqué un mérite infini aux actions de la première. Marie n'est pas la mère de la divinité, mais bien la mère de l'Homme-Dieu.

Plus tard les Grecs subtils discutèrent sur la personne du Saint-Esprit.

Ils nièrent qu'il procédât du Fils comme du Père, mais soutinrent qu'il avait été engendré comme le Fils, du Père seul. Ils refusèrent en même temps dans leur ambition orgueilleuse, de reconnaître la suprématie de l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre.

Les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens, les Grecs Orthodoxes non-unis se séparèrent de Rome, mais en corps, et ils gardèrent tout le rite extérieur. La hiérarchie ecclésiastique se conserva intacte ; au contraire de ce qui est arrivé chez les hérétiques modernes où prêtres et évêques, ne sont que de simples laïques.

Ce sont les descendants de ces premiers dissidents qui se partagent le Saint-Sépulcre avec les catholiques romains ; et, sur tous les autels, s'offre vraiment pour le salut du genre humain la même victime qui s'immola une première fois sur le Calvaire. Et toutes les religions rivalisent ainsi de zèle

et de piété pour proclamer le même Christ, Jésus de Nazareth, adorer sa divinité, et lui rendre un culte public et solennel.

C'est au milieu de la nuit que le Saint-Sépulcre appartient une première fois aux catholiques. Mes compagnons de voyage, un peu fatigués, retournèrent à l'hôtel, et je restai pour dire la messe. Un frère me conduisit au réfectoire où je rencontrai le R. P. Diez, de l'Ordre des Dominicains, mon compagnon d'autel, car il y a du temps disponible pour deux messes.

Je me mets au lit, mais sans pouvoir clore l'œil. Mon esprit est trop rempli de toutes les émotions de la journée et de la pensée de la messe que je vais dire, pour me permettre de reposer. Je commençais toutefois à m'assoupir lorsque dans le silence de la nuit arrivent à mon oreille des chants lointains qui cessent lentement et reprennent. C'est que des offices religieux se célèbrent toute la nuit, et que des prières et des chants s'élèvent sans cesse sous les voûtes du temple le plus auguste de l'univers. Sur les quatre heures, nous entendons des coups redoublés à la porte de notre chambre avec des cris : « Vite ! vite ! Dépêchez-vous ! » C'est qu'il ne faut pas perdre de temps pour laisser la place libre à temps. Autrement des risques regrettables peuvent subvenir. Nous nous rendons en hâte à la sacristie. On comprend mon émotion lorsque, revêtu des ornements sacrés, je suivis dans une demi-obscurité le servant qui me conduisait ; à l'entrée du saint Sépulcre, je dus me baisser pour pénétrer à l'intérieur. J'ouvre le missel ; il ne contient qu'une messe celle de Pâques. Ici il n'y a ni Noël, ni Pentecôte, ni Avent ni Carême, ce sont toujours les alleluias, les cris de reconnaissance et du triomphe de Pâques. A la communion je sortis du caveau sépulcral pour distribuer aux fidèles Jésus ressuscité. Je jetai un coup d'œil dans la basilique, et je vis errant dans les ténèbres quantité de personnes, en même temps que j'entendais des chants venir de différents endroits.

Ah ! vraiment, le tombeau de Jésus est glorieux. Les peuples y viennent de partout y entretenir une garde d'honneur. Et nous-mêmes, nous ne craignons pas d'étendre notre prière ; je prie pour ma famille et mes amis, pour mes paroissiens et mes supérieurs, pour les vivants et pour les morts, pour la patrie et pour le monde entier. Car Jésus est ressuscité pour tous, afin que tous ressuscitent un jour pour la vie éternelle. C'est le vœu ardent de Jésus ; nous prions pour qu'il se réalise.

***

Le Mont Sion — 22 *février*. — Jérusalem repose sur deux rangées de montagnes. Bézétha, Moriah, Ophel, à l'Orient, sont séparés de Gareb, Acra et Sion par la vallée de Syrapéon. Le mont Scopus la borne au nord ; de tous les autres côtés elle est entourée de ravins et du torrent de Cédron ; les monts des Oliviers, du Scandale et du Mauvais-Conseil lui servent de contreforts.

Grâce à cette conformation de terrain exceptionnelle, Jérusalem occupait une position stratégique qui la rendait presque inexpugnable ; aussi la forteresse de Sion resta la possession des Jébuséens, lorsque tout le pays appartenait au peuple conquérant, David s'en empara, y transporta la capitale de son royaume qui avait été jusque-là Silo d'Ephraïm, et lui donna son nom : *Turris Davidica*. Aujourd'hui le mont Sion est isolé et inhabité ; la charrue a passé sur cette terre qui était couverte d'une population si dense ; et la citadelle s'élève solitaire. Seuls les Arméniens non-unis habitent en petit nombre ces lieux ; un monastère de religieuses est bâti sur l'emplacement du palais du grand-prêtre Anne, l'âme du Sanhédrin qui condamna le Juste. C'est dans cette demeure qu'on amena d'abord Jésus enchaîné ; il y subit son premier interrogatoire et y reçut son premier soufflet. De là on le conduisit chez le grand'prêtre de l'année, Caïphe, gendre d'Anne. Là il fut condamné à mort au moment même que Pierre, son disciple, le reniait dans la cour d'entrée. Le palais épiscopal des Arméniens s'élève à l'endroit traditionnel où, sur l'ordre d'Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le meurtrier de Jean-Baptiste, fut décapité saint Jacques le Mineur, le premier évêque de Jérusalem, à son retour d'une course apostolique dans l'Espagne dont il est resté le patron.

C'est sur le mont Sion que Jésus envoya, le Jeudi saint, ses apôtres Pierre et Jean pour préparer le repas pascal. Jésus y célébra la dernière cène avec ses apôtres, institua la sainte Eucharistie et le sacerdoce, et épancha sa tendresse extrême pour les hommes dans un dernier discours, le plus beau sorti du cœur d'un Dieu.

Le Cénacle a été la première église de la Loi nouvelle. Après le Calvaire et le Sépulcre, il n'est pas de lieu plus vénérable sur la terre. Sur la Croix Jésus-Christ s'est immolé ; dans le Cénacle Jésus-Christ continue l'œuvre de la Croix par l'immolation mystique de son corps et de son sang, et livre aux

hommes son corps à manger et son sang à boire. Malheureusement la salle du Cénacle appartient aujourd'hui aux Musulmans et leur sert de mosquée. Les chrétiens n'ont pas droit d'y pénétrer. Ils ne peuvent qu'entrevoir de loin un lieu qui leur appartient, prier et gémir à la vue du sacrilège, et soupirer après des jours meilleurs.

Lorsque Jésus tomba au pouvoir de ses ennemis au jardin des Oliviers, les apôtres effrayés se retirèrent au mont Sion ; c'est là que les saintes femmes vinrent leur annoncer la grande nouvelle de l'enlèvement de leur maître, puis de sa résurrection. Le soir du même jour, Jésus leur apparaît dans la salle du cénacle où ils s'étaient retirés, les portes closes. Huit jours après il est encore au milieu d'eux ; et il force l'apôtre Thomas, absent lors de la première apparition, et resté incrédule, à mettre les doigts dans ses plaies et à s'écrier : « Mon Seigneur et mon Dieu ». Il leur donna alors le pouvoir de remettre les péchés.

Les apôtres retournèrent en Galilée où Jésus leur apparut à différentes reprises ; ils revinrent pour le temps de l'Ascension ; et c'est encore là, au Cénacle, qu'ils reçurent le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte ; là aussi qu'ils élurent l'apôtre Mathias à la place du traître Judas.

Jean, à qui Jésus mourant a confié sa sainte Mère, réside sur le mont Sion. Tous les jours il offre les saints Mystères et tous les jours Marie reçoit dans son cœur Jésus, son divin fils. Là elle mourut vers l'an 58, à l'âge de soixante-douze ans.

L'apôtre Thomas avait une maison sur le mont Sion. On y montre la grotte où l'apôtre Pierre pleura si longtemps son péché. Là demeurait Marie, mère de Jean-Marc. Un jour les quelques chrétiens qui composaient l'Église primitive étaient dans la désolation. Leur chef, Pierre, avait été jeté en prison, et l'on s'attendait d'apprendre la nouvelle de sa mort. On était à offrir des prières bien ferventes pour sa délivrance, lorsqu'on entendit frapper à la porte. La servante alla ouvrir, mais apercevant Pierre lui-même elle crut à un revenant et referma la porte sur lui. Lorsque Pierre se montra, on crut que c'était son bon ange ; il fallut que l'apôtre leur raconta comment Dieu l'avait délivré des mains de ses ennemis, et tous rendirent grâces au ciel. On a bâti à cet endroit une église, qui appartient aujourd'hui à la secte des Syriens-Jacobites.

On croit généralement que les Frères-Mineurs, sous la conduite de leur vénéré fondateur, vinrent d'abord s'établir au mont Sion, en 1219.

Nous parcourûmes ces lieux déserts et désolés, la tristesse dans l'âme.

*
* *

Mont Moriah ou de l'Éternel — Avant Jésus-Christ il n'y avait qu'un seul peuple qui fut le peuple de Dieu, et qu'un seul temple consacré au culte du vrai Dieu : le peuple Juif et le Temple de Salomon sur le mont Moriah. David en réunit les matériaux, mais Dieu ne voulut pas que ce fût lui qui le bâtit, à cause de tout le sang qu'il avait versé dans ses guerres ; cet honneur échut à Salomon, son fils, le roi Pacifique. Le jour de la dédicace, le Très-Haut descendit d'une manière sensible dans le nouveau temple et le remplit de la majesté de sa présence. Le temple dura quatre cents ans jusqu'à Nabuchodonosor qui le livra aux flammes, et emmena le peuple en captivité. Après sept semaines d'années, Cyrus, roi des Mèdes, le nouveau conquérant, permit de le rebâtir. Il s'éleva de nouveau sur le Moriah, mais combien moins beau que le premier ! Cependant ses destinées furent plus glorieuses puisqu'il devait recevoir le Christ, le Messie attendu. Quelques années avant la naissance du Sauveur, Hérode, qui aimait à faire grand et cherchait à s'attirer les bonnes grâces des Juifs, en fit un monument étincelant d'or et d'argent comme le premier. C'est ce temple qui fut détruit de fond en comble, par les Romains, sans qu'on ait jamais pu le relever de ses ruines, suivant les prophéties.

C'est que les figures ont fait place à la réalité, et au Temple unique de Salomon ont succédé les églises catholiques répandues sur toute la surface de la terre. L'immolation sanglante des victimes ne se pratique plus, mais sur l'autel s'immole mystiquement la victime sainte, pure, immaculée. Nos lieux saints si silencieux avec leurs tabernacles solitaires ne peuvent nous donner une idée du Temple de Salomon rempli du bruit des animaux qu'on amenait pour les sacrifices.

Au centre des parvis concentriques était le temple proprement dit, et, au centre du temple une salle carrée d'une trentaine de pieds où l'on conservait ce qu'on avait de plus précieux alors : les Tables de la Loi données sur le mont Sinaï, la Verge d'Aaron et la Manne du désert. Le coffre qui les renfermait était protégé par le propitiatoire sur lequel étaient posés deux anges dont les ailes étendues remplissaient toute la salle. C'était le Saint des saints où ne pénétrait que le seul grand-prêtre, une fois l'an pour offrir un sacrifice au Très-Haut et prononcer le nom trois fois saint de Jéhovah.

Un voile ou étoffe précieuse le séparait du « Saint » qui renfermait l'autel des Parfums, les Tables de la Proposition, et le Candélabre à sept branches.

On descendait par un large escalier de quinze marches au parvis intérieur réservé aux prêtres et aux lévites. C'est la qu'on amenait les animaux pour les sacrifier sur l'autel des Holocaustes. Il y avait deux autres parvis ou cours avec galeries ouvertes ; l'un était destiné aux Juifs ; et le plus éloigné du centre, aux gentils. C'est là que se faisait le commerce des animaux pour les sacrifices, et l'échange des monnaies pour les offrandes. Ce sont ces marchands que Jésus chassa du temple ou du troisième parvis, avec un fouet. Jésus ne mit jamais les pieds dans la partie réservée aux prêtres.

Nous avons dirigé notre course aujourd'hui du côté du mont Moriah, et nous sommes revenus par la vallée de Josaphat. A la place du Temple de Salomon s'élève la mosquée d'Omar qui fait de Jérusalem la troisième ville sainte pour les Mahométans. Après La Mecque et Médine c'est ici que les Musulmans viennent en plus grand nombre. C'est ainsi que Jérusalem est la ville sainte pour les catholiques, les Juifs et les partisans de Mahomet.

On ne peut se défendre d'un sentiment de piété, en même temps que de tristesse et de curiosité, en pénétrant dans la mosquée. En apercevant à travers la grille dorée qui l'entoure et la protège, la cîme dénudée du mont Moriah qui sort péniblement de terre tandis qu'une riche coupole semble l'élever vers le ciel; notre pensée remonte les siècles jusqu'aux patriarches. C'est ici la montagne que gravit Abraham avec son fils portant le bois du sacrifice ; c'est ici, au-dessus de l'aire d'Onan que se tenait l'ange du Seigneur, lorsqu'il remit dans le fourreau le glaive de la vengeance divine. Tout le temps que dura le Temple de Salomon, ce rocher, sanctuaire de l'Arche d'alliance, fut soustrait aux regards profanes. Aujourd'hui le Saint des saints appartient à l'erreur, mais il est encore l'objet de la vénération d'un peuple nombreux qui vient s'y prosterner et adorer la divinité.

Mais comme il est pénible de constater jusqu'où peut aller l'aveuglement d'un peuple dominé par un imposteur qui le séduit. C'est ainsi qu'on nous montre la partie du rocher qui voulut suivre Mahomet comme il partait pour aller chercher ses instructions au ciel ; heureusement l'archange Gabriel arrêta à temps le rocher lorsque déjà il ne touchait plus à la terre, de

sorte que la foi musulmane le voit encore suspendu sans support. On nous montre de même l'empreinte que laissèrent les pieds du faux prophète en cette circonstance. Il y a trois clous qu'on conserve précieusement et pour cause ; la fin du monde arrivera lorsqu'ils seront arrachés. Il y en avait d'abord dix-neuf dont un seul devait être enlevé tous les cent ans ; mais un jour le mauvais esprit s'amusa méchamment à les arracher ; on s'en aperçut à temps pour prévenir une catastrophe, mais il n'en restait plus que trois qu'on nous montre encore, mais de loin seulement.

Nous visitâmes la mosquée d'El-Aksa à l'endroit de la Présentation au Temple.

Nous nous arrêtâmes longtemps dans la plaine que couvraient autrefois les parvis du Temple. Devant nous passèrent des femmes juives, la figure complètement couverte par un long voile blanc. Quelques-unes portaient un enfant sur leurs épaules, à la mode du pays ; la mère paraît à l'aise sous son fardeau, et l'enfant, si haut juché, est tout à fait chez lui.

Il était près des trois heures. Nous vîmes apparaître sur les minarets des mosquées les prêtres de Mahomet ; les muézins firent le tour des galeries en chantant les louanges d'Allah et de Mahomet son prophète, et en invitant le peuple à la prière. Institution touchante et éloquente que ces voix humaines, cloches vivantes, invitant le peuple à faire trève à leurs occupations journalières pour adorer l'Éternel.



VALLÉE DE JOSAPHAT — La vallée de Josaphat est un lieu rempli de souvenirs impressionnants et pénibles qui inspirent des pensées graves et salutaires. Il n'y arrive que des échos de mort et de silence; tout porte à la méditation et à la prière.

Elle commence au nord de Jérusalem, non loin du Tombeau des Juges, descend entre le Moriah et les Oliviers et s'étend au sud en une vaste plaine où la tradition place le jugement général à la fin des temps. Au fond coule le torrent de Cédron : petit filet d'eau dans la saison de la sécheresse qui devient une rivière tumultueuse dans la saison des pluies.

Une étroite lisière de terre, des petits coteaux précèdent la côte abrupte des Oliviers. C'est un lieu solitaire où Jésus se rendait avec ses apôtres ; il y passait des heures et des nuits entières en prière. C'est dans une grotte, conservée telle qu'elle était alors, mais transformée en chapelle, que Jésus se retira pour prier, le soir du Jeudi saint ; cette terre a bu le

sang de l'agonie ; elle est un calice précieux. A un jet de pierre, est le jardin des Oliviers qui fut témoin de la trahison de l'infâme Judas, et de l'arrestation de Jésus. Plus bas sont des monuments funéraires : celui de la Sainte Vierge qui est devenu l'église de l'Assomption, ceux d'Absalon, le fils rebelle, du pieux roi Josaphat, de l'apôtre Jacques et de Zacharie. Là commencent les cimetières : celui des Juifs, celui des Musulmans, et Haceldama, le champ du Potier, le fruit des trente deniers, devenu le cimetière des étrangers.

C'est sur ces collines en amphithéâtre que Salomon et des rois impies bâtirent des hauts lieux infâmes, élevèrent des au-



Olivier du Jardin de Gethsémani.

tels aux divinités païennes : Baal, Molok, Astaroth — d'où les dénominations de Mont du Scandale, de Vallée de Géhenne ou de l'Enfer. C'est sur le mont du Mauvais-Conseil que Caïphe avait réuni ses conseillers dans sa maison de campagne et décida avec eux la mort de Jésus de Nazareth.

Le torrent de Cédron, après avoir dépassé le mont Scopus qui vit la rencontre du conquérant Alexandre avec le grand-prêtre Jaddus, prend sa course vers la mer Morte où il se jette

après avoir traversé les terrés de Benjamin et de Juda. Sur tout son parcours il coule sur un lit creusé dans des gorges profondes et au fond des précipices.

Nous remontons à la ville par Siloé et nous nous arrêtons à la célèbre piscine où Jésus guérit un aveugle de naissance avec de la salive et de la boue. Sur le haut de la côte, nous passons près de l'endroit où vivaient isolés les pauvres lépreux. Nous en rencontrons plusieurs qui nous demandent l'aumône.



III

EXCURSION DE BETHLÉEM ET DE LA MER MORTE

BETHLÉEM, 24 *février* 1892. — Hier je disais la messe à l'autel de la Crucifixion, ou de la mise en croix ; ce matin, je l'ai dite à celui de sainte Marie-Madeleine. Une rosace sur le plancher marque la place où Jésus apparut à la pécheresse repentante. A la vue du tombeau vide, la malheureuse se désespérait, lorsqu'elle aperçut un homme qu'elle prit pour le gardien du jardin. S'adressant à lui en toute confiance : « Si c'est vous qui l'avez pris, dit-elle, dites-moi où vous l'avez mis ». Et lui, de répondre : « Marie ». Et Marie de tomber à genoux en s'écriant : « Maître » ! Son cœur avait reconnu Jésus.

Comme aux autres endroits consacrés par des faits mémorables de la vie de Jésus-Christ, on y dit une messe appropriée à l'événement qu'il rappelle. L'épître, l'évangile, tout nous parle de l'apparition du maître adoré à la pécheresse convertie.

De bonne heure, tous les pèlerins étaient de retour à l'hôtel, car, c'est le jour du départ pour l'excursion de Bethléem et de la mer Morte. Déjà notre drogman nous attendait avec ses chevaux et ses moukres. Nous fûmes bientôt prêts.

Nous avons revêtu des costumes de circonstance. Messieurs Casgrain et Fagny se sont affublés de grands manteaux blancs qui les enveloppent et descendent jusqu'aux talons ; les autres se sont contentés — car nous ne sommes pas encore dans la saison des grandes chaleurs — de voiles blancs qui entourent les chapeaux et tombent sur les épaules.

Il n'est pas question de voitures, puisque, à part la route de

Jérusalem à Bethléem, il n'y a que des sentiers. Force nous est donc de faire le voyage à cheval. J'avais seul un peu l'habitude du métier. Notre drogman le savait et m'offrit d'abord un coursier d'apparence bien paisible. Je sautai en selle ; et, en guise de souvenir de joyeux avènement, j'étrennai légèrement un petit fouet dont nous nous étions tous précautionnés. Mais le cheval était arabe pur sang ; et n'entendait pas le badinage ; il ne fit qu'un bond et s'élança emportant son cavalier. Heureusement que les pieds me tombèrent dans les étriers et je pus me mettre d'accord. Je risquai un commandement pour adoucir son tempérament par trop belliqueux ; il ne parut pas comprendre — j'oubliais qu'il était arabe de sang et de langue —. Un moment il s'arrête effarouché ; c'était le moment psychologique ; je fais le saut périlleux, et me voilà sur le terrain solide. J'échange ma bête fougueuse contre le cheval de notre drogman, animal tranquille qui me permettra de faire la conversation avec les confrères ou de lire dans mon guide, pendant que la caravane s'avancera lentement.

L'incident clos, les six prêtres et le drogman montent chacun son coursier et se mettent en route accompagnés de deux moukres et du cuisinier Baraket ; ceux-ci suivent à pied les deux chevaux qui portent le bagage, des provisions et la batterie de cuisine. Nous prenons le chemin de Bethléem que nous laissons bientôt pour aller au pays de saint Jean Baptiste, le précurseur du Messie.

Nous arrivons d'abord à Saint-Jean-du-Désert. Marie et Élisabeth, sa cousine, s'y rencontrèrent dans une maison de campagne qu'y possédait Zacharie. Toutes deux eurent l'intuition de leur bonheur et se félicitèrent des grandes choses que Dieu avait opérées en elles. L'enfant d'Élisabeth tressaillit en présence de l'enfant de Marie et fut purifié de la tache originelle dès avant sa naissance. L'émotion des mères heureuses et ravies se traduisit dans des paroles inspirées. « O ma cousine, dit Élisabeth, vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni » ! Et Marie improvise le cantique sublime du *Magnificat :* « Oui, mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit ; car Dieu, qui élève les humbles et abaisse les orgueilleux, a regardé ma bassesse, et il a fait en moi de grandes choses ». Puis elle ose proclamer que son nom passera à la postérité, que toutes les générations la proclameront bienheureuse. Et, tandis que des

personnages fameux n'ont pu échapper à l'oubli du temps, Marie est restée célèbre dans tout l'univers. Dans le sanctuaire de la Visitation nous chantons de toute notre âme, le *Magnificat*, le cantique d'une humble vierge dont le nom a traversé les siècles porté sur les lèvres des chrétiens.

Le *Magnificat* de la Vierge a eu son écho dans le *Benedictus* du vieillard Zacharie à la naissance de l'enfant d'Élisabeth, lorsque lui-même reçut, par miracle, l'usage de la parole : « Dieu, chante-t-il, a visité la terre et ses desseins sur les hommes vont s'accomplir. Les prophéties cèdent devant la réalité ; les ombres fuient devant la lumière qui illumine toutes les nations assises dans les ténèbres de la mort, pour les diriger dans la voie du salut ».

Cette lumière, qui s'est levée à l'Orient, a brillé jusqu'au septentrion lointain, et nous sommes venus, nous aussi, après tant d'autres, chanter le cantique de la Rédemption au pays de Jésus.

Saint Jean-Baptiste est le patron des Canadiens-français. Comme le saint précurseur, notre peuple a sa mission. Comme lui, il s'est préparé dans les épreuves à la remplir. Les débuts ont été rudes dans un pays neuf et sauvage ; il a grandi au milieu des persécutions ; il a souffert pour conserver sa langue et sa religion. Que deviendra-t-il ? S'il est fidèle à sa vocation, il parait appelé à de nobles destinées sur cette terre du Nouveau-Monde.

Sur le chemin de Jérusalem à Bethléem est le tombeau de Rachel, l'épouse préférée de Jacob, la mère de Joseph et de Benjamin. Le modeste monument qui rappelle son souvenir ne peut être comparé aux Pyramides qui recouvrent les cendres des rois. C'est moins grave mais c'est plus touchant. A la vérité la mère qui forme des familles patriarcales joue un rôle important ; elle mériterait de passer à la postérité autant que le conquérant qui fonde dans le sang et les larmes un empire périssable.



BETHLÉEM — Jérusalem est la ville ingrate et coupable qui tue les prophètes. Elle a fait mourir l'Homme-Dieu. La grotte de l'Agonie, le Cénacle, le Calvaire, le saint Sépulcre, les palais d'Hérode, de Caïphe et d'Anne, le Prétoire rappellent des souvenirs qui accablent le cœur croyant.

Il n'en est pas ainsi pour Bethléem, la ville « du froment ». On y respire plus à l'aise dans une atmosphère pure. On entend

encore dans les airs les doux échos du cantique des anges au-dessus de la crèche ; on voit encore briller au firmament le reflet de l'étoile qui conduisit les Mages au berceau de Jésus.

Bethléem est sur la hauteur. C'est un bourg considérable et d'un aspect pittoresque, disposé en étagères sur le flanc de la colline. A ses pieds s'étendent des champs fertiles comme des oasis qui reposent la vue dans ces pays de montagnes. Ils rappellent des scènes bibliques gracieuses et instructives. Ici, Ruth la Moabite, glanait les épis nombreux que laissaient tomber les mains généreuses des moissonneurs du riche Booz. Celui-ci s'intéressa à la belle étrangère qui n'avait pas voulu se séparer de Noémi, sa belle-mère, retournant au pays des ancêtres. La Providence avait conduit ses pas. Elle épousa le maître du champ et elle a l'honneur insigne de compter parmi les ancêtres du Messie.

Là, David, jeune pâtre, gardait son troupeau lorsque le grand-prêtre Samuel, conduit par Dieu, vint répandre sur son front l'huile sainte qui le fait roi. Il sera, lui aussi, l'ancêtre du Christ, sa figure la plus parfaite, et son chantre inspiré.

Le champ des bergers est un peu plus éloigné. Dieu invita ces humbles du haut du firmament étoilé à venir adorer l'enfant de la crèche pendant que leurs troupeaux continueraient à brouter l'herbe sous la garde de la Providence. Nous avons tous eu le bonheur de dire nos messes dans la grotte de la Nativité : M. l'abbé Têtu, à l'autel des Rois-Mages ; moi-même, dans la chapelle de Saint-Joseph de l'Apparition ; le curé Fagny, à l'autel des Saints-Innocents ; M. l'abbé Casgrain, à l'oratoire de Saint-Jérôme, ce dalmate de génie indompté que la corruption de Rome décida à venir s'établir auprès de la crèche du Sauveur où il passa quarante-cinq ans dans la prière, la méditation des grandes vérités, et l'étude des saints Livres ; Mgr Têtu célèbre sur son tombeau ; M. Sauriol, sur celui de sainte Paule et de sa fille Eustochie qui échangèrent la splendeur de la cour pour la pauvreté de la crèche et se firent les servantes du Christ sous la conduite de Jérôme son serviteur.

L'oratoire de la Crèche appartient aux Grecs schismatiques. Nous pouvons nous en approcher que pour contempler l'endroit même où Marie étendit les faibles membres du nouveau-né sur un peu de paille après l'avoir couvert des langes de l'indigence et avoir adoré le Sauveur des hommes.

O divin enfant de Bethléem, qui avez choisi la crèche méprisée pour votre première demeure sur la terre, et la paille grossière pour protéger votre chair délicate contre la rudesse et

l'humidité de la grotte, c'est le cœur rempli d'une douce émotion et d'une joie sainte que, sous ce même toit de pierre qui vous servit d'abri à votre naissance, nous vous avons rendu présent sur l'autel du sacrifice, que nous vous avons reçu dans les langes de la piété et de la reconnaissance ! Puissions-nous ne jamais oublier la parole des anges au-dessus du berceau de l'Emmanuel, parole de paix aux hommes de bonne volonté ! Qu'elle nous suive dans la vie pour nous guider, et se fasse entendre encore au-dessus de notre couche funèbre à notre oreille mourante pour nous introduire au paradis de Jésus !

Dans le cours de la matinée nous avons fait une excursion aux vasques de Salomon. Ce sont trois grands bassins ou réservoirs en pierre où sont conservées les eaux qui servent à alimenter la ville de Jérusalem. Là se trouvent la fontaine scellée (*fons signatus*), et le jardin fermé (*hortus conclusus*) de Salomon. Dans ces régions baignées des rayons du soleil, la terre toujours chaude ne demande qu'à devélopper les germes qu'on lui confie et à produire des fruits. Donnez-lui en plus des ondes rafraîchissantes et vivifiantes, et les récoltes succèdent aux récoltes presque sans interruption. On comprend la fertilité du Jardin fermé que Salomon cultivait avec un soin jaloux.

Nous avons admiré l'esprit d'initiative et de progrès des Bethléemites. Ils sont bien en avant de leurs compatriotes. Jérusalem elle-même vient s'approvisionner chez eux des objets d'art et de piété que les pèlerins achètent. L'apreté à la vente est quelque chose d'inouï ; ils doivent être les premiers vendeurs au détail du monde. Nous les avons vus à l'œuvre ; nous avons subi leurs attaques. De fait, nous sommes les premiers pèlerins de l'année ; la quarantaine pèse encore sur l'Orient, et tient les étrangers à distance. Les objets de piété et de fantaisie, en ivoire et en bois d'olivier, encombrent les tablettes. Nous n'étions pas encore arrivés à Bethléem qu'ils vinrent à notre rencontre ; ils nous entourèrent, chemin faisant, de leurs sollicitations, chacun nous contant son histoire, et détaillant ses marchandises. Rendus au couvent nous fûmes poursuivis par la meute de ces marchands jusque dans les passages du monastère. Nous dûmes leur fermer au nez la porte de nos chambres pour avoir la paix. C'était une rage, une obsession. Ils attendirent longtemps dans le corridor, de sorte que la crainte de les rencontrer nous tenait prisonniers.

Sur le soir je voulus sortir quelque peu sur la place publique. Je me vis bientôt entouré, cerné par le peuple des vendeurs, entraîné en sens contraire, chacun cherchant à m'amener de son côté. J'eus peur de ne pouvoir sortir de ce cercle vicieux En terre étrangère, avec des gens d'une langue ignorée on n'est pas sans crainte. Dans tous les cas lorsque je pus me dégager, je me hâtai de gagner le logis, heureux de sortir de cette espèce de cauchemar.

Plusieurs entre eux nous accompagnèrent aux Vasques de Salomon. Ils nous donnèrent les meilleurs renseignements, furent très aimables jusqu'au retour, alors qu'ils nous conduisirent par des rues étroites et montantes, quelquefois sur le roc vif, afin de nous faire passer devant leurs boutiques. L'un d'eux avait échangé son âne contre mon cheval, je me devais d'entrer chez lui. Je crus que l'âne lui-même ne pourrait se parer, lui aussi, de pénétrer à l'intérieur. Il n'entra pas, mais je ne pus m'en occuper. Je me trouvai au comptoir comme par enchantement. J'étais à faire de petits achats lorsqu'on vint m'avertir que l'âne avait disparu. Quoi! Le loup avait-il mangé l'âne, comme dans la chanson ? Je ne pus m'échapper avant d'avoir terminé mes emplettes. Alors seulement les recherches commencèrent. On finit par le trouver à l'endroit où l'on met les animaux abandonnés.

Notre départ fut le signal de l'assaut général. Ils étaient tous à leur poste ; nous fîmes nos adieux aux bons Pères et nous tombâmes dans le guet-apens des commerçants qui avaient apporté leurs marchandises ; ils les vendaient au rabais ; ils les offraient à vil prix. Nous étions à notre corps défendant. Malheureusement nous ne pouvions pas nous embarrasser d'un bagage inutile pour le long et pénible voyage que nous entreprenions. Lorsque nous pûmes nous dégager et nous éloigner, nous ne regrettâmes pas les marchands de Bethléem.



Jérusalem, vendredi, 26 *février* 1892. — De Bethléem nous revenons au torrent de Cédron pour le suivre jusqu'au couvent de Saint-Sabas et jusqu'à la mer Morte. Le lit du Cédron est creusé à une profondeur qui effraye le regard. A mi-côte est un sentier étroit que nous suivons ; il semble qu'on s'avance dans le vide, avec l'abîme sous les pieds, et, sur nos têtes la pente abrupte. Je voulus descendre de cheval, mais le vertige me gagnait, et je compris que j'étais plus en sûreté sur une bête ainsi montée.

Ces murailles de calcaire entre lesquelles s'enfonce la gorge profonde du Cédron, sont couvertes de cavités, de grottes qui servaient de refuge aux anachorètes des premiers âges de l'Église. Ils y vivaient solitaires, dans la prière, le silence et la mortification. Il y avait aussi des monastères où les cénobites se réunissaient par milliers et vivaient sous une même règle. Le barbare Chosroès, dans le pillage de la Terre Sainte s'attaqua à ces hommes inoffensifs. Il mit tout à feu et à sang. La solitude s'établit dans ces lieux déserts, et il n'y fut plus permis d'y servir Dieu. Seul le monastère de Saint-Sabas a échappé aux assauts des hommes et du temps, et il s'élève encore aujourd'hui sur une élévation dans la vallée du Cédron, témoin unique et d'un autre âge et d'autres mœurs. A part les moines de Saint-Sabas pas âme qui vive n'habite ces lieux inabordables.

Nous nous présentons au couvent. Tout est fermé. Seulement sur une tour élevée se tient une vigie qui fouille l'espace pour découvrir les individus qui pourraient se diriger de ce côté. Lorsqu'elle voit un étranger s'approcher des murs, elle descend vers lui au bout d'une corde un panier ; à notre arrivée la cérémonie s'accomplit et nous déposâmes dans le panier une lettre du patriarche de Jérusalem et d'autres papiers. La corbeille remonta, et bientôt après nous entendons rouler sur ses gonds la lourde porte qui ferme l'entrée et nous pouvons pénétrer à l'intérieur. Le monastère est habité par une quarantaine de moines grecs non-unis qui mènent une vie vraiment édifiante dans l'oraison et l'étude. On sent que l'Église grecque a conservé le sacerdoce fécond de l'Église catholique, et la sève des sacrements.

On met à notre disposition la salle des étrangers, et nous couchâmes sur des divans disposés tout autour. Le lendemain nous ne pûmes dire la messe dans ce milieu schismatique et nous partîmes de bonne heure pour la mer Morte.

Nous allons du côté de la patrie des bédouins ; aussi commençons-nous à rencontrer des caravanes de ces habitants du désert. Leur vie est nomade ; ils habitent sous la tente. Ils vivent du produit de leurs troupeaux et de rapines. Ils sont agressifs et dangereux. Mais nous avons pour nous escorter un des leurs, un bédouin authentique que nous avons pris à Bethléem : Mahommed Reschild, de la famille Arékalt, cheik d'un village près de Jérusalem. En vertu d'un contrat passé avec ses compatriotes et moyennant une rançon qu'il leur paye, il a acheté le privilège d'accompagner les voyageurs

qu'eux-mêmes doivent respecter. C'est un type arabe ; son œil est vif et intelligent ; il ne manque pas de dignité. C'est, lui qui à hérité du cheval indompté qui m'échut au départ. Le large manteau dont il est couvert retombe sur la croupe de son coursier et il semble ne faire qu'un avec lui ; nous assistons à des chevauchées et à des cabrioles intéressantes. Un jour il prit sa une course vers une colline qu'il détourne tout à coup au galop de son cheval pour foncer sur nous à toute bride. Il s'arrête court en arrivant, et nous dit charitablement et avec conviction, que s'il le voulait, il arriverait ainsi sur chacun de nous inopinément, et nous passerait son épée à travers le corps, sans que nous ayons le temps d'appeler au secours ou de crier gare. Nous lui répondîmes que sa parole nous suffisait et qu'il nous fit grâce de l'expérience.

Dans notre imagination, nous étions déjà sur les bords de la mer Morte ; nous voyions ses eaux sales sur un fond boueux, tandis que les ondes du Jourdain roulaient claires et limpides sur un lit de roches. La réalité est tout autre. Les eaux de la mer Morte sont transparentes comme le cristal de roche ; tandis que le Jourdain coule rapide et profond entre des rives trop resserrées et sur un fond de terre forte. Seulement si vous goûtez aux eaux maudites, c'est du feu que vous mettez sur vos lèvres ; si vous vous baignez, vous flottez sans effort mais votre corps se couvre d'alcali, de bitume et de souffre. Nul oiseau ne peut prendre impunément ses ébats au-dessus du lac fatal ; les souffles pestilentiels qui s'en échappent l'empêchent de vivre dans cette atmosphère et alourdissent ses ailes. C'est la désolation, c'est la mort qui règnent à la place des villes coupables tandis qu'autrefois le Jourdain s'étendait sur toute la contrée, à la manière du Nil, pour y répandre l'abondance et la fécondité.

Nous campons sur les bords du Jourdain, non loin de son embouchure, à l'endroit même où ses eaux s'arrêtèrent, au commandement de Josué, pour laisser passer le peuple de Dieu à pied sec. A l'Est, sont les montagnes de Moab, et à l'Ouest, celles de la Judée. Ici prêchait et baptisait saint Jean-Baptiste lorsque Jésus se présenta à son précurseur pour recevoir les eaux du baptême. Des souverains envoient chercher pour le baptême de leurs enfants, de ces eaux sanctifiées par le contact du corps de Jésus.

Jéricho, où nous allons passer la nuit est la première ville que conquirent les Hébreux ; ses murs tombèrent miracu-

leusement au son de la trompette éclatante et livra passage à tout le peuple et à l'Arche sainte qu'on y laissa six années jusqu'à la prise de Silo.

A Jéricho vivait Zachée le Pharisien, le patron des usuriers convertis. Comme Jésus passait par Jéricho, Zachée voulut voir le prophète de Nazareth. Comme il était de petite stature, il monta sur un sycomore. C'est Jésus qui l'aperçut et lui demanda l'hospitalité. Zachée fut au comble du bonheur. Parce qu'il était humble et sincère il ne résiste pas à la grâce lorsqu'il s'agit de faire des sacrifices. Il donne la moitié de ses biens aux pauvres ; il répare tous les torts qu'il a causés, et rend trois fois plus qu'il ne doit.

Jéricho était un centre important de perception d'impôts ; aujourd'hui ce n'est qu'un amas confus de huttes grossières. Elle est peut-être la ville la plus fertile de la Palestine, mais elle est exposée aux déprédations des bedouins nomades qui la pillent. Le gouvernement de Turquie ne paraît pas intervenir pour protéger la propriété ; au contraire il cherche à partager dans le butin. Les habitants en prennent leur parti ; ils ne s'évertuent pas à ramasser pour enrichir les voleurs, petits ou grands, bedouins ou Grand Turc. Ils se contentent de tirer de la terre ce qu'il faut pour se laisser vivre à rien faire au soleil du bon Dieu.

Il n'y a qu'une maison qui soit un peu convenable. Elle appartient à une dame russe. Nous y passons la nuit, et, le lendemain, nous ne sommes pas lents à décamper, afin d'arriver à temps à Jérusalem pour le chemin de la croix qui se fait tous les vendredis dans les rues.

Sur notre route se pressent les souvenirs bibliques. Nous passons au pied de la montagne de la Quarantaine ; nous nous asseyons à la fontaine des Apôtres ; nous nous trouvons sur le chemin que suivait le bon Samaritain de la parabole. Voici Béthanie, la patrie de Marie-Madeleine ; à genoux aux pieds de Jésus qu'elle arrose de ses larmes et de parfums précieux, et essuie de ses cheveux, elle entend tomber de sa bouche les paroles du pardon ; avec sa sœur Marthe et son frère Lazare elle donne à différentes reprises l'hospitalité à Jésus de Nazareth voyageant loin de son bourg natal. Un jour qu'elle est aux pieds du Maître, Marthe se plaint qu'elle n'a pas sa sœur pour l'aider dans les soins du ménage. Jésus répond : « Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée ». Nous rentrons dans le caveau d'où sortit leur frère Lazarre ressuscité à la parole de Jésus.

Notre drogman, Simon Selek, ne négligeait aucune occasion de faire parade d'une science qu'il n'a pas. Il entend parler de résurrection ; fier du renseignement qui lui arrive, il vient nous annoncer que c'est ici que Jésus est ressuscité. Mgr Têtu se chargea de lui donner une leçon de catéchisme ; il la fit vertement, mais n'enleva pas à notre homme son amplomb imperturbable. Un proverbe dit : « A beau mentir qui vient de loin » ; lui croit qu'on a beau mentir à qui vient de loin. Nous voici au mont des Oliviers. On nous montre l'empreinte des pieds de Jésus se détachant de la terre pour monter au ciel. A cet endroit l'impératrice Hélène construisit une basilique qui n'échappa pas à la rage de destruction de Chesroès. Une mosquée la remplace. On voit l'église du Pater, la crypte du Credo, le *Christus flevit* qui fut témoin des larmes de Jésus à la vue de Jérusalem et de tous les malheurs qui attendaient la ville coupable. Enfin c'est à Bethphagé que s'organisa la procession triomphale de Jésus entrant à Jérusalem le jour des Rameaux.

C'est un spectacle étrange que celui d'hommes agenouillés dans la boue des chemins, retraçant les pas d'un malheureux, allant au lieu du supplice, portant sur ses épaules la croix sur laquelle il sera cloué. Et c'est pourtant ce que l'on voit à Jérusalem depuis la mort de Jésus de Nazareth. Jérusalem voit accourir les générations qui se succèdent sur la terre, elle les contemple qui parcourent les stations de la voie douloureuse, se prosternent dans ses rues, et prient avec larmes et componction. Seulement ce spectacle fait comprendre qu'il s'est passé en ces lieux quelque chose de grand, d'extraordinaire, de surnaturel.

Nous nous réunissons d'abord au Prétoire, au pied de la terrasse sur laquelle on exposait Jésus aux yeux de la foule. On voit encore sur le mur les marques de l'escalier que Jésus monta et descendit plusieurs fois pendant son interrogatoire. Les Juifs ne pouvaient pénétrer dans la demeure d'un païen sans contracter une souillure légale. Jésus comparaissait seul devant Pilate tandis que les Juifs attendaient qu'il revînt devant eux, au dehors, justement à l'endroit où nous sommes nous-mêmes. C'est d'ici que ces hommes au cœur endurci contemplèrent, sans s'attendrir, Jésus couvert de sang et des plaies de la flagellation et du couronnement d'épines, et qu'ils s'écrièrent : « Non pas celui-ci, mais Barabbas. » Ils veulent que le Juste disparaisse ; s'il faut délivrer quelqu'un, que ce soit plutôt le voleur, le meurtrier ! Jésus avait

descendu le fatal escalier pour aller au palais d'Hérode ; il le remonta au retour. Lorsqu'il le descendit une dernière fois après sa condamnation, il fut reçu par une populace aveugle et ameutée criant et vociférant sa haine. On lui imposa une lourde croix et la sinistre procession s'avance vers le Calvaire par le même chemin que nous allons suivre par la pensée, au milieu des bourreaux qui ne cessent de faire entendre leurs cris de haine et de mort. Par trois fois nous voyons Jésus, affaibli par tous les mauvais traitements qu'il a endurés, tomber misérablement ; nous contemplons sa sainte mère accourant éplorée à la rencontre de son divin fils ; nous voyons sortir de la foule une femme compatissante qui essuie avec un linge la face de Jésus couvert de sueur, de poussière et de sang ; nous entendons les gémissements des saintes femmes ; nous apercevons les filles de Jérusalem qui ne peuvent s'empêcher de témoigner leur sympathie à un malheureux qui souffre. Partout nos genoux s'agenouillent dans l'ordure des rues et nos lèvres en baisent le pavé. Nous arrivons ainsi à l'église du Saint-Sépulcre où nous assistons aux apprêts du supplice, à la mise en croix, à la mort sur le gibet infâme, à la descente de la croix et à l'ensevelissement dans le tombeau.

La vue des lieux et tout ce qu'ils rappellent impressionnent bien plus que des tableaux. Puissions-nous conserver toujours imprimé dans nos cœurs le souvenir des émotions profondes et douces, pénibles et salutaires, éprouvées pendant cette pieuse cérémonie !

Nous avons voulu assister à un autre spectacle, celui-là froid malgré les larmes qu'on y répand, une scène sur un monument en ruines : tombeau des espérances de tout un peuple. Tous les vendredis, en effet, les Juifs viennent pleurer les malheurs de leur nation sur le seul débri de mur qui reste encore du temple de Jérusalem. Ils sont là une couple de cents pleurant et gémissant, versant des larmes en même temps qu'ils lisent les Écritures. Les aveugles, ils ont devant leurs yeux la réalisation des prophéties, et ils ne comprennent pas ! Leur endurcissement incroyable est lui-même annoncé ; il met le sceau à leur réprobation en même temps qu'il affermit notre foi. La muraille contre laquelle ils appuient leur front désolé est moins dur que le roc de leur cœur coupable qui a résisté à tous les coups de la grâce divine. O peuple sans foi et sans patrie ! tu portes chez tous les peuples de la terre la preuve de la réalisation des prophéties et de la divinité du Christ !

La scène n'aurait pas été complète sans les kodaks anglais. Nous en avons vu plusieurs braqués sur le groupe étrange et intéressant. Pour compléter le tableau, des Juifs trouvèrent moyen, au milieu de leur désolation, de tendre la main aux visiteurs.

***

Dimanche, 28 *février* — Hier, j'ai dit la messe à l'autel du *Stabat* qui marque la place de la XIIIe station. Ce matin je me suis rendu, en dehors des murs, à l'église inachevée que les Pères Dominicains construisent en l'honneur de saint Étienne, le premier diacre, sur le théâtre même de son martyr. Je me suis rappelé que ma paroisse natale de la Malbaie est sous son vocable.

Nous avons été heureux de rencontrer un compatriote, le Rév. P. Farbes des Pères Blancs, qui dirige la maison de Jérusalem. Elle s'élève sur l'emplacement de la demeure que possédait saint Joachim à Jérusalem, suivant la tradition. Là a été conçue et serait née la Sainte Vierge, la mère du Verbe incarné. Ce terrain, d'abord donné à la France par le Sultan après la guerre de Crimée, fut offert de la part du Gouvernement français au cardinal de Lavigérie, fondateur des Pères Blancs. Tout auprès est la Piscine probatique dont les eaux miraculeuses guérissaient le premier malade qui s'y plongeait lorsque l'ange venait agiter ses eaux, et qui fut témoin de la guérison célèbre du paralytique.

Au retour, M. Casgrain et moi nous nous rendions par des chemins détournés au Saint-Sépulcre. A un moment donné, nous ne savions pas trop où nous étions, lorsque nous rencontrons un jeune homme à la physionomie ouverte et intelligente. Il accepta de nous piloter, mais nous avertit que la religion juive ne lui permettait pas de regarder l'église du Saint-Sépulcre. En effet, il disparut comme par enchantement sans nous avertir et sans nous donner le temps de le remercier de sa complaisance. Nous étions arrivés.

C'est aujourd'hui que nous quittons définitivement Jérusalem. J'emporte un regret, le seul peut-être du voyage, c'est de n'y avoir pas séjourné assez longtemps. Nous partons pour Nazareth d'où nous nous rendrons jusqu'au lac de Génésareth ; nous retournerons à Jaffa en suivant le bord de la mer.

Il nous coûte de partir. Il nous semble qu'en quittant Jérusalem, nous laissons la Terre Sainte, tellement Jérusalem semble la résumer. Comment expliquer ce sentiment ? Bethléem a vu naître l'enfant Jésus ; Nazareth l'a vu grandir, mais Jérusalem l'a vu mourir ; et, dans la vie de l'homme, les mystères douloureux tiennent la plus grande place. L'enfant qui s'éveille à la vie la voit en rose, se complaît dans ses courtes joies ; il les prend au vol, les lâche aussitôt, et va de l'une à l'autre inconsciemment ; c'est l'âge des mystères joyeux, âge vite envolé. Sur le seuil de la vieillesse il est donné quelquefois à l'homme de jouir du fruit d'une longue vie de dur labeur, mais combien rarement, et comme il reste peu de temps pour mettre ses lèvres à la coupe des mystères glorieux ! Les longues années de notre courte existence sont consacrées à boire le calice amer des épreuves et des peines ; le pain quotidien se gagne à la sueur de notre front courbé sous le poids du jour : les souffrances sont le grand lot sur la terre. Et nous aimons à méditer sur les souffrances et la mort de Notre Seigneur; c'est une consolation, un encouragement, et un besoin de notre âme ; nous comprenons mieux le prix des larmes et de la douleur ; aussi les mystères douloureux nous touchent bien davantage. En voyant notre divin Maître humilié, persécuté, succombant sous le poids des épreuves, nous comprenons qu'au lieu de nous réjouir dans les joies du monde, de nous enorgueillir dans ses gloires, nous devons plutôt sympathiser avec Jésus dans les douleurs de sa Passion. C'est ainsi que Bethléem et Nazareth, le Thabor et le Carmel, la mer de Galilée et le Jourdain, nous attachent moins que le Calvaire et le saint Sépulcre.

Nous ne prendrons donc plus part à la procession du soir dans l'église du Saint-Sépulcre. Elle se faisait pourtant plus touchante tous les jours. Puisse le souvenir des pensées salutaires de ces heures bénies nous suivre dans la vie ! Je m'éloigne, mais mon cœur reste au pied de la Croix, auprès du saint Sépulcre.

IV

EXCURSION A NAZARETH ET AU LAC DE GÉNÉZARETH

RAMALLAH, *lundi*, 29 *février* 1912 — Les Juifs, assis dans leur tristesse sur les bords de fleuves étrangers, gémissaient dans leur exil à la pensée de la patrie absente, faisaient entendre les cantiques inspirés de leurs prophètes, et prenaient le ciel à témoin de leur douleur profonde. « O Jérusalem ! disaient-ils, plutôt que de t'oublier, que ma langue s'attache à mon palais ! » Nous aussi, nous quittons Jérusalem, mais c'est pour faire les premiers pas du retour vers la patrie absente. Nous partons, mais nos cœurs sont remplis de saintes pensées, de fermes résolutions qui sanctifieront les années qui nous restent encore à passer sur la terre.

La veille de notre départ nous avons voulu emporter un témoignage sensible de notre pèlerinage. Groupés auprès de la porte de Jaffa, nous avons fait prendre notre photographie au pied de la tour de David, sur le mont Sion. Les trois cavaliers au centre sont M. l'abbé Casgrain qui a tenu de s'affubler de tout l'accoutrement oriental, Mgr Têtu à qui le fez élégant donne l'apparence d'un cheik et M. l'abbé Fagny qui n'est pas aussi solide sur ses étriers qu'il en a l'air. Trois moukres tiennent les guides, tandis que notre drogman, Simon Selek, se croyant aux pieds des Pyramides, déploie du haut de son coursier un geste à la Napoléon, et semble prendre sous sa protection M. l'abbé A Têtu, debout auprès de son cheval qu'il tient par la bride, comme je tiens le mien à l'autre extrémité du groupe.

Nous avons dû laisser à Jérusalem un de nos compagnons, M. l'abbé Sauriol, du collège de Sainte-Thérèse. Il est tombé malade à Saint-Sabas d'où il est revenu péniblement et par le plus court chemin. A Jérusalem, il a dû prendre le lit. Il est triste d'être malade en pays lointain, surtout si l'on est sur l'âge, car on se rend mieux compte du danger de laisser ses os à l'étranger, où personne ne viendra prier sur une tombe inconnue. Puisse notre confrère se rétablir promptement !

Notre départ de la Ville sainte fut signalé par un violent coup de vent accompagné d'averses. Nos coursiers, attaqués de front, ne purent tenir tête à la pluie battante, et se

retournèrent pour laisser passer l'orage ; le calme se rétablit et l'on se remit en marche ; nouvelle averse, même mouvement pivotant de nos montures ; nos coursiers s'accoutumèrent si bien à la manœuvre qu'ils l'exécutaient au premier signal du grain, et il nous fallait être prêt à suivre, fermes sur nos étriers, pour ne pas prendre la tangente. Le jeu dura une couple d'heures.

A Ramallah, nous logeons chez le curé latin. Notre premier soin fut de nous faire sécher. Ce n'était pas chose facile, et la preuve, c'est que nous ne pûmes y réussir. Nous n'avions pour tout calorifère qu'un chaudron dans lequel on avait mis quelques charbons qui brûlaient en amortissant. Nous étendîmes tout autour nos habits ; le lendemain, ils étaient encore pleins d'humidité ; la confiance n'avait pas suffi.

Ce que nous voyons indique plutôt la misère. On vit pauvrement ; on se nourrit misérablement ; on manque de tout. Le prêtre donne plutôt qu'il ne reçoit de ses paroissiens que l'argent des ministres protestants attirent. Quelle différence avec nos campagnes et leurs maisons proprettes et les longues granges où les grains et le foin s'entassent ! Heureusement qu'on paraît ne pas avoir le souci d'amasser, que peu suffit à celui qui ne veut pas se donner la peine d'avoir beaucoup. C'est mieux quelquefois que le surplus à celui qui s'épuise à toujours posséder davantage.



Naplouse, 1 *mars* 1892 — Nous voyageons dans cette partie de la Terre promise réservée aux tribus de Ruben et d'Ephraïm, au cœur même du pays. Demain nous traverserons Manassé et Issachar avant d'arriver à Nazareth de Zabulon. Nous sommes en pleine Samarie, à mi-chemin entre Jérusalem et Nazareth, à l'entrée de la vallée qui s'enfonce de l'est à l'ouest entre les monts Garizim et Hébel. C'était le lieu d'arrêt des caravanes. Abraham, quittant la Mésopotamie, sur l'ordre de Dieu, s'y arrêta avec Sara, son épouse, et Loth son neveu ; et Dieu lui donna le pays en héritage. C'est ici que Jacob eut sa vision de l'échelle mystérieuse, et il donna à ce lieu le nom de Béthel : maison de Dieu. Il acheta, en échange de cent brebis, un puits qui porte encore son nom en même temps que celui de la Samaritaine. Jacob alla mourir en Égypte mais il voulut qu'on ramena son corps dans le pays donné à Abraham et à ses descendants. De même, son fils Joseph, devenu le premier en Égypte après le roi Pharaon, ne

voulut pas y laisser sa dépouille terrestre. Qui n'admirera ce sentiment du cœur qui fait préférer un morceau de terre du pays natal aux monuments somptueux des grandes villes, afin que les cendres des parents et amis qui ont vécu ensemble se rencontrent encore sous la terre, se touchent, s'unissent après la mort dans la même poussière comme les cœurs durant la vie dans les mêmes pensées. Il semble qu'on y sera moins seul dans le silence du tombeau, et qu'on sera plus prompt à se retrouver au signal de la résurrection des corps. On veut se donner l'illusion de la vie dans la tombe. Après avoir franchi à sec le Jourdain, après avoir renversé miraculeusement les murs de Jéricho, Josué se transporta à l'intérieur dans cette partie-ci de la Terre promise, à Gabaon où il remporta une victoire célèbre surtout parce qu'il arrêta le soleil, du moins sa splendeur au-dessus de l'horizon, pour lui permettre de poursuivre l'ennemi dans sa fuite. Il déposa le Tabernacle et l'Arche d'alliance à Silo qui devint ainsi, pendant des siècles, le centre religieux de la nation. C'est ici, sur les versants du Garizim et de l'Hétel que tout le peuple était réuni lorsque Josué appela sur lui les bénédictions du ciel, s'il était fidèle à sa mission, mais la menaça de la vengeance divine si jamais il prevariquait.

C'est encore dans cette plaine que le peuple s'assembla après la mort de Salomon. Dix tribus formèrent un royaume séparé qui garda le nom d'Israël, tandis que les deux tribus de Juda et de Benjamin formèrent le royaume de Juda qui garda les traditions des patriarches et hérita des promesses messianiques. Sichem, la Naplouse d'aujourd'hui, devint la capitale du royaume d'Israël. Elle fut détruite par Amri, le fondateur de la deuxième dynastie, qui se fixa à Samarie, aujourd'hui Sébaste, sur un plateau du Garizim, dans une position stratégique qui lui permit de défier longtemps les armées ennemies.

Nous logeons chez le prêtre latin de Naplouse. Naplouse est la Sichem des Écritures. Elle est située sur une colline au pied du mont Garizim. C'est ici que demeurait la Samaritaine lorsqu'elle descendit puiser de l'eau au puits de Jacob où elle rencontra le prophète de Nazareth; celui-ci lui raconta sa vie et lui parla d'une eau préférable à celle qu'elle était venue chercher, et qui rejaillit à la vie éternelle. Elle confessa le Messie promis et évangélisa ses compatriotes.

Plus tard le diacre Philippe viendra prêcher au milieu de ces Samaritains méprisés des Juifs, et la moisson des convertis

sera si abondante qu'il appellera Pierre et Jean pour la recueillir.

Nous partons sans aller voir le parchemin du Pentateuque, qui remonte au delà de la captivité. Il est roulé sur une baguette, et s'enroule sur une autre lorsqu'on le déplie pour le lire.

***

Djénine, mardi, 2 *mars* — Nous avons laissé derrière nous Ephraïm et ses montagnes, et Bethulie que délivra l'héroïque Judith. Nous avons traversé Manassé, et nous campons à Djénine sur les confins de la Galilée. Ce village est sale ; les taudis où se retirent les familles ressemblent plutôt à des cabanes de sauvages ; les ordures de toutes sortes en obstruent l'entrée. La population est musulmane et d'un fanatisme obtus et dangereux. Dans un but de sauvegarde notre drogman, après nous avoir avertis de ne pas le trahir, annonce avec assurance que nous sommes des ambassadeurs, et met ainsi nos personnes sous la protection d'une majesté quelconque. Gare à celui qui osera nous attaquer ! Il commettra un crime de lèze-nation ; une puissance se lèvera pour venger notre sang. Malgré le prestige que nous donne notre nouvelle dignité, nous ne pouvons trouver, pour recevoir nos altesses, qu'un logis étroit et bas, à un seul étage. Il n'y a pas de lit mais des divans dont le nom peut bien avoir une saveur de poésie orientale, mais qui ne sont autre chose que des espèces de lits de camp.

Djénine, comme bien d'autres petits villages que nous rencontrons était florissante autrefois, lorsque de riches moissons couvraient ses champs fertiles, et que poussaient en abondance l'olivier, le figuier, le grenadier et la vigne, là où règnent aujourd'hui la désolation et la stérilité. Le progrès moderne finira-t-il par pénétrer dans ces contrées et par ramener les jours d'antan ?

Que de souvenirs bibliques planent sur ces lieux ! Ils arrivent des montagnes et descendent dans les vallons. Les villages, les coteaux, les citernes où se rassemblaient les caravanes, où venaient camper les armées, en sont remplis. Nous sommes à l'entrée de l'Esdrélon, la plus célèbre et la plus belle des vallées de la Palestine, qui part de la Méditerranée et pénètre jusqu'au Jourdain par des coupes qui réparent le Thabor du Petit-Hermon, et celui-ci du Gelboé. Bien des peuples l'ont parcourue ; elle a bu le sang de bien des guer-

riers ; le Cison y coule ; le Cison a traîné vers la mer les cadavres de bien des ennemis, comme le chante dans un hymne inspiré Débosa prophétesse et juge, qui souleva son peuple contre Sisara et le conduisit à la victoire.

Le Gelboé fut témoin de la victoire de Gédéon. Son armée était forte de trente mille hommes. Sur l'ordre de Dieu qui voulait montrer que c'est son bras qui remporte les victoires, il ne garda que trois cents hommes et avec cette poignée de guerriers il anéantit l'armée des Madianites.

David fait entendre des chants de tristesse incomparable sur la défaite de Saül ; la victoire de Gelboé lui donne le trône mais elle a coûté la vie à Saül, l'oint du Seigneur, et à Jonathas, le fils de son ennemi, son ami de cœur !

Près de Gelboé était Jézraël. Achab y avait son palais, et Naboth, sa vigne. Le roi convoita le champ du pauvre et le vola. Mais la mesure était pleine. Achab qui avait épousé l'impie Jezabel de Sidon, introduisit les mœurs et les divinités païennes en Israël ; leur fille, la cruelle Athalie, fit de même en Juda. — Achab fut rejeté de Dieu et livré à Jéhu, le fondateur de la troisième dynastie d'Israël, qui jeta son corps dans le champ usurpé de Naboth, et fit précipiter du haut de sa fenêtre la reine Jezabel dont le corps fut dévoré par les chiens pour accomplir les prophéties.

Cette route que nous suivons, la sainte Famille l'a parcourue bien des fois en se rendant au temple de Salomon. Jésus, dans la vie publique, a marché dans ces chemins, distribuant la parole de Dieu avec les miracles, accompagné des apôtres, et suivi d'une foule avide de le voir et de l'entendre. Ici même se présentèrent devant lui dix lépreux qui furent guéris. Un seul remercia son bienfaiteur qui s'écria tristement : « Et les neuf autres » ? De tout temps les âmes reconnaissantes ont été le petit nombre. A Naïm, près du Petit-Hermon, Jésus arrêta un convoi portant en terre un fils unique. Jésus le ressuscite et le rend à sa mère qui ne se possède de bonheur.

*
* *

Nazareth, jeudi, 3 *mars* — Nazareth est la ville de Marie et Marie semble en prendre un soin jaloux. La Terre Sainte nous y apparaît sous un aspect nouveau. Ce n'est pas Jérusalem qui tue ses prophètes. Bethléem est encore trop proche de la ville déicide ; la voix des anges au-dessus du berceau ne peut couvrir les clameurs des Juifs au pied du Calvaire. L'enfant Jésus est en exil à Bethléem ; il n'y a pas de toit ; il

est sans parents ; sa cour se compose d'animaux pacifiques ; les habitants du pays sont à leurs affaires et ne s'occupent pas du roi nouveau-né ; encore aujourd'hui ils sont livrés au négoce.

Ici, rien de tel. Nazareth est séparée de Jérusalem par la Samarie. C'est la campagne avec cette atmosphère douce et sereine qui la pénètre. Sise sur un côteau, au fond d'un plateau, sa robe fleurie tombe en plis élégants sur la plaine d'Esdrélon, tandis que de hautes montagnes lui font un diadème qu'elle porte allègrement. Nazareth signifie « corbeille de fleurs ». Joseph, Marie et Jésus y goutèrent les douceurs de la vie de famille ; ils y avaient un foyer, des parents, amis et connaissances ; les femmes de la ville admiraient le bel enfant, rayonnant de grâce et débordant d'intelligence. Les enfants de l'âge de Jésus aimaient à partager ses jeux, et ils grandissaient avec lui dans une tendre familiarité. Plus âgé, Jésus travaille à l'atelier avec Joseph et lui aide à gagner le pain de la famille. Après une journée de labeur ils reviennent au logis où Marie a préparé le repas du soir. Et la veillée se passe dans des pieux entretiens et de doux ravissements. On aime encore aujourd'hui à visiter la boutique du charpentier Joseph ; on contemple avec attendrissement la fontaine aux eaux abondantes, qu'on appelle «la fontaine de la Vierge», où Marie venait puiser l'eau nécessaire aux besoins du ménage. Et lorsqu'on voit encore les jeunes filles arriver, nombreuses et joyeuses, portant bravement sur leurs têtes leur urne pleine d'eau, il vous semble voir au milieu d'elles la douce Marie recueillie et souriante.

La vie de famille semble s'être conservée à Nazareth dans toute son aimable simplicité ; ce n'est pas l'âpreté au gain comme à Bethléem ; ce n'est pas cette bigarrure de figures, de mœurs, de religions et de nationalités comme à Jérusalem : c'est une population paisible aux mœurs patriarcales.

D'ailleurs les habitants actuels de Nazareth sont pour un grand nombre les descendants des croisés qui traversèrent les mers pour courir à la conquête du tombeau du Christ, et s'établirent en pays conquis ; leur physionomie, leur manière d'agir, de se vêtir, de parler rappellent les peuples Occidentaux. Il y a des écoles françaises pour garçons et filles qui continuent à conserver les traditions des ancêtres. C'est un véritable bonheur de retrouver quelque chose de la patrie absente au pays de Jésus.

Mais là n'est pas l'attrait incomparable de Nazareth. C'est

qu'ici a eu lieu le plus grand événement des temps, l'Incarnation du Verbe. Ici Dieu s'est fait homme; l'éternel a pris un commencement; lui, incréé, est devenu le fils de sa créature ; celui que l'immensité des mondes ne peut contenir, s'est renfermé dans une enveloppe mortelle ; esprit, il s'est fait chair ; impassible, il souffre dans son humanité.

Le pèlerin se perd dans la contemplation d'un tel mystère. Son intelligence reste confondue ; son cœur déborde de reconnaissance. Le prêtre lui, pénètre davantage ce mystère adorable lorsqu'il fait descendre sur terre le même Dieu que Marie conçut ici même par l'opération du Saint-Esprit.

Il est vrai que la maison qu'habitait Marie a été transportée à Lorette parce que Dieu voulait la soustraire aux profanations, mais les lieux sont restés, et la grotte creusée dans le rocher qui faisait partie de l'habitation et où se tenait Marie, lorsque l'ange lui apparut, est encore là ; dans cette grotte est l'autel qui porte l'inscription : *Et Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair. Elle est renfermée dans l'église paroissiale.

Mais que les sens ont d'empire sur l'homme ! Les connaissances nous arrivent par leur intermédiaire et, souvent nous ne savons pas nous soustraire à leur influence. Nous suivons leurs impressions tandis que l'intelligence et la foi devraient guider notre jugement et inspirer nos actes. C'est la tige droite plongée dans l'onde ; elle y reçoit une courbure factice qui trompe l'œil. Les compatriotes de Jésus ne voulurent pas croire à la mission divine du fils du charpentier, qu'ils avaient devant les yeux ; ils ne virent pas les rayons de la divinité qui perçaient à travers son humanité par tous ses miracles et ses discours divins ; ils s'en tinrent à leurs sens ; et un jour que Jésus appliqua à sa personne les paroles du prophète qui le désignent pour le Messie, ils se scandalisèrent, s'indignèrent, et tentèrent de le précipiter du haut d'un rocher. Nous avons visité ce rocher ; à côté est la colline de Notre-Dame-de-l'Effroi où se tenait, craintive, pendant cette scène, Marie, la mère de Jésus.

V

EXCURSION DE TIBÉRIADE ET RETOUR PAR LA MER

Tibériade, *samedi*, 5 *mars* — De Jérusalem nous avons fait une excursion à la mer Morte, *via* Saint-Sabas ; de Nazareth, nous en faisons une à la mer de Galilée *via* mont Thabor. Cette montagne est appelée « montagne sainte » par les indigènes, comme les monts Garizim, Sinaï, et celui des Oliviers. Elle s'élève, isolée au milieu de la plaine, comme un immense autel dressé sous la voûte des cieux. C'est l'endroit que Jésus choisit pour se transfigurer, ou mieux, pour se montrer tel qu'il est, en n'empêchant pas les rayons de la divinité de percer les voiles de son enveloppe terrestre.

Autrefois une basilique s'éleva sur le mont Thabor par les soins de la pieuse impératrice Hélène qui, d'ailleurs, couvrit la Terre Sainte de monuments religieux, lesquels ont disparu sous le fer et le feu. Les Pères de la Terre Sainte qui se maintiennent en terre islamique au prix de sacrifices inouïs, ont bâti sur le Thabor un couvent où ils demeurent malgré la rigueur de la température à cette altitude. Ils y sont retenus par la parole de Pierre à Jésus : « Il fait bon d'être ici ». Nous avons été heureux d'y célébrer la sainte messe.

Le mont Thabor est à cinq heures du lac de Génézareth où nous sommes présentement. Les Pères Franciscains ont une maison à Tibériade et nous logeons chez eux, d'autant plus qu'il n'y a pas une autre maison où nous pourrions aller. Ce matin nous avons dit la messe en l'honneur de saint Pierre, chef de l'Église, car c'est ici que Jésus lui dit un jour : « Pais mes brebis, pais mes agneaux ». Nous sommes dans la seconde patrie de Jésus, celle qu'il adopta pendant sa vie publique après avoir été méconnu et persécuté par ses compatriotes de Nazareth. C'est ici surtout qu'il a prodigué les miracles et répandu la semence de la parole évangélique. La plupart de ses apôtres il les a choisis parmi les bateliers du lac ; à son appel divin, ils laissèrent là pèche et famille pour se mettre à sa suite avec une générosité sans égale. Il y avait alors des villes célèbres autour de cette mer intérieure ; aujourd'hui ce n'est que ruines, désert et désolation. Tibériade seul a survécu. On ne peut que visiter les emplacements de Corozaïn, Beth-

saïde, Capharnaüm, Madalena. Un jour que Jésus avec ses apôtres traversait le lac, les eaux se soulevèrent et menacèrent d'engloutir la barque ; Jésus apaise les flots en courroux. Arrivé sur la rive orientale, il s'enfonce dans le désert, suivi de la multitude qui l'a suivi en faisant le tour du lac, et n'a rien apporté à manger. Jésus la nourrit miraculeusement ; comme à la Samaritaine, il leur parle d'une nourriture supérieure qui donne la vie éternelle, et annonce l'Eucharistie. Après sa résurrection, c'est encore ici qu'il convie ses apôtres. Il leur apparaît souvent ; achève de fonder son Église et de former les continuateurs de son œuvre. Sur cette contrée privilégiée la nature offre un aspect désolé ; mais ce n'est pas la mort et la désolation ; le cœur hésite entre la tristesse et la joie ; elle se sent portée vers la confiance, mais une confiance mêlée d'une certaine crainte salutaire. Au retour nous voyons le mont des Béatitudes, le désert témoin de la seconde multiplication des pains, et le champ des épis. Nous passons dans la plaine d'Hattines où se livra la bataille qui décida du sort des Lieux Saints. Saladin l'emporta sur les chrétiens et les chassa de ce pays qu'ils avaient conquis. Le royaume de Jérusalem prit fin ; le Croissant flotta victorieux dans les airs ; il traversa les mers et s'installa jusqu'à Constantinople où le tient encore la diplomatie égoïste des grandes Puissances.

Les hommes de notre temps n'ont pas la foi vive du moyen-âge ; ils ne peuvent comprendre ce qu'il y a de grand, de sublime dans l'œuvre des Croisades ; ils ne donnent pas toute leur admiration au zèle des croisés qui sacrifièrent leur repos, leur patrie, leur fortune et leur vie pour une cause sainte et désintéressée ; et ils endurent sur cette terre chrétienne d'Europe ces mahométans qui méprisent les chrétiens et les massacrent.

***

Mont-Carmel, mardi, 8 mars 1892 — Nous sortons de la Terre Sainte puisque Notre-Seigneur n'est pas venu dans cette plaine de Saaron qui s'étend entre la Méditerranée et le Carmel. Le Carmel dont le promontoire se plante solide dans la mer, protège Caïfa contre les vents et en fait un port de mer qui aura son importance si jamais un chemin de fer y aboutit de l'intérieur des terres. Elle est la plus belle des montagnes de la Palestine : *Decor Carmeli ;* de grands arbres cachent ses flancs de pierre que recouvre une verdure ré-

jouissante. Le Carmel rappelle les prophètes qui avaient une école sur ses hauteurs ; il est rempli du souvenir du prophète Élie, l'homme aux convictions arrêtées, à la parole ardente, d'une sainte audace qui ne recule jamais devant une vérité à dire. A Achab il prédit des années sans pluie, et le ciel devient d'airain; il doit fuir devant la colère du roi, et lorsqu'il est denué de toutes ressources, Dieu lui envoie un corbeau qui lui apporte sa nourriture quotidienne. Au bout de trois ans il revient et fait assembler sur le Carmel des centaines de prêtres de Baal pour une épreuve suprême. Il s'agit de savoir où sont les vrais prophètes, ceux qui peuvent faire cesser la disette. Qui fera descendre du ciel le feu qui consume les holocaustes ? Les prêtres des faux dieux prient, se macèrent, jettent les hauts cris, mais rien ne se produit. Élie, à son tour, s'adresse à Jéhovah, lui rappelle ses promesses avec une hardiesse saintement téméraire, et l'adjure de ne pas le confondre mais de montrer au roi et à tout le peuple sa puissance. Et voilà que le bois du sacrifice s'allume de lui-même, et les victimes sont consumées. Suivant l'exemple du Dieu terrible qui ouvrit la terre sous les pas de Coré, de Dathan et de Dabiron usurpateurs des fonctions sacrées, il fit immoler tous les prêtres des faux dieux. Puis il envoie son serviteur regarder du côté de la mer ; celui-ci aperçut au bout de l'horizon un petit nuage qui s'étendit sur toute la contrée en pluie bienfaisante : image de la Sainte Vierge qui enfanta le Sauveur des hommes : *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum.* La reine Jezabel est furieuse de la mort de ses prêtres et de nouveau il fuit la colère royale. Abandonné de tous, manquant de tout, il reçut de nouveau du ciel un pain miraculeux, image du pain eucharistique qui soutient la vie de notre âme. Élie fut grand pendant sa vie ; plus grand à ses derniers moments, puisqu'il ne passa pas par la mort et fut enlevé de terre dans un char de feu ; plus glorieux encore au Thabor où il apparut à côté de Jésus transfiguré.

Un ancien monastère s'élève au mont Carmel. Il renferme la grotte où se retirait le prophète Élie, et est dédié à la Vierge sous le vocable de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Les Carmes et les Carmélites l'ont adoptée pour leur patronne ; les associés du scapulaire du Mont-Carmel portent ses livrées puissantes et glorieuses.



Nous avons passé la journée du dimanche à Nazareth où

nous avons retrouvé notre compagnon M. l'abbé Casgrain ; il est le plus âgé ; la fatigue l'avait empêché de faire l'excursion de la mer de Galilée. Nous avons assisté à la grand'messe dans l'église paroissiale de l'Annonciation, et nous avons admiré la piété sincère et naïve des habitants. Ce spectacle repose en pays musulman. On prie avec foi et ferveur. Il n'y a ni bancs, ni chaises ; on s'accomode de ses genoux, et les petits enfants voyagent librement dans les rangs sans distraire les assistants.

Fait consolant et qui marque bien la protection de Marie sur son village natal. La population est en grande partie catholique. C'est le paradis des bons Pères Franciscains qui jouissent au milieu de leurs ouailles dociles.

Sur le chemin de Nazareth à la Méditerranée, nous avons fait la rencontre d'un prêtre allemand occupé à fonder une mission au lac de Tibériade comme il y en a déjà une à Caïfa au pied du Carmel. Il a été missionnaire des bédouins et a mené leur vie nomade sous la tente, dans les déserts, au delà des montagnes de Moab. Il y a là des plaines immenses et des troupeaux innombrables comme du temps des patriarches. L'eau manque dans ces sables brûlés par le soleil ; le lait de chamelle y supplée et sert même à abreuver les animaux. Le Père Berer connaît les mœurs des Bédouins et les a adoptées ; ainsi ce géant de près de sept pieds n'aime pas à faire usage de chaise. La langue arabe lui est devenue plus familière que sa langue maternelle ; il nous en dit la richesse et la poésie, et son caractère biblique ; elle n'est pas du tout la langue dégénérée que parlent les Arabes et les Turcs. Le bédouin du désert est fort et brave. Le vol est dans ses habitudes, mais le vol à force armée et non à la dérobée. Pour évangéliser les bédouins le Père Berer a dû les suivre dans leurs courses aventureuses et se mettre à leur tête. Lorsqu'il les a quittés, il voulait le garder parmi eux. Les femmes surtout n'aimaient pas a le voir partir, car il prêchait le respect et la dignité de la femme, et cherchait à améliorer leur sort plus avili qu'on peut le croire. Elle est l'esclave de l'homme. Les femmes ne peuvent pénétrer dans les mosquées que rarement et lorsque les hommes n'y sont pas. A la maison, elle est reléguée au dernier rang. On ose à peine répéter ce qu'on a entendu. Dans les repas les hommes prendraient d'abord les morceaux qui leur conviennent dans le grand plat commun ; puis ce serait le tour des animaux domestiques ; et les femmes viendraient en suite pour se disputer les restes du repas.



Jaffa, vendredi, 10 *mars* 1892 — C'est mercredi matin que nous quittions le Carmel pour descendre à Jaffa en suivant le bord de la mer. Nous étions tous les cinq installés dans une grande voiture traînée par trois chevaux. Nous passons la nuit à Zamarine, le seul endroit où l'on peut trouver une maison convenable. C'est une colonie juive fondée par les Rotschild de Paris dans un but de prosélytisme religieux. On y retrouve la civilisation européenne. Les rues larges et propres sont bordées de maisons bâties sur un plan régulier. Les champs sont cultivés avec intelligence, les vignes taillées suivant des méthodes modernes. On entend avec plaisir le parler français ; le français est obligatoire dans les écoles.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions déjà partis, car il nous reste une longue route à parcourir. Nous passons bientôt où fut Césarée. Dans un temps où les bateaux n'avaient qu'un faible tirant d'eau, Hérode le Grand profita d'une petite anse pour bâtir une ville maritime en l'honneur de son maître et protecteur de Rome. Elle devint le lieu de la résidence des procurateurs romains et eut sa célébrité. Le diacre Philippe y porta l'évangile ; le centurion Corneille, le premier païen converti, y reçut le baptême avec toute sa famille. Saint Paul y séjourna pendant deux ans sous escorte en attendant d'aller subir son procès à Rome.

La nuit nous surprit sur les bords d'une rivière, au fond d'un ravin. Les ténèbres tombent vite en ces contrées où le soleil descend verticalement sous l'horizon sans s'attarder sur ses bords, partageant les nuits et les jours en deux parties égales comme dans notre mois de mars. Les ponts sont un luxe par ici ; il nous fallut lancer nos chevaux à l'eau ; et voilà qu'ils s'embarrassent et tombent. Pendant ce temps les ténèbres s'épaississent, nos conducteurs montrent leur mauvaise humeur, et nous aident à peine à sortir de misère. Nous traversons enfin la rivière, mais, de l'autre côté, la côte est abrupte, et nos chevaux refusent d'avancer. Nous crûmes vraiment que nous allions passer la nuit au fond du ravin. Enfin nous arrivons sur la hauteur. Nouveau déboire. Nos conducteurs hésitent sur le chemin. Il est vrai que la saveur des oranges nous arrive de tous les bords ; mais nous n'en sommes pas moins dans un pays inconnu au milieu de ténèbres épaisses, à la merci d'étrangers qui ne parlent pas notre langue et détestent les chrétiens.

Lorsque nous arrivâmes au monastère des Pères Franciscains, nous nous sentîmes soulagés.

Le lendemain les cochers se présentèrent au couvent pour recevoir leur paíment. Nous leur fîmes de justes reproches, avant de solder leur compte. Ils eurent l'effronterie de demander un bakchiches, et de l'exiger impérieusement ; mais, cette fois nous nous sentions en sûreté; nous en profitâmes pour les inviter à évacuer la place.

Bientôt nous prendrons la mer pour retourner à Alexandrie. Depuis que nous voyageons en Palestine, il nous a été impossible de prendre bien des notes pour conserver les « impressions et souvenirs » du voyage au jour le jour. Nous partions tôt le matin, arrivions tard, le soir, et fatigués. Souvent nous n'avions qu'une salle commune pour la nuit.

Notre pèlerinage en Terre Sainte est terminé. Il a été heureux, nous en remercions la Providence qui a guidé nos pas.

Les patriarches appelaient la vie un pèlerinage. Celui-là c'est le grand pèlerinage. Il commence avec la vie et finit avec la mort. Il se fait dans le temps et se termine au seuil de l'éternité. Il a lieu dans une vallée de larmes, au milieu d'épreuves et de travaux de toutes sortes, en pays ennemi, sans cesse exposés aux attaques d'adversaires puissants et acharnés. Si nous nous laissons entraîner aux choses qui passent, notre course pénible se terminera dans le lieu de l'exil éternel. Si nous franchissons heureusement toutes les étapes de ce long et périlleux voyage, notre sort en sera fixé dans la patrie des joies éternelles. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi !

FIN



TABLE ALPHABÉTIQUE

ROME

F

S

T

U

V

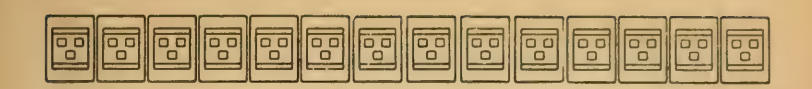


TABLE ALPHABÉTIQUE

TERRE SAINTE

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

P

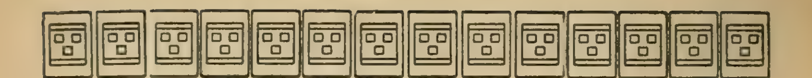
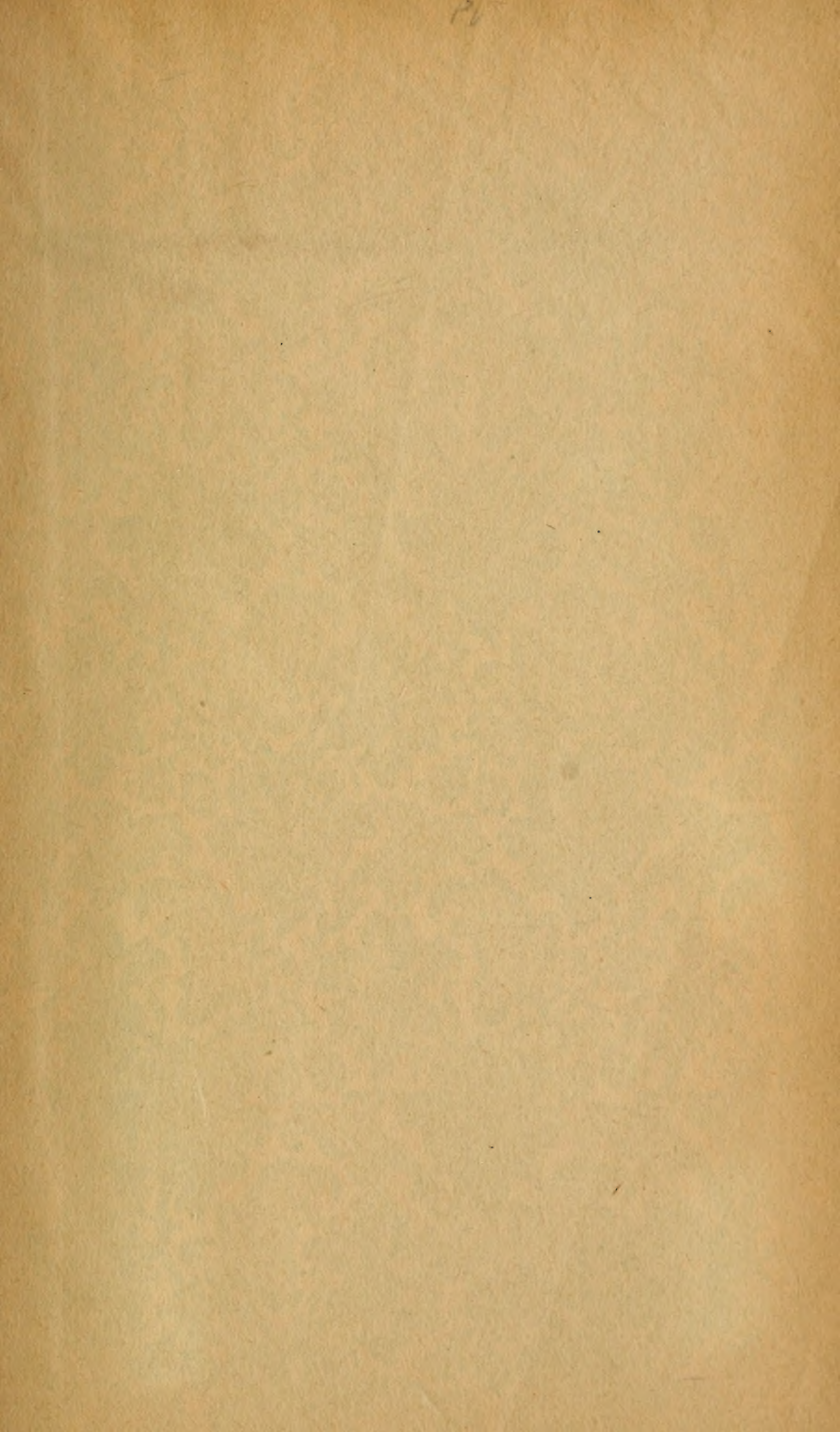
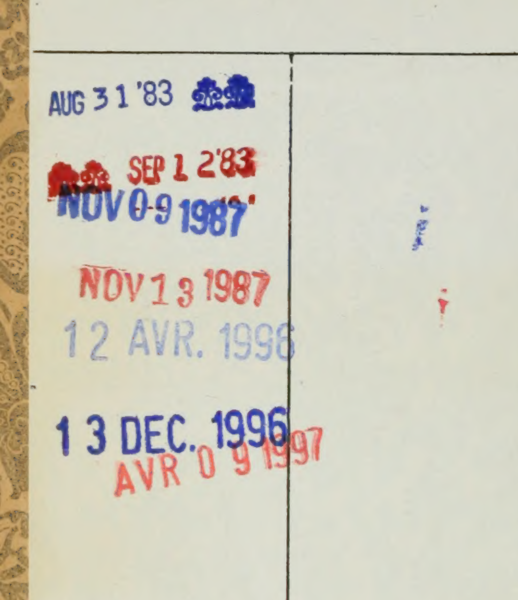


TABLE DES MATIÈRES

ROME




AUG 31 '83
SEP 12 '83
NOV 09 1987
NOV 13 1987
12 AVR. 1996
13 DEC. 1996
AVR 09 1997

